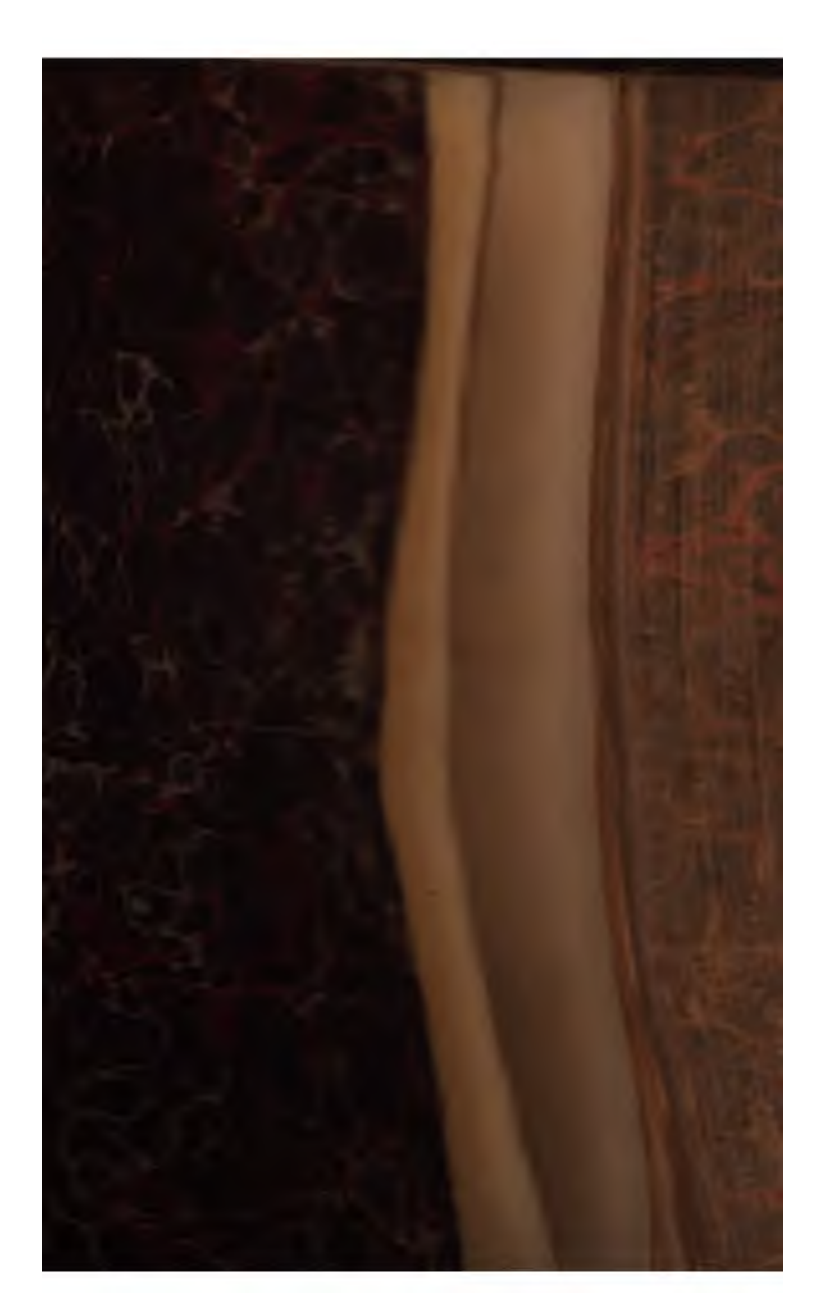



J. J. RISLER,
LIBRAIRE,
A PARIS.
CASE
SHELF
EN GRACE AFFIE
NEC ASPERA TERRENT
CONCORDANT
NOMINE
FACTA
Sheffield Grace Esq.r K.H. L.L.D. F.S.A.
1834



Le
Petit Album
De la Jeunesse.


J. J. RISLER,
LIBRAIRE,
A PARIS.
CASE
SHELF
EN GRACE AFFIE
NEC ASPERA TERRENT
CONCORDANT NOMINE FACTA
Sheffield Grace, Esq. K.H. LL.D. F.S.A.
1834

Le Petit Album De la Jeunesse.

Le
Petit Album
De la Jeunesse.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON.

Le

Petit Album

De la Jeunesse,

OU

Recueil de Morceaux d'Histoire, de Voyages, Contes, Anecdotes, Fables, Poésies diverses, etc., extraits du petit Courier de la Jeunesse, du même auteur.

Par Alexandre De Villiers,

Membre de l'Athénée des Arts, Auteur du Nouveau Manuel du Géographe, un des Rédacteurs des Annales Européennes, etc.

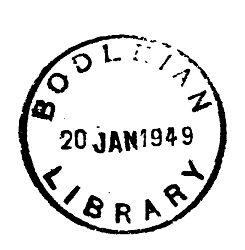
Tome Premier.

Paris,

Al. Eymery, Libraire, rue Mazarine, n° 30;
L'Auteur, rue de Seine, n° 91.

1825.

D.


BODLEIAN
20 JAN 1949
LIBRARY

LE

PETIT ALBUM

DE LA JEUNESSE.

INTRODUCTION.

Le prospectus de cet ouvrage, consacré à la religion et à la morale, a fait connaître son caractère, ses moyens d'utilité, les ressources employées pour son influence sur la jeunesse, et son but éminemment utile.

Maxima puero debetur reverentia, a dit un auteur ancien, et nous avons choisi pour l'épigraphe du *Petit Courrier de la Jeunesse* cette maxime pure sous l'égide de laquelle les hommes qui se chargent de sa rédaction se présentent

dans la carrière qu'ils ont à parcourir.

Des principes sains, une raison sévère, des intentions droites, un grand amour du bien, une vocation décidée pour l'exercice des devoirs qu'ils se sont imposés, voilà le cortége dont ils ont résolu de s'entourer; ils accueilleront avec reconnaissance les communications que voudront bien leur faire toutes les personnes qui, par état ou par inclination, s'intéressent au bonheur des jeunes gens, et sentent tout le prix d'une bonne éducation.

Le recueil qu'ils présentent aux instituteurs et aux pères de famille remplace *le Nouveau Mentor de la Jeunesse*, et peut en être considéré comme une suite destinée à faire fructifier dans le cœur des jeunes gens les précieux germes de la vertu.

L'éducation est le premier des biens, et cependant combien peu d'hommes ont à s'applaudir d'avoir profité de celle qu'ils ont reçue, et combien en est-il au contraire qui passent tout le reste de leur vie à regretter une jeunesse perdue dans la dissipation et dans une série de

plaisirs qui ne laissent après eux que le dégoût et l'ennui.

L'objet que nous avons eu en vue dans la publication de notre *Petit Courrier*, n'a pas été seulement d'offrir à la jeunesse studieuse un aliment de plus ; nous avons aussi pensé que des personnes, qui souvent sont bien aises de ramener leurs pensées sur les anciennes études qu'elles ont faites, trouveraient dans les divers cours qui leur seront ouverts dans notre journal, sinon des connaissances nouvelles, du moins des souvenirs sur lesquels *on revient toujours* avec un certain plaisir.

En effet, qui n'aime à se reporter avec délices à ces jours heureux de l'enfance où la seule idée d'un congé était le suprême bonheur? Quel est l'ancien écolier devenu membre de la société qui ne regrette pas les travaux du collége, travaux si différens de ceux dont il se trouve aujourd'hui chargé? Le magistrat ferait volontiers le sacrifice de sa gravité pour une heure de récréation passée dans le pensionnat qu'il habitait autrefois ; le médecin, toujours la tête occupée d'ob-

jets, sinon tristes, du moins fort peu agréables, se transporte en idée dans cette infirmerie où il se souvient que sa paresse s'est si voluptueusement caressée sous le nom mensonger de fièvre, de douleur de tête, ou de tout autre mal effrontément supposé; voyez comme il redouble de gravité, comme il est obligé de commander à son sang-froid, quand il reconnaît dans un enfant de bonne maison, bien gâté par ses parens, tous les symptômes des maladies qu'autrefois il feignait avec tant d'adresse! Il n'aura pourtant pas la barbarie de faire punir, dans l'être faible dont il tâte le pouls, une supercherie que lui-même il a employée autrefois; il ne laissera pas ignorer à l'écolier que sa petite ruse lui est connue, et il finira par lui proposer très-sérieusement de retourner à son quartier, ou bien de subir les terribles conséquences d'une diète absolue.

L'amour-propre du faux malade tiendra six heures contre l'arrêt prononcé, après lesquelles notre espiègle s'empressera d'aller disputer, soit dans la classe, soit dans la cour, le prix du thème ou

du cerceau, de la version ou de la course.

Mais revenons à notre but; et puisque notre prospectus promet des cours raisonnés sur les sciences les plus utiles à l'homme, essayons de faire connaître à nos lecteurs le plan et l'esprit de ces cours.

§ I. *De la géographie.*

(Le mot géographie signifie description de la terre.)

Cette science remonte à la plus haute antiquité; il est naturel de penser que si les premiers hommes, frappés de la beauté et de l'éclat des astres, ont été excités à en observer les cours différens, ils n'auront pas eu moins de curiosité à connaître la terre qu'ils habitaient. Il est certain aussi que les peuples les plus renommés ont reconnu l'utilité de la géographie, et que c'est à elle seule que le commerce et la navigation doivent leurs succès; elle fut le guide de l'historien et de l'orateur : née en Egypte comme tous les beaux-arts, elle occupa successivement l'attention des Grecs, des

Romains, des Arabes et des peuples occidentaux de l'Europe.

S'il faut en croire les auteurs anciens, la première carte remonte à Sésostris, qui la fit dresser pour faire connaître à son peuple l'étendue de son empire, dont le Danube et l'Inde étaient les bornes.

Il faut convenir que cette antiquité donnée à la géographie ne l'empêcha pas de rester long-temps incertaine et sans principes fixes. Les Grecs asiatiques commencèrent les premiers, à l'aide des lumières réunies des astronomes chaldéens et des géomètres de l'Egypte, à former divers systèmes sur la nature et la figure de la terre.

Thalès de Milet construisit un globe, et représenta sur une table d'airain la terre et la mer. Selon d'autres, on croit qu'Anaximandre, son disciple, donna le premier à la terre la figure d'un globe. Hécatée, Démocrite, Eudoxe et autres, rendirent fort commun dans la Grèce l'usage des cartes géographiques.

On sait qu'Alexandre-le-Grand était toujours accompagné de Diognètes et

Beton, qui levaient par ses ordres la carte des pays qu'il traversait.

C'est aussi sous Alexandre que florissait Pythéas, géographe de Marseille, apprécié encore aujourd'hui par un savant mémoire de M. de Bougainville, membre de l'Académie des Belles-Lettres.

La géographie a des divisions relatives à son importance et à ses développemens. Par exemple on la nomme *ancienne* quand elle traite des connaissances qu'en avaient les anciens jusqu'à la décadence de l'empire romain, etc.

C'est enfin une science qu'on serait impardonnable de négliger, et qui a un attrait particulier pour tout homme qui est avide de savoir et sensible au plaisir que procure l'étude.

§ II. *De la botanique.*

(La botanique est une partie de l'histoire naturelle qui a pour objet la connaissance du règne végétal en entier.)

Elle se divise en plusieurs parties, dont les principales sont : la nomenclature des plantes, leur culture, la connaissance de leurs propriétés.

1°. La nomenclature des plantes a suivi nécessairement leur culture, et la connaissance de leurs propriétés; aussi, quoi qu'on en puisse dire, cette nomenclature, soumise à divers systèmes, devenue extrêmement difficile à cause du nombre des plantes connues, et de la découverte successive de beaucoup d'autres, est souvent hasardée, et presque toujours incertaine.

2°. La culture présente au contraire un avantage réel et incontestable. Les anciens, par exemple, au lieu de s'arrêter sur les caractères distinctifs du froment, du seigle, de l'orge, du ris, de l'avoine, du millet, du chiendent, etc., se sont uniquement appliqués à les cultiver. Par ce moyen, ils les ont multipliés, au point de les rendre assez abondans pour fournir aux besoins des hommes et des animaux domestiques.

On peut distinguer deux objets principaux dans la culture des plantes. Le premier est de les multiplier, et de leur faire prendre tout l'accroissement possible. Le second est de perfectionner leur nature et de changer leur qualité.

3°. La connaissance des propriétés des plantes doit d'autant plus nous intéresser qu'elle est le bien réel dont l'agriculture nous prépare la jouissance.

Il se présente naturellement deux objets principaux qui peuvent nous conduire à cette connaissance. Le premier est de déterminer l'effet des propriétés connues, et de le modifier, dans les différentes circonstances. Le second est de trouver les moyens de découvrir de nouvelles propriétés.

§ III. *De la Chimie et de la Physique.*

La chimie a été, pendant long-temps, très-peu cultivée et très-peu répandue parmi nous. Long-temps les chimistes eux-mêmes ont formé pour ainsi dire un peuple à part, qui avait sa langue, ses lois, ses mystères, et qui vivait presque isolé au milieu d'un autre peuple peu curieux de son commerce, et n'attendant presque rien de ses découvertes.

Aujourd'hui cette science a abandonné les idées extravagantes qui prétendaient

à la transmutation des métaux ; armée du flambeau de la raison, elle est venue s'asseoir dans le temple de l'industrie, et, de concert avec cette auxiliaire généreuse, elle fait circuler partout la richesse et l'aisance, et répand dans le corps social la vigueur et la santé ; elle éclaire la physique, elle vient au secours de la médecine, et sa langue épurée n'est plus qu'un dialecte, à la vérité, particulier, mais d'une facilité telle qu'avec un peu d'attention et de travail, chacun peut le comprendre.

Comme nous ne traiterons de la physique et de la chimie que sous le rapport de l'agrément, et de quelques connaissances nécessaires à ceux qui veulent expliquer les phénomènes de la nature, il nous paraît inutile d'entrer dans les détails scientifiques qui y sont relatifs.

§ IV. *Arts et Métiers.*

Notre intention, en annonçant des développemens sur les arts et métiers, a pour motif notre désir de voir toute la classe de nos lecteurs et les jeunes gens se familiariser avec les objets qu'ils ont

sans cesse sous les yeux, qui sont journellement à leur usage, et sur lesquels on peut leur faire à chaque instant des questions qu'il serait tout-à-fait honteux de laisser sans réponse.

§ IV. *Variétés.*

(Nous ne faisons qu'indiquer ce paragraphe, attendu que notre prospectus lui a donné les développemens nécessaires.)

§ V. *Hygiène.*

Dans la méthode médicinale, on appelle hygiène cette partie relative à la conduite qu'il faut tenir pour la conservation de la santé, actuellement existente, ainsi que l'on nomme thérapeutique l'autre partie qui traite de la manière de rétablir la santé quand on l'a perdue.

Dans l'exercice des fonctions du corps humain, six choses sont nécessaires, ou susceptibles de l'affecter avantageusement ou désavantageusement, suivant qu'elles ont avec ces fonctions un rapport conforme ou contraire à ses besoins.

Ces six choses sont :

1°. L'air et tout ce qui se trouve dans l'atmosphère, comme le feu, les météores, etc. ; 2° la matière des alimens et de la boisson ; 3° le mouvement et le repos; 4° le sommeil et la veille ; 5° les digestions ; 6° enfin les passions de l'âme.

Nous nous ferons un devoir d'insister sur la conservation de la santé, et avec d'autant plus de raison, qu'il vaut mieux jouir, le plus long-temps possible, d'un bien dont on est propriétaire, que de plaider pour le recouvrer, alors qu'on l'a perdu.

L'admirable Hyppocrate, le père de la médecine, nous a laissé sur l'hygiène des conseils et des dissertations qui sont encore aujourd'hui ce que nous avons de meilleur en ce genre. Celze, Avicenne, Jules Alexandrin, Galien, et beaucoup d'autres chez les anciens ont écrit sur l'hygiène.

Nous ne pouvons terminer cette introduction, à laquelle l'importance des matières nous a forcés d'ajouter quelques développemens, sans prévenir que nous nous ferons un devoir d'indiquer, pour la commodité des étrangers que la

curiosité et le désir de s'instruire amènent dans la capitale, les divers cours ouverts ou prêts à s'ouvrir.

Nous nous regarderons comme très-heureux que nos travaux, qui réclament l'appui des vrais amis des bonnes études, soient couronnés du meilleur succès, et nous aurons, dans le cas contraire, la consolation de pouvoir hautement déclarer que nous avons tout fait pour le mériter.

VARIÉTÉS.

SUR L'IMPORTANCE DU CHOIX D'UN ÉTAT.

Dùm te causidicum, dùm te modo rhetora fingis,
Et non decernis, Taure, quid esse velis,
Peleos et Priami transit vel Nestoris ætas,
Et serum fuerat jam tibi desinere...
Eia age, rumpe moras, quò te spectabimus usque ?
Dùm quid sis dubitas, jam potes esse nihil.
MARTIAL.

Taurus, pendant que vous voulez être, tantôt avocat et tantôt rhéteur, et que vous ne vous décidez à rien, l'âge d'un Pélée, d'un Priam, et même d'un Nestor s'écoule, et il serait déjà même tard pour vous de vous décider; choisissez donc; jusqu'à quand voulez-vous attendre ? Pendant que vous doutez encore de ce que vous serez, vous pouvez déjà n'être plus rien.

L'IRRÉSOLUTION dans le choix d'un état est souvent très-préjudiciable à notre fortune et à notre bonheur; le jeune homme

qui entre dans le monde, après en avoir pris un, doit s'y fixer irrévocablement sans se rebuter des difficultés et des obstacles qu'il y rencontre. Chaque profession, à son début, n'offre que des peines et des dégoûts; l'homme inconstant et irrésolu n'a pas le courage de les surmonter; il n'aperçoit que les avantages brillans des professions qui lui sont étrangères; toujours indécis, il essaye de toutes, devient tour à tour avocat, médecin, militaire, négociant, homme de lettres, etc. Pour avoir voulu trop embrasser, il n'a réussi dans aucune. L'âge arrive, les facultés intellectuelles s'éteignent, et son inconstance finit par le priver des avantages qu'il aurait pu retirer d'un état auquel il se serait livré entièrement.

Polyphile heureusement né, riche des dons de la nature, se fit remarquer au lycée par les succès qu'il obtint sur ses camarades; la facilité naturelle de son esprit lui permettait de réussir dans toutes ses études; il avançait également dans les sentiers fleuris de la littérature et dans les chemins tortueux des sciences.

abstraites. Ses progrès ne lui coûtaient aucune peine, et il ne se privait même pas des amusemens ordinaires aux jeunes gens de son âge. Les succès qu'il avait obtenus à son lycée, et ceux qu'il venait de remporter au concours général, fixaient sur lui tous les yeux. Parvenu à l'âge dans lequel les hommes doivent choisir un état, tous ceux qui le connaissaient étaient curieux de savoir quel serait son choix; chacun craignait un rival si terrible, car personne ne doutait qu'il ne laissât loin derrière lui tous les concurrens, et tout le monde s'accordait à lui présager les plus heureux succès dans la carrière qu'il lui plairait de parcourir.

Quoique Polyphile ne fût ni orgueilleux ni présomptueux, il avait été assez encouragé par une suite de succès non interrompus pour avoir une grande confiance dans ses propres forces : « Dans » aucun état il ne devait rencontrer d'ob- » stacles; son esprit et ses connaissances » étendues lui feraient surmonter toutes » les difficultés. » Ses amis lui faisaient remarquer avec complaisance la promptitude de son discernement et la multi-

plicité de ses talens, mais pas un ne faisait attention à son inconstance et à son extrême légèreté; défauts qui éclipsèrent toutes les brillantes qualités dont la nature l'avait doué, qui l'empêchèrent de faire des progrès réels dans aucun genre, et d'être utile à lui-même et à la société.

Peu de temps après sa sortie du collége Polyphile, se trouvant dans la société de jeunes médecins, se passionna subitement pour cette profession, et l'idée de faire contribuer les sciences à l'augmentation de sa fortune le décida de suite à suivre cette carrière. Il prit un logement dans la rue de l'Ecole de Médecine, pour être plus à portée d'en suivre les cours; il augmenta sa bibliothèque des œuvres de Bichat, Boyer, Richerand, etc., et s'empressa de souscrire, chez Panckouke, au volumineux dictionnaire des sciences médicales : l'anatomie, la botanique et la chimie, sciences indispensables pour un médecin, lui offraient encore une ample matière pour augmenter ses connaissances, mais c'était peu pour un esprit comme le sien, car il résolut d'étendre ses con-

quêtes sur les trois règnes de la nature.

Malheureusement pour Polyphile, un jour qu'il se rendait à l'Hôtel-Dieu pour y voir opérer un de nos plus habiles chirurgiens, il rencontra un de ses amis, étudiant en droit, qui le décida à venir avec lui au palais pour entendre plaider une cause extraordinaire.

Polyphile fut si étonné de l'appareil imposant de la cour, qu'il conçut dès-lors une haute idée de la magistrature; le silence respectueux que l'on garda pendant le plaidoyer des avocats, la haute considération dont semblait jouir cet ordre, peut-être enfin le désir de briller en public, le décidèrent à embrasser une profession où il se flattait d'acquérir des honneurs et des richesses. Il se sentait les moyens nécessaires pour y briller; car pendant le plaidoyer des avocats, il s'était aperçu qu'il aurait pu fournir une foule de moyens de défense qui eussent été beaucoup plus avantageux aux accusés.

Il quitta donc la médecine, qui ne lui offrait que des dégoûts; l'anatomie lui répugnait; lorsqu'il assistait à une autopsie, il en restait affecté pendant toute la

journée. Outre cela, il était fort triste d'être condamné à voir continuellement des personnes souffrantes, à se ployer à leurs caprices et à être sans cesse troublé dans son repos et dans ses plaisirs. Il prit donc une chambre aux environs de l'École de Droit, augmenta sa bibliothèque de tous les ouvrages de jurisprudence; et s'astreignit pendant quelques mois à parcourir les codes, les ordonnances, les journaux des audiences, les plaidoyers et les répliques; il suivit avec assiduité les tribunaux, et se trouvait déjà en état d'établir une question de droit avec assez d'exactitude, lorsqu'il découvrit que l'état d'avocat n'était pas aussi brillant qu'il se l'était imaginé. Il se trouvait déjà fatigué de la mauvaise manière dont les plaideurs lui exposaient leurs affaires; les inquiétudes continuelles des uns, et l'importunité des autres, l'excédaient; de plus, il craignait de voir l'entrée des honneurs et des richesses fermée devant lui, car un jour qu'il plaidait dans une cause assez délicate, il fut rappelé à l'ordre par le procureur du roi.

(*La suite au prochain numéro.*)

Pensées morales.

SEMBLABLE aux arbres de la terre
L'homme au hasard naît et fleurit :
Le flot du Nil le désaltère,
Ou le gland du nord le nourrit.
L'un naît sous d'indigens auspices ;
Il partage avec ses génisses
Le dôme verdoyant des bois ;
L'autre naît sous le diadème,
Bercé par la fortune même
Dans les langes brillans des rois.

Parmi les fils de Prométhée
Nul n'a pu choisir son berceau,
Ou dire : Mon ancre est jetée,
Enfin j'ai fixé mon vaisseau.
Mais dans nous une main prudente
A placé l'âme, lampe ardente,
Qui dans les ténèbres nous luit,
Et perce cette nuit obscure
Qui couvre la route peu sûre
Où l'aveugle sort nous conduit.

Notre inconcevable folie
Le plus souvent fait nos destins ;
En vain la nature nous crie :
« Fuyez ces funestes chemins !
» Quoi ! dédaigneux de ma corbeille,
» Où des saisons la main vermeille

» Vous offre des trésors si doux,
» Vous tourmentez, foule importune,
» Et l'air, et Cybèle, et Neptune,
» Forcés de s'armer contre vous !

P. Dennè-Baron,
de plusieurs Académies.



CANTATE. *

Où court cette vierge timide,
Le sein nud, les cheveux épars ?
De farouches enfans de Mars
Fuit-elle une troupe homicide,
Ou, d'un infâme séducteur
Trompant l'audace par la fuite,
Va-t-elle, à sa mère interdite,
De son effroi nommer l'auteur ?

Non... mais d'un temple saint franchissant le portique
Elle tombe à genoux, près d'un autel antique,
Et sa bouche fidèle à son cœur innocent
Dépose sa douleur aux pieds du Tout-Puissant :
« De l'univers Maître absolu, dit-elle,

---

* Un de nos abonnés s'est chargé de faire la musique de cette cantate ; elle paraîtra, gravée, dans un prochain numéro.

» Consolateur des malheureux,
» J'implore ici ta justice éternelle,
» Rends un père à mes vœux!

» D'une fièvre ardente
» Qui brule son sang,
» La crise effrayante
» En lui se répand:
» De son front livide
» La froide sueur,
» Baignant chaque ride
» Accroît sa pâleur,
» Et sa langue aride
» Cherche la fraîcheur.
» En vain le délire
» A troublé mes sens...
» Je l'ai vu sourire
» A mes soins pressans,
» Par un baiser tendre
» Payer mes tourmens,
» Vers sa fille étendre
» Ses bras caressans.

» O Dieu! sois sensible
» A mon triste sort!
» Si ton bras terrible
» Doit lancer la mort...
» Oui, si dans la tombe
» Mon père, aujourd'hui,
» Descend... je succombe,
» Je meurs avec lui!»

Elle a fini sa prière angélique,
Déjà l'espoir, enfant de sa vertu,
A pénétré dans son âme pudique
Et rassuré son esprit abattu.

Elle revient alors consolée et tranquille...
Son père ne sent plus le trait de la douleur;

Il attend, il revoit, il embrasse sa fille,
Se prosterne avec elle et bénit le Seigneur!

Des cœurs bien nés aliment nécessaire,
Vrai précurseur de l'amour conjugal,
Ainsi toujours le respect filial
Du créateur tient son plus doux salaire.

L. B...., de l'Athénée des Arts.

ANNONCE.

Le *Nouveau Mentor de la Jeunesse* est terminé; cet ouvrage, à la rédaction duquel plus de trente auteurs recommandables ont bien voulu concourir, offre aux jeunes lecteurs une variété aussi instructive qu'amusante. Il est orné de jolies lythographies; et sans contredit aucun cadeau d'étrenne ne peut être ni mieux choisi ni plus convenable.

Se vend à Paris, chez l'éditeur, M. Cartier-Vinchon, place Vendôme, n° 16, et chez Delalain et Eymery, libraires.

Prix : 4 volumes brochés, 16 fr.

SUR L'IMPORTANCE DU CHOIX D'UN ÉTAT.

(Deuxième article.)

> Pourquoi donc hésiter avec tant de lenteur ?
> Sois aujourd'hui, Taurus, avocat ou rhéteur,
> Songe que d'un Priam, d'un Nestor, d'un Pélée
> L'existence pour toi déjà s'est écoulée ;
> Hâte-toi de choisir, le temps passe, demain
> Sur de trop longs délais tu gémiras en vain,
> Et de tes jours perdus dans un doute funeste
> Tes regrets trop tardifs consumeront le reste.
>
> *Imitation de* MARTIAL.

Ces désagrémens le firent repentir de s'être livré à une étude dans laquelle la célébrité était payée par de si pénibles dégoûts, et puis, il croyait qu'il était au-dessous d'un homme de son mérite de vendre son temps pour de l'argent.

Il était tellement dégoûté du Palais, des procès, des plaideurs et des gens de robe, qu'il changea une troisième fois de quartier et de société. Dans les nouveaux cercles qu'alors il fréquentait, il fit la connaissance de jeunes officiers; la douceur de leurs mœurs, leur gaieté inaltérable et leur brillant extérieur, contrastaient trop vivement avec la société habituelle que

Polyphile venait de quitter, pour qu'il n'en fût pas frappé. Il cultiva donc ces nouvelles connaissances qui lui procuraient tant d'agrément.

La noble familiarité avec laquelle ces officiers s'exprimaient, les égards que l'on avait pour eux, la supériorité du rang dont ils jouissaient dans le monde, etc., séduisirent tellement Polyphile, qu'il ne vit pas de plus bel état que l'état militaire; il s'étonnait même d'avoir perdu tant de temps à suivre d'autres professions, et que son cœur fût resté jusqu'alors insensible à un genre d'ambition qui avait enflammé tant de grands hommes; enfin, il regrettait vivement de n'être pas entré plus tôt dans un état qui, sans contredit, était le premier de tous, et qui donnait à ceux qui l'ont embrassé une aisance et une noblesse qui semblent manquer aux autres hommes. Le désir d'acquérir de nouvelles connaissances y fut aussi pour quelque chose; l'histoire des guerres passées, la description des pays étrangers, la stratégie, la tactique, les fortifications, allaient dorénavant l'occuper entièrement. Il ne croyait pas d'ailleurs qu'il fût difficile

d'exceller dans l'art de la guerre; car il avait remarqué que ses nouveaux amis n'étaient pas eux-mêmes très-versés dans les sciences exactes.

Il étudia donc tous les auteurs anciens et modernes qui ont écrit sur la guerre : Xénophon, César, Polybe, le chevalier Follard, le maréchal de Saxe, le général Rogniat, le colonel Marbot, furent ses auteurs favoris; en peu de temps il fut en état d'indiquer les causes qui firent perdre les batailles livrées depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; souvent à table il démontrait à ses amis comment Alexandre aurait pu être arrêté dans ses conquêtes, pourquoi Darius fut battu à Arbelles, quelle fut l'erreur funeste qui perdit Pompée à Pharsale, pourquoi Auguste triompha à Actium, ce qu'aurait dû faire, pour vaincre, Charles XII à Pultawa, les Autrichiens à Austerlitz, ainsi qu'à Wagram, et les Prussiens à Friedland. Il faisait mouvoir sur la table des armées d'une manière si avantageuse, que malgré la supériorité du nombre elles n'étaient jamais forcées; ensuite il traçait sur le papier des forteresses imprenables,

contre lesquelles tous les moyens d'attaque connus échouaient absolument.

Polyphile en peu de temps obtint une sous-lieutenance; mais la guerre venait d'être déclarée, et il fallut aussitôt abandonner le compas et les livres pour mettre en pratique sur le terrein ce qu'il avait étudié en théorie. Ce fut alors qu'il vit de près des difficultés qu'il n'avait pas prévues dans son cabinet. Après des marches forcées, par les temps les plus affreux, ne trouver en arrivant qu'une terre mouillée pour lit et le ciel pour couverture, être réveillé à la pointe du jour par le bruit du canon et de la fusillade, aujourd'hui dans l'abondance, demain dénué de tout, sans cesse exposé aux plus grands dangers, tout cela n'était nullement du goût de Polyphile. Il s'aperçut alors que l'étude seule ne suffisait pas pour faire un bon officier; il voyait ses camarades, loin de s'appesantir sur leur situation, rire et plaisanter sans cesse, et il ne pouvait faire cet effort sur lui-même; habitué à réfléchir, le sentiment de la crainte s'emparait de lui au moment d'une action, et le flambeau de la gloire ne brillait alors à ses yeux que d'une faible

clarté. Il fit cependant la campagne avec honneur; mais incapable de recommencer la seconde, que l'on supposait devoir être plus chaude encore que la première, il donna sa démission et se jeta dans le commerce; mais son esprit inconstant ne put se ployer à l'assiduité qu'exigent les opérations commerciales, et au lieu d'augmenter sa fortune, il la diminua. Ne voyant dans cette carrière aucun but avantageux, il résolut de la quitter avant d'être ruiné entièrement. Ses livres furent alors sa seule ressource. Il continua de passer d'une science à une autre, sans se distinguer dans aucune; il lui prit fantaisie d'étudier la langue chinoise, mais il l'abandonna avant d'en connaître parfaitement l'alphabet; il composa un mélodrame qu'il ne put parvenir à faire jouer; il calcula une nouvelle table des variations de l'aiguille aimantée, qu'il ne put faire adopter; enfin la mort vint le surprendre comme il travaillait à une savante dissertation pour prouver la haute antiquité du zodiaque de Denterath.

C'est ainsi que finit cet homme qui auroit pu se rendre utile à la société s'il se

fût livré à une seule profession, mais qui ne fit rien ni pour les autres ni pour lui-même, parce qu'il voulut embrasser trop d'objets différens.

A. D.
de l'Athénée des Arts.

COURS DE GRAMMAIRE.

INTRODUCTION.

Un journal d'éducation doit nécessairement avoir un article de grammaire, car c'est la première et la plus utile de toutes les sciences, celle enfin qu'il n'est point permis d'ignòrer. Les anciens, qui personnifiaient tout, la représentaient sous la figure d'une femme entourée de livres, tenant une clef à la main, emblème ingénieux de l'étude qui nous ouvre la porte des connaissances humaines. Comme le bien qu'elle produit est généralement senti, il est du devoir du grammairien de la simplifier autant que possible pour la mettre à la portée de tout le monde. Beaucoup ont écrit sur cette partie, et cependant la masse du peuple n'en parle pas mieux sa langue. La

faute en est, non pas au peuple, mais à nous; nos livres sont trop savans par cela seul qu'ils ne renferment que des théories, qu'il y a encore loin d'elles à la pratique. Tout le monde sait, et chaque jour l'expérience le démontre, qu'il ne suffit pas d'avoir étudié la théorie d'une science, qu'il faut être praticien. Or, si l'on n'y parvient pas à l'aide d'une seconde étude, qui n'est ni moins longue, ni moins pénible que la première, on ne tient rien. Les théories ne sont que des abstractions tant qu'elles ne reposent pas sur des faits. C'est ce vice de l'enseignement par la théorie qui laisse en arrière tant de personnes qui nous disent aujourd'hui avec une naïveté remarquable : « Jai appris ma grammaire, mais je l'ai oubliée. » —C'est la preuve, disait l'abbé Sicard, que vous ne l'avez jàmais sue. En effet, nous sommes assez communément disposés à nous faire illusion sur les choses que nous avons cru savoir. On conçoit facilement qu'une jeune personne, ayant appris chez ses parens, ou à sa pension, à toucher du piano, peut oublier sa musique si les soins de son commerce, quand elle est mariée, ne lui permettent plus de s'en occuper;

mais une langue se pratique tous les jours, et quand une fois on a su faire l'application des règles, cela ne peut plus s'oublier. Que m'importe qu'un enfant me répète sans broncher que « la grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement » s'il ne parle ni n'écrit plus correctement qu'un autre? Il me prouve par cela, jusqu'à l'évidence, qu'il apprend par routine de beaux préceptes dont il ne fait point usage. Peut-être, quand il aura l'âge de raison, contestera-t-il ce prétendu axiome de l'école. Quel fruit retirera-t-il d'apprendre que les lettres *forment* des sons? De fausser son jugement. Plus tard il verra qu'elles *peignent* des sons; et que, quand bien même elles seraient de métal et qu'il frapperait dessus avec la clef de son pupitre, elles *rendraient* un son, et n'en formeraient pas. Mais sans nous arrêter à ces fausses définitions, à ces préambules inutiles, à cette nomenclature barbare dont sont hérissées nos grammaires de l'école, ce qui en rend la lecture sèche et aride, et l'étude si pénible, supposons-les toutes bien faites, et assises sur les bases d'une sage théorie : nous ne pourrons disconvenir qu'il faudra

toujours que l'élève passe à une seconde étude non moins pénible que la première, celle d'appliquer sa théorie aux faits. Autrement il n'aura qu'une science vaine; et c'est malheureusement ce qui se voit tous les jours.

Après avoir sondé la plaie et reconnu le mal, il ne reste plus qu'à y porter remède. Osons donc nous affranchir de l'empire de l'habitude et de la tyrannie du préjugé. En mauvais jardiniers nous plantions l'arbre par la cime; retournons-le, donnons les racines à la terre et la cime au ciel; suivons la marche de la nature, nous n'en irons que mieux. Au lieu de fatiguer inutilement nos enfans de ces théories plus ou moins obscures, faux prismes au travers desquels ils ne voient le mécanisme de la langue qu'en perspective, instruisons-les par les faits; qu'ils pratiquent la grammaire avant de la définir, et qu'ils n'apprennent les règles qu'à mesure qu'ils auront pris l'habitude de s'y conformer; c'est alors qu'ils les sauront réellement, parce qu'elles se réduiront pour eux à de simples remarques qui naîtront d'elles-mêmes de l'observation des faits. Telle

sera notre marche dans le cours de cet ouvrage.

V. A. VANIER,
de la Société royale académique des sciences, etc.



AUX FLEURS D'UN ARBRE.

Superbes gages d'abondance, pourquoi tombez-vous aussi promptement que les feuilles d'automne? Votre existence, rapide comme l'éclair, est beaucoup trop courte pour le plaisir de nos sens... Dieu! quel parfum! quelles couleurs! quelle magnificence! Ah! demeurez encore, demeurez pour nous sourire avec plus d'amour, et mourir après si telle est votre destinée.

Répondez-moi, fleurs charmantes, n'êtes-vous nées que pour le plaisir d'un moment et nous dire un éternel adieu? Oh! non, sans doute. La main du Créateur, si prodigue de bienfaits envers les hommes, ne vous a point fait éclore pour

nous montrer votre parure virginale, pour que vous embaumiez l'air que nous respirons, et qu'ensuite vous nous échappiez pour jamais! Vous êtes dignes d'un meilleur sort.

Que dis-je, hélas! fleurs trop passagères, le destin qui vous attend nous révèle lui-même que les plus belles choses de ce monde périssable n'ont qu'une existence éphémère, quelques douceurs qu'elles procurent, quelques charmes qu'elles possèdent; après avoir étalé avec orgueil les richesses dont la nature les a pourvues, après s'être montrées à nos yeux dans toute leur splendeur, elles s'éclipsent et vont se perdre dans l'abîme éternel!

M. Boinvilliers,

de l'Institut royal de France, etc.



A SON ALTESSE ROYALE

LE DUC D'ANGOULÊME,

SUR

LA PACIFICATION DE L'ESPAGNE

ET SUR SON RETOUR *.

Tire le glaive, ô France!
Louvre, réjouis toi!
Rompez un long silence,
Clairons de Fontenoi (1);
Que votre voix devance
Le sang de notre Roi (2).

Un soldat est tombé du char de la victoire;
Il est vide : quel roi doit y placer la gloire?
Quelle main guidera ses coursiers dangereux?
Ou de la Germanie en phalanges féconde (3),
Ou des champs que la Seine argente de son onde,
Quel prince excitera leurs flancs encor poudreux (4)?

* Se trouve au bureau du *Petit Courrier*, rue de Seine, n. 99. Prix : 1 franc.

Que n'ose la Victoire unie à la Vaillance!
Elle a tendu la main au sang du grand Henri;
Pour conquérir la paix sur le char il s'élance,
Et les nymphes du Tage en secret ont souri (5).

Cependant à travers les roches de Pyrène (6)
Cet Ulysse français que la victoire entraîne
D'un seul son de sa voix, d'un seul de ses regards
Retient ces fiers coursiers, des airs enfans agiles,
Dont le souffle enflammé met en cendre les villes,
Et dont les pieds d'airain font crouler les remparts.

Frères de ces coursiers, impitoyable race (7),
Que de membres sanglans rassasiait la Thrace,
Ils n'ont faim que de meurtre, ils n'ont soif que de sang;
Quand leur faim est contente et leur soif assouvie,
Sur cent corps foudroyés qu'abandonne la vie
Leur homicide essieu siffle et crie en passant.

D'Angoulême à des lois soumet leurs cœurs sauvages;
L'onde, l'herbe, les fleurs des riants pâturages
Pour la première fois composent leur festin;
Pour la première fois aux plaines ennemies,
Poussés par la Sagesse et non par les Furies,
Ils se sont élancés sans espoir de butin.

De la Bidassoa paisible (8)
Que désertent ses défenseurs,
Leur flanc dur devenu sensible
D'un bain frais goûte les douceurs;
De leurs yeux l'horrible lumière,
Le bruit affreux de leur crinière
Jusqu'aux tours de Madrid ont prolongé l'effroi:

Leur seul hennissement disperse,
Leur haleine de feu renverse
Ces preux qui de mourir se faisaient une loi!

Tous ont fui; mais bientôt une espérance folle
De ce sang africain rallume tous les feux (9);
Dans les triples remparts d'un rocher sourcilleux
Ces nouveaux Philistins vont cacher leur idole (
La Liberté, leur joie, et leurs biens et leurs dieux.

Cent tonnerres la couronnent,
Des flots grondans l'environnent;
Elle brave un terrestre effort:
Son autel n'a point de maître,
Tout soldat devient son prêtre,
Et ses oracles sont la mort!

Au front de l'Apennin quand se forme un orage,
Un nuage poussé par l'haleine des vents,
D'un nuage suivi suit un autre nuage;
Tels sur ces rocs jetés par la main des géants,
Avec un bruit, mêlé de silences horribles,
Se succédaient sans fin leurs bataillons terribles.

D'Angoulême s'avance, il mesure des yeux
Ces créneaux formidables,
Où des bras redoutables
Ont marié le fer à la foudre des cieux.

Ainsi qu'un pin sublime appelle la tempête (11)
Sur son front rayonnant du givre du matin,
Ainsi son blanc panache ondoyant sur sa tête,
Est en butte aux fureurs de cent foudres d'airain.
« Français, s'écria-t-il d'une voix tendre et fière (12),

» Si le Ciel sous ces murs me ravit la lumière,
» Qu'il va m'être à la fois et glorieux et doux
» De tomber dans vos bras, de mourir près de vous ! »
Ces mots ont des Français multiplié les âmes ;
Tous, à travers le sang, les flots, le fer, les flammes,
Des Etna souterrains ont franchi le courroux (13).

Ici leurs mains sanglantes (14)
S'attachent aux remparts;
Là les portes tremblantes
Tombent de toutes parts ;
La hache impitoyable
Brise les ponts croulans,
Leur ruine effroyable
Couvre les combattans :
Des rocs, des casques vides (15),
Des corps percés de coups
Comblent les flots avides,
Enchaînent leur courroux ;
Mille coursiers hennissent,
Ils volent sur les monts ;
Leurs pieds d'airain franchissent
Les bois, les lacs profonds ;
Le feu que Mars allume
Dans leurs naseaux ardens
Se mêle à leur écume,
Le frein crie en leurs dents ;
La bombe suit la bombe (16)
Dans les airs embrasés ;
L'Ibère frappé tombe (17)
De ses créneaux brisés ;
Trocadero s'écroule
Dans ses marais sanglans,
Son chef foudroyé roule
Sur ses soldats mourans ;

Là finit ton délire (18),
Tyr aux vastes projets,
Ton dernier brave expire
Sur tes bronzes muets (19).

A l'aspect de ces morts, de ce roc lamentable,
De ces glacis de sang, théâtre épouvantable
Des fureurs des humains,
Des tendres séraphins les faces se voilèrent (20),
Dans les yeux du héros de tristes pleurs roulèrent.
Au ciel il tend les mains :

« Toi, dit-il, dont le doigt fit pencher pour la guerre (21)
» Tes bassins éternels,
» Au bonheur des mortels
» Faut-il que ce fléau soit parfois nécessaire !
» Par ce sang pour la paix à regret répandu,
» Par ce sang espagnol au nôtre confondu,
» Par mes aïeux enfin, peuples, je vous conjure,
» Rois, je vous en supplie, oubliez toute injure;
» C'est là ma récompense et tout ce qui m'est dû ! »

Il dit, et marche droit aux colonnes d'Hercule (22);
L'hydre des factions devant ses pas recule;
Dans les murs de Cadix il s'enferme indécis :
Envain sa gueule enflammée
D'une stérile fumée
Couvre le camp français sur le rivage assis (23);
Devant nous la porte tombe,
Et le monstre qui succombe
De sa dernière écume outrage encor les lis.

C'est peu : pour contempler nos pompes triomphales (24),
Qu'à leur sang refusa le destin rigoureux,

Nos frères moissonnés sous un chef moins heureux,
Du sommeil de la Mort rompant les lois fatales,
Se lèvent par milliers de leurs tombeaux poudreux,
Et contens d'une gloire, et si prompte et si belle,
Tous rentrent consolés dans la nuit éternelle!

Bronzes, tonnez de joie, et vous sonnez, clairons;
Lampes de feu, brillez rivales des étoiles (25),
De cette nuit superbe enrichissez les voiles,
Les colonnes d'Hercule ont uni deux Bourbons!

Sommes-nous aux temps héroïques,
Dans ces jours aux yeux éclipsés
Où les monstres, les rois iniques
Par Alcide étaient terrassés?
Nouveau Thésée, au bras robuste,
Des Cercyon et des Procuste
Nettoyant les rocs indignés (26),
Ce héros brise les entraves
De deux époux, nobles esclaves
Sur leur trône même enchaînés.

« A vos pieds, leur dit-il, je prosterne ma gloire (27).
» Le péril fut commun, partageons la victoire;
» Notre sceptre est le même, et le sang nous unit. »
Il parle et sous l'abri de ses palmes guerrières
Met les vastes frontières
Où l'Espagne commence, où la France finit.

Tel un jeune olivier entre un double héritage (28),
Par l'Aurore arrosé, caressé du Zéphyr,
Croît et prolonge au loin son pacifique ombrage
Sous un ciel pur semé de rose et de saphyr.

Ce n'est sous ses rameaux qu'une éternelle fête,
L'Amour y vient rêver de jeux et de conquête,
Et l'Hyménée en paix y vient former ses nœuds ;
Sur ses maîtres unis par une amitié tendre
De printemps en printemps son ombre aime à s'étendre,
Et promet à leurs fils ses fruits délicieux !

DENNE-BARON,
de plusieurs Académies.

NOTES.

(1) Clairons de Fontenoi.

Fontenoi fut la dernière bataille rangée où des Français combattirent sous les ordres d'un Bourbon.

(2) Que votre voix devance
Le sang de notre Roi.

Le duc d'Angoulême, nommé par le Roi généralissime de l'armée d'Espagne.

(3) Ou de la Germanie en phalanges féconde.

Ici on doit entendre, sous le nom de Germanie, les divers peuples situés au delà du Rhin.

(4) Quel prince excitera leurs flancs encor poudreux ?

Ce vers exprime parfaitement le court intervalle de tranquillité dont l'Europe a joui.

(5) Et les nymphes du Tage en secret ont souri.

Cette guerre ne fut entreprise que pour rendre le repos et le bonheur à l'Espagne : ce n'est pas en ennemi que le prince se présente.

(6) Cependant à travers les roches de Pyrène.

De Pyrène, nymphe des Pyrénées qui, dit-on, donna son nom à cette chaîne de montagnes. Plusieurs étymologistes le font dériver du mot grec *pyr*, qui signifie feu, parce que les sommets des Pyrénées sont souvent frappés par la foudre, ou parce que, comme les flammes, ils se terminent en pointe. Diodore prétend qu'elles prirent leur nom de l'incendie universel de leurs forêts auxquelles les pasteurs mirent le feu ; ainsi que Madère qui prit son nom des antiques forêts de madriers qui brûlèrent pendant des siècles, et dont la cendre noircit encore le sol de cette île.

(7) Frères de ces coursiers, impitoyable race,
Que de membres sanglans rassasiait la Thrace.

Diomède, roi de Thrace, d'après la fable, nourrissait ses chevaux de chair humaine ; Hercule le vainquit, le tua et extermina les chevaux.

(8) De la Bidassoa paisible.

Cette rivière sort des Pyrénées et sépare la France de l'Espagne ; le Prince, à la tête de l'armée, la traversa à sept heures du matin.

(9) De ce sang africain rallume tous les feux.

L'Espagne, conquise par les Maures, fut long-temps occupée par les Africains.

(10) Ces nouveaux Philistins vont cacher leur idole.

Comme les Philistins, les Maures plaçaient leurs idoles sur les *hauts lieux*.

(11) Ainsi qu'un pin sublime appelle la tempête.

Cette comparaison est belle et noble; elle présente de suite à l'imagination le panache blanc du Prince, se balançant sur sa tête.

(12) Ainsi son blanc panache ondoyant sur sa tête,
Est en butte aux fureurs de cent foudres d'airain;
« Français, s'écria-t-il d'une voix tendre et fière... »

A Ivry Henri IV dit à ses guerriers : « Enfans, si les cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc; vous le trouverez toujours sur le chemin de l'honneur. »

Au Trocadero le Prince répondit à ses officiers qui lui faisaient remarquer le danger: « Je mourrais en bonne compagnie. »

Cette strophe rappelle à la fois les paroles des deux princes.

(13) Des Etna souterrains ont franchi le courroux.

Ici le poëte fait allusion aux mines et aux ouvrages souterrains en usage pour la défense des

places, où le salpêtre enfermé, brisant ses entraves, offre une triste image des volcans.

(14) Ici leurs mains sanglantes...

Toute cette tirade est écrite avec noblesse et rapidité ; le poète y peint avec une rare énergie l'attaque de Trocadero.

(15) Des rocs, des casques vides.

Belle image ; l'auteur a rendu avec bonheur, dans notre langue, le *Galeas inanes* de Virgile.

(16) La bombe suit la bombe.

Ce vers est d'une belle harmonie imitative. Boileau a dit, dans son ode sur la prise de Namur :

Et les bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

(17) L'Ibère frappé tombe
De ses créneaux brisés.

L'Espagne était connue des Latins sous le nom d'Ibérie. Le nom d'Ibère s'emploie avec grâce en poésie.

Ces deux nobles rivaux le Français et l'Ibère....
Tel Louis triomphant de l'Ibère hautain....

(18) Là finit ton délire,
Tyr aux vastes projets.

Tyr, ville de Natolie, était entourée d'eau. C'est

sous le rapport de sa position maritime que le poëte désigne ainsi le Trocadero.

(19) Ton dernier brave expire
Sur tes bronzes muets.

Beaux vers ; ils rappellent à l'âme attristée le dévouement des canonniers espagnols qui se sont fait tuer sur leurs pièces. Le Moniteur rapporte ainsi ce fait historique : « Le 31 août, à deux heures du matin, la position du Trocadero a été enlevée de la manière la plus brillante ; deux compagnies de voltigeurs ont passé à gué, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et portant leurs cartouches dans un mouchoir sur leur tête. Le duc d'Angoulême a passé à la tête de ses troupes, et dans moins d'une demi-heure toutes les redoutables batteries de l'ennemi nous appartenaient ; *les canonniers espagnols ont été tués sur leurs pièces.* » (Moniteur du 10 septembre.)

(20) Des tendres séraphins les faces se voilèrent.

Dans l'Écriture sainte on désigne, sous le nom de Séraphins, les anges les plus enflammés de l'amour divin. Ils tirent leur nom du mot hébreu *seraph* qui signifie ardent, enflammé. L'Écriture représente les séraphins avec des ailes aux talons et aux épaules, avec lesquelles ils se couvrent les pieds et se voilent la face.

(21) « Toi, dit-il, dont le doigt fit pencher pour la guerre
» Tes bassins éternels. »

Cette image est imitée du Jupiter d'Homère,

qui, dans des balances d'or, pesait les destinées humaines.

(22) Il dit et marche droit aux colonnes d'Hercule.

Le Prince, en arrivant devant Cadix, dit à ses officiers : « Ici doivent finir nos travaux. »

(23) Couvre le camp français sur le rivage assis.

Ce vers peint bien la noble tranquillité qui régnait dans le camp français.

(24) C'est peu : pour contempler nos pompes triomphales..

Dans une tendre prosopopée l'auteur fait apparaître les ombres de cette belle armée qu'a dévorée l'Espagne pendant une guerre malheureuse; tous les cœurs français doivent s'attendrir en la lisant.

(25) Lampes de feu, brillez rivales des étoiles.

La poésie a le don d'embellir et d'ennoblir. J'avais peine à reconnaître, dans *ces lampes de feu rivales des étoiles*, les feux de nos illuminations. Boileau, par une semblable métaphore, rendit les effets du briquet.

(26) Des Cercyon et des Procuste.

Brigands de l'antiquité vaincus et tués par Thésée.

Quand tu me dépeignais ce héros intrépide,
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,

Les monstres étouffés et les brigands punis,
Procuste, Cercyon et Syrron et Sinnis.

Phèdre. RACINE.

(27) A vos pieds, leur dit-il, je prosterne ma gloire.

Le *Moniteur* rapporte ainsi cette entrevue :

« Sa Majesté est arrivée ce matin, 1er octobre, » à onze heures et demie du matin, à Port-» Sainte-Marie ; le duc d'Angoulême est allé » recevoir le roi au port. Ce prince s'est jeté aux » genoux du roi. »

(28) Tel un jeune olivier entre un double héritage.

L'auteur, dans cette dernière strophe, représente par un olivier la paix qui doit fleurir entre les deux peuples.

(*Notes de l'éditeur.*)

CHARADE.

Mon premier nécessairement.
Est propre à la géométrie,
Mon second offre évidemment
A chacun de nous sa patrie,
Puisse la France constamment
Dans mon tout avoir une amie !

(*Par une abonnée.*)

GRAMMAIRE PRATIQUE.

Ire LEÇON.

Qu'est-ce donc qu'une *Grammaire pratique* que je vois annoncée dans les journaux? disait un monsieur au milieu d'un cercle où je me trouvais. La maîtresse de la maison lui dit en m'indiquant : « Tenez, voilà l'auteur ; adressez-vous à lui. » Alors s'établit entre nous le colloque suivant :

Je voudrais savoir quelle idée vous attachez à l'union de ces deux mots *grammaire pratique?* Cela me présente, à moi, l'idée de l'art de parler et d'écrire correctement; ou, si vous l'aimez mieux, la grammaire mise en pratique. — Pardon, monsieur, ce serait la grammaire pratiquée. — Qu'est-ce donc que l'ouvrage que vous publiez sous le titre de *Grammaire pratique?* — Un petit livre qui commence par où les autres finissent, et qui finit par où les autres commencent. — (*Riant.*) En vérité, vous me faites rire avec votre petit livre fait à rebours. Serait-il imprimé en

hébreux? — Non, monsieur, en français, rue du Foin-Saint-Jacques. — Ah! madame, s'écria-t-il, vous m'avez mis là aux prises avec un grammairien bien facétieux. (*Revenant à moi:*) Monsieur, avant d'acheter du vin, je le goûte; avant d'acheter un cheval, je l'essaie; trouvez donc bon qu'avant d'acheter un livre nouveau je prenne connaissance du plan de l'ouvrage; puisque le hasard me fait rencontrer l'auteur. — Volontiers, monsieur. J'intitule mon livre *grammaire pratique* par opposition à grammaire *théorique*; vous voyez par cela seul qu'elle est diamétralement opposée à cette dernière, qui commence par les règles et finit par les faits; tandis que la mienne commence par les faits et finit par les règles. — J'entrevois déjà quelque chose; mais quel est l'avantage de cette marche? — Le voici : c'est que l'élève, qui pour la première fois franchit le seuil de l'école, y continue ses leçons de grammaire comme il les a commencées dans le monde; il reste sur son terrein, et ne se trouve plus dépaysé. — Vous supposez donc que l'enfant qu'on vous amène a déjà appris sa grammaire? — Oui, monsieur,

comme tous les enfans. — Mais un enfant qui n'a jamais mis le nez dans une grammaire... — C'est bien comme cela que je l'entends aussi. Ne m'apporte-t-il pas la sienne ? — Oh ! pour le coup vous retombez dans la plaisanterie. Comment se peut-il qu'un enfant vous apporte sa grammaire quand il n'en a jamais vu une ? — La sienne, monsieur, la sienne, celle qu'il s'est faite, laquelle, soit dit en passant, vaut mieux que celle qu'on va lui mettre en main sur son banc. — Je ne vous entends plus. Riez-vous ? — Non, je vous le jure ; je parle sérieusement. — Eh bien ! voyons un peu. Supposez que je sois un enfant que son père vous amène, et prenons une leçon. Je me souviens qu'une fameuse Anglaise voulut, à l'âge de quatre-vingts ans, apprendre la musique avec ses petits enfans, et cela par philanthropie. Si je comprends le maître, disait-elle, mes enfans le comprendront. Ma proposition vous convient-elle ? — Parfaitement, et je m'en trouve très-honoré. Je suis le maître, n'est-il pas vrai ? — Oui. — Quel âge avez-vous, mon petit ami ? — (*Le monsieur riant.*) Sept ans. — Vous avez

déjà quelques notions grammaticales que je...— Point du tout, monsieur, point du tout. — Ce n'est pas joli à votre âge de donner un démenti à votre maître, et surtout de l'interrompre. Etes-vous obéissant? — Oui. — C'est bien. Ouvrez cette fenêtre. — Elle est ouverte. — Que voyez-vous à droite dans cette rue? — Un commissionnaire. — Et en face, sous cette porte cochère? — Deux hommes qui jasent. — Fort bien; idée de nombres. Vous voyez-bien, mon ami, que vous ne confondez pas *un seul* ou *singulier*, avec *plusieurs* ou *pluriel*. Comment appelle-t-on l'animal attelé à ce cabriolet? — Un cheval. — Bon. Ne met-on pas deux *cheval* à un carrosse? (*Mon élève rit.*) Si vous riez, mon jeune ami, c'est de la faute que je viens de faire. Tant mieux, juste application de la règle. Vous conviendrez donc que vous la connaissez bien puisque vous en remarquez l'infraction chez les autres? — Ici le monsieur se leva en disant : je crois, ma foi, que vous avez raison. Oui, c'est dans la nature; nos enfans se forment d'eux-mêmes des idées saines des choses : heureux quand ils ne tombent

point entre les mains de pédans qui faussent leurs jugemens. Où peuvent-ils avoir appris tout cela? — Dans la pratique; ne vous y trompez pas. Mais je m'aperçois maintenant que notre rôle change; vous n'êtes plus l'élève. — Non, je suis le père à présent, et je m'entretiens avec vous de la nature des leçons que vous donnerez à mon fils. — Soit.

Point de doute qu'un enfant qui parle ne fasse à mesure sa grammaire, et qu'il ne la fasse bien. Il vient donc à l'école avec des connaissances acquises. Or, s'il ne dit pas *papa* pour *maman*, ni mon *frère* pour ma *sœur*, accordez-lui des idées de genres. Quand il dit « je joue, vous lisez, ma sœur danse », convenez qu'il a des idées de personne. S'il vous dit qu'il travaille à présent, mais qu'il jouera tantôt, vous ne pouvez lui refuser des idées de temps. — C'est parfaitement juste. En vérité, nous n'observons pas assez les enfans....; mais poursuivez. Que lui ferez-vous faire? — Je lui ferai conjuguer le verbe *être*, suivi d'un adjectif qui commence par une voyelle et se termine en *e* muet, comme, par exemple: « Je suis

aimable, je suis *utile*, etc. » — Et s'il ne sait pas lire? — Je le lui ferai répéter de vive voix. Est-ce que la grammaire ne se pratique pas dans la langue parlée comme dans la langue écrite? — Oui, vous avez raison. — Quand votre enfant saura lire il mettra ses yeux en harmonie avec sa langue, et s'habituera à voir l'*s* finale des deux premières personnes du verbe qu'il articule doucement sur la voyelle initiale de l'adjectif, et à considérer le *t* final de la troisième personne comme la peinture de l'articulation dure qu'il exécute en parlant. Vous voyez, monsieur, qu'un enfant qui ne sait pas lire, peut déjà prendre de fructueuses leçons de grammaire pratique par la conjugaison orale. — C'est très-vrai, j'en conviens. — Quand l'enfant sait écrire, je lui fais tracer ses verbes sur le papier. Sa main est bientôt en harmonie avec sa langue et ses yeux. Comment voulez-vous qu'il mette un *t* pour une *s*? Ses yeux et sa langue sont là pour lui dire le contraire. — Rien de plus philosophique, rien de plus philanthropique, rien de plus... Oh! je vais de ce pas introduire chez moi l'usage de la conjugaison orale. — Permet-

tez, je vous prie, encore un mot. Avez-vous des enfans des deux sexes? — Oui, monsieur. — En ce cas, quand mademoiselle votre fille dira « *je suis aimable* » (ce dont je ne doute pas), elle dira *il* est aimable quand elle en sera à cette troisième personne. Monsieur votre fils fera l'inverse; il mettra la troisième personne au féminin, et dira « *elle est aimable.* » — Pourquoi ce changement de personne? — Pour continuer leur éducation dans la classe comme ils l'ont commencée dans le monde, où chacun parle selon son sexe. Vous sentez bien qu'en mettant la troisième personne au sexe opposé à l'élève qui conjugue, celui-ci se familiarise avec l'emploi de l'adjectif aux deux genres et aux deux nombres. — C'est charmant, monsieur, c'est charmant. — Monsieur, j'ai une grâce à vous demander? — Laquelle? — C'est de me promettre de ne parler à vos chers enfans ni de nom, ni d'article, ni d'adjectif, et encore moins de leur laisser de grammaire entre les mains. — Ah! pour le coup, voilà une bien singulière recommandation; pas même la vôtre? — Pas même la mienne. — Et pour-

quoi ? — C'est que vous me paraissez vif, et que vous iriez tout de suite à la fin. Introduisez la science goutte à goutte dans l'esprit d'un enfant, disait le bon et vertueux Rollin, qui comparait leur cerveau à une fiole. Si vous versez abondamment, l'eau se renverse, et la fiole reste vide. — Le précepte est trop bon pour n'en pas profiter. Cependant je vais de ce pas chez votre libraire me procurer votre *Grammaire pratique* (1), mais je vous promets de m'en tenir à la première leçon et de ne pas aller outre que je n'aie eu le plaisir de vous revoir. Adieu, monsieur le grammairien. — Le plus humble des vôtres.

V. A. VANIER.

de la Société royale académique des sciences.

---

(1) A Paris, chez l'auteur, rue des Bons-Enfans, n° 34; chez Vernarel et Tenon, libraires, rue Haute-Feuille, n° 30, et à toutes les librairies d'éducation. Prix : 75 cent. cartonnee, et 1 franc par la poste.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LES COSTUMES DES FRANÇAIS.

(Premier article.)

Une courte notice sur les divers costumes de nos ancêtres doit nécessairement intéresser nos jeunes lecteurs. L'étude des usages et des costumes des peuples est même indispensable à ceux qui veulent s'adonner aux beaux-arts. Cette étude était négligée par les artistes anciens; on s'en aperçoit aisément aux bévues et aux anachronismes que l'on découvre dans leurs productions. Nous en citerons quelques-uns : dans une église de Bordeaux on avait représenté Jésus-Christ montant au ciel à cheval sur un aigle. Avant la construction du nouveau portail de Saint-Eustache, on voyait dans une chapelle le Père éternel accompagné *des quatre Evangélistes* donnant la bénédiction nuptiale au mariage d'Adam et Eve, et à l'union de Marie avec Joseph. Dans un tableau représentant Notre-Seigneur, Louis Cigoli représenta le grand-prêtre

Siméon avec *une paire de lunettes* sur le nez ; elles ne furent inventées qu'au commencement du quatorzième siècle.

Isaac, fils d'Abraham, doit être sacrifié avec un couteau et non avec un sabre. Les mages se rendirent dans une crèche et non dans une écurie ; ils doivent avoir des bandeaux sur la tête et non des couronnes. Dans un tableau du Poussin, Prométhée est représenté prenant le feu du Ciel avec une *tenaille*. Comment aurait elle été forgée?

Raphaël lui-même, dans son tableau de la guérison du boiteux par saint Pierre et saint Paul, représente le portique du temple en marbre et les colonnes chargées de figures ; le portique du temple était d'airain, et les colonnes n'étaient pas surchargées de figures.

Nos peintres à présent sont plus exacts, et observent dans leurs productions les lois que leur indiquent les usages des peuples, leurs divers costumes et la différence des époques. Cependant il y a peu de temps on voyait encore à Paris, dans la rue des Prouvaires, un tableau représentant la mort d'Abel : Caïn était armé d'un sabre de hussard, et allait en pourfendre son frère.

Nos jeunes lecteurs ne doivent pas s'attendre à trouver dans cet article des règles détaillées pour le peintre ou le statuaire ; notre but est seulement d'indiquer dans une courte notice les principaux changemens qui se sont opérés dans nos costumes depuis les premiers rois jusqu'à nos jours.

Les Gaulois rapportèrent de la Grèce et de l'Italie une partie des usages et des costumes de ces pays; ils portaient la tunique et la toge, à quelques différences près, comme les Grecs et les Romains. Selon Pline, les tuniques des Gaulois étaient blanches et chamarrées de pourpre; d'après Strabon, ils portaient des vêtemens fendus et à manches qui descendaient jusqu'aux genoux. Ce vêtement est désigné par les auteurs sous le nom de *sagum*.

Ce peuple guerrier portait la moustache et la barbe; il était d'usage parmi eux de ne paraître en public qu'armés : l'arc, la flèche, le bouclier, l'épée et la lance étaient leurs armes. Leur bouclier, qu'ils nommaient *thure*, était fort grand, et plus long que large, il ressemblait à ceux dont les Romains se servaient pour former la tortue. Les auteurs anciens s'accordent

pour donner aux Gaulois un aspect dur et un visage féroce. Strabon rapporte qu'ils avaient la coutume barbare d'attacher la tête de leurs ennemis au cou de leurs chevaux, ou au-dessus des portes de leurs maisons. Quelques-uns embaumaient la tête des ennemis illustres qu'ils avaient vaincus, et la montraient avec orgueil aux étrangers. Les Romains les craignaient si fort, qu'ils avaient ordonné que personne ne serait exempt de servir en temps de guerre contre ce peuple.

Le coq, *gallus*, fut l'emblème des Gaulois; il est encore aujourd'hui celui des Français. Cet animal, symbole de la vigilance et de la valeur, était consacré par les anciens aux dieux Mars. On immolait aussi un coq au soleil et à Esculape. Socrate à son lit de mort dit : Nous devons un coq à Esculape, qu'on le donne sans délai.

Les Français, sous Clovis, étaient d'une haute stature, et vêtus d'habits courts et étroits; leur épée était attachée à un large baudrier, qui leur serrait le milieu du corps. Le chef de l'Etat et les princes seulement conservaient leur longue chevelure; les

autres étaient rasés autour de la tête, et gardaient sur le coronal leurs cheveux, qu'ils relevaient en aigrette, et laissaient ensuite retomber sur le front. Ils avaient la barbe rasée, mais portaient de longues moustaches.

Grégoire de Tours rapporte que Clovis passant la revue de ses troupes après la bataille de Soissons, s'adressa ainsi à un soldat : *Neque tibi hasta, neque gladius, neque bipennis est utilis.* Vos armes sont mal tenues, votre hache, votre javelot et votre épée ne sont point en état de vous servir. Lorsque les chefs de l'Etat ou les princes étaient à l'armée, ils portaient des casques et même des cuirasses. Un historien contemporain en parlant de Dagobert combattant contre les Saxons, rapporte que « son casque fut cassé ou percé d'un coup » qui lui emporta une partie de sa cheve- » lure. Clotaire II, son père, étant venu à » son secours avec une armée fraîchement » levée, parut sur les bords du Weser, où » il se fit reconnaître de loin au duc des » Saxons, ayant ôté son casque et fait pa- » raître sa longue chevelure. »

Le javelot dans la main du prince tenait

lieu de sceptre. Goutran en faisant monter son neveu sur le trône lui remit son javelot en lui disant : « Je vous fais la donation de mon royaume ; en voilà les marques. »

Les Francs lançaient leurs javelots avec force et adresse ; rarement ils manquaient le but ; cependant ils faisaient peu usage des armes de trait : la hache à deux tranchans et l'épée courte étaient les armes favorites. Ils couraient avec impétuosité à l'ennemi, la hache à la main, brisaient le bouclier qu'on leur opposait, perçaient l'ennemi de leur épée ou lui fracassaient le crâne avec la hache. A. D.

de l'Athénée des Arts.



Variétés.

AVANTAGE DU SILENCE.

Rien ne convient mieux à l'ignorant que le silence ; mais il ne serait plus un ignorant s'il pouvait se convaincre de cette vérité.

C'est la langue qui découvre l'incapacité de l'homme, comme le vide de la noix se produit au-dehors par sa légèreté.

Un ignorant voulait apprendre à parler à son âne, et passait tout son temps dans cette vaine occupation. Un sage s'en aperçut et lui dit : « A quoi bon tant d'efforts qui ne serviront qu'à te rendre l'objet de la risée publique? Ces animaux, formés par la nature pour être muets, ne peuvent apprendre de toi à parler; mais ne ferais-tu pas mieux d'apprendre d'eux à te taire?... »

Ces pensées de Sadi sont confirmées par l'anecdote suivante :

Deux docteurs en Sorbonne venaient de s'embarquer sur un coche pour se rendre à la ville voisine; ils ne pouvaient lier connaissance avec leurs voisins, il était nuit. Pour charmer les ennuis du voyage, debout sur le tillac, ils discouraient en latin sur un point de théologie extrêmement délicat. Un des deux interlocuteurs s'apercevant qu'un voyageur, comme eux debout, manifestait souvent son opinion par des signes de tête; ils s'en approchèrent, et souvent s'en rapportèrent à ses décisions mimiques.

Nos deux docteurs jugeaient qu'une personne qui savait assez le latin pour com-

prendre leur conversation ne pouvait être que très-instruite, et ils furent encore plus confirmés dans cette idée lorsque l'un des deux, ayant cité un long passage d'un philosophe grec, le voyageur manifesta aussitôt son approbation par de grands mouvemens de tête. Mais le point du jour vint détruire toutes les idées avantageuses qu'ils avaient conçues sur leur compagnon de voyage. Voici le fait :

Le matin un frère quêteur, en montant dans le coche, était tombé à l'eau ; on l'en retira fort heureusement et on le fit descendre à la cambuse pour se sécher. Cet érudit voyageur n'était autre chose que le froc du frère que l'on avait mis sécher sur un bâton et dont le vent faisait mouvoir le capuchon.

Cher docteur, dit l'un des deux, ce froc nous donne une grande leçon ; le silence souvent peut remplacer le savoir.

Nous terminons cet article par une épigramme de M. de Levis.

Damis, dites-vous, est le plus ennuyeux des hommes ; il ne parle jamais. — Ingrat, vous vous plaignez ; que serait-ce s'il parlait ?

A. D.
de l'Athénée des Arts.

ANECDOTE.

La sourde et la mule.

Dans le courant du mois d'avril de l'an 1806, on a jugé, dans un chef-lieu de sous-préfecture, une cause d'une nature assez singulière; la voici :

Un paysan arrive de bonne heure au marché avec sa mule, dont le vieux bât avait besoin de réparations ; il passe devant la porte d'un bourrelier, le charge de raccommoder le vieux bât, et lui demande la permission de laisser sa vieille mule attachée à la porte en l'assurant qu'il viendra la reprendre après qu'il aura fait dans l'endroit toutes les commissions dont il est chargé.

Voilà donc la mule abandonnée au bourrelier, et celui-ci sort après avoir ordonné qu'on fasse au bât les réparations que réclament sa vétusté et son délâbrement.

Sur ces entrefaites, un homme qui venait d'écorcher un âne, en rapporte la peau chez un autre bourrelier, voisin de

celui à la porte duquel notre mule était liée, et ce bourrelier, mauvais plaisant, lui dit en lui montrant la mule de notre paysan : « Voilà sans doute encore du » travail pour vous. »

L'écorcheur, qui ne demande pas mieux que de trouver de l'argent à gagner, entre chez le voisin, et ne trouvant que sa femme, qui est sourde comme une pierre, il lui demande si la mule qu'il aperçoit ne doit pas passer par ses mains. Cette femme, fâchée sans doute de ne pas entendre, et voulant faire semblant d'avoir compris ce qu'on vient de lui dire, répond avec assurance : « oui. »

L'écorcheur ne lui fait pas répéter deux fois un *oui* qui s'accorde parfaitement avec les intérêts de son commerce, et s'empare de la malheureuse mule, qu'il s'empresse d'écorcher avec sa dextérité ordinaire.

L'opération achevée, il rapporte la peau de sa victime, la dépose dans la boutique du bourrelier et dit à la femme sourde, qui fait toujours son signe d'approbation ordinaire, qu'il reviendra pour traiter avec son mari lorsqu'il sera de retour.

Ce dernier rentre enfin, et dans l'igno-

rance la plus parfaite de tout ce qui s'est passé ; il se remet au travail sans s'apercevoir que la mule qui était à sa porte a disparu, et que la dépouille en est maintenant dans sa boutique.

En admettant que le sort de la pauvre bête occupe sa pensée, il est aisé de croire que notre bourrelier est convaincu qu'elle est repartie pour son village, toute fière d'y rentrer avec son bât remis à neuf et dans un état à faire envie à ses camarades.

Mais hélas ! la scène change bientôt. Notre paysan a parcouru la ville ; ses commissions sont faites, et ses propres affaires aussi. Il revient chez le bourrelier et demeure bien étonné de n'y pas retrouver sa mule. Le bourrelier, interrogé par lui assez brusquement, répond avec humeur qu'il n'est pas responsable d'une mule attachée à sa porte ; que son devoir à lui est de raccommoder des bâts et même d'en faire de neufs, mais non pas de garder des mules. Il ajoute qu'il s'est absenté et qu'il a cru que la mule était depuis long-temps partie avec son maître.

Toutes ces raisons, fort bonnes en elles-mêmes, ne peuvent payer notre homme

de la perte qu'il éprouve ; il entre furieux dans la boutique, et, après s'être répandu en reproches, en menaces, en imprécations, il aperçoit dans un recoin la peau fatale. « Mon Dieu, s'écrie-t-il, voilà » l'*habit* de ma mule ! »

Une discussion grave s'élève entre lui et l'innocent bourrelier ; la femme est interrogée. Comme elle a tout vu, comme elle s'aperçoit qu'elle est la cause de la mort de la mule et du chagrin de son maître, elle avoue le malheureux quiproquo. Sa déclaration n'apaise pas les parties, et un procès surgit de la discussion qu'entraîne toute cette affaire.

Dieu sait quels flots d'encre coulèrent dans cette occasion! Enfin un jugement fut prononcé et vint étonner tout le monde. En voici les dispositions principales.

« Le bourrelier et l'écorcheur payeront au paysan solidairement et par » moitié le prix de sa mule. »

Tous les habitans de la petite ville taxèrent ce jugement d'injustice, et il ne leur paraissait pas difficile de prouver à tout le monde que les deux coupables, ou, pour

mieux dire, les deux seuls coupables dans cette affaire étaient :

1°. Le bourrelier voisin, qui, par une mauvaise plaisanterie, fut la cause de la fin tragique de la mule.

2°. La vieille sourde, qui, dominée par un amour-propre fort mal placé, a prononcé avec un *oui* fatal, l'arrêt de mort de ladite mule.

Les Regrets d'un Fils. *

STANCES ÉLÉGIAQUES.

O vous à qui la mort cruelle, inexorable,
Ravit un être aimé, chéri de votre cœur,
Le ciel vous vit gémir quand la Parque exécrable
Trancha ses tristes jours malgré votre douleur.

Près de son lit de mort, vos yeux baignés de larmes
Ont vu ses yeux mourans pour jamais se fermer ;
Vous avez éprouvé ces touchantes alarmes
Qu'on éprouve en perdant ceux que l'on sait aimer.

* L'auteur de ces vers est un de nos abonnés. En nous envoyant cette pièce, il nous engage à les insérer en faveur des sentimens qui y sont exprimés et du triste motif qui les lui ont inspirés; c'est un fils qui rend un dernier hommage à sa mère.

(*Note de l'Éditeur.*)

Quel tableau que la mort! devant sa faux terrible
Et nos cris et nos pleurs, hélas! tout est sans fruit;
La Parque n'entend rien, la Parque est inflexible;
Elle fait de nos jours une éternelle nuit...

Encore est-il heureux celui qui d'une mère
Peut, à son lit de mort, recueillir les adieux :
Son amour filial, dans sa douleur amère,
Peut du moins s'honorer de lui fermer les yeux.

Mais moi qui révérais une mère chérie,
Dont un mal trop cruel dévora la santé,
Quand je crus la sauver elle me fut ravie;
Ses yeux se sont fermés loin de ma piété.

Que j'ai maudit le sort qui me fut si contraire!
Mes pleurs auraient été sa consolation.
Sa voix en expirant, à son heure dernière,
M'eût encore honoré d'un mot d'affection.

Un destin qui poursuit et le faible et le juste
Voulut priver mon cœur de ses derniers bienfaits;
La parque l'a frappée, et, par un sort injuste,
Je ne l'ai pu conduire au séjour de la paix.

Il était consolant pour mon cœur de lui rendre
Ce funèbre devoir en un jour de douleurs;
Son fils eût pu jeter quelques fleurs sur sa cendre;
Ce pieux souvenir adoucirait mes pleurs.

Hélas! ce ne fut point... vers sa triste demeure,
Le Destin l'a conduite en son humble cercueil;
J'y songe chaque jour, et chaque jour je pleure;
Ce penser, de mon cœur, perpétuera le deuil.

Pourquoi t'ai-je perdue ainsi, ma tendre mère!
Moi qui, plein de respect, sus toujours te chérir;
Le sort qui t'a ravie à mon amour sincère
Devait-il loin d'un fils t'entraîner pour mourir?...

Les soins, les tendres soins qu'au temps de mon enfance
Daigna verser sur moi ton cœur si généreux ;
Ces soins m'étaient présens, et la reconnaissance
Devait réaliser le plus doux de mes vœux.

Je n'ai pu te payer au gré de mon envie
Le prix de ces bienfaits dont tu sus m'honorer ;
Je n'oubliai jamais que je te dois la vie ;
J'eusse été trop heureux de te la consacrer.

J'espérais te prouver toute ma gratitude,
J'espérais consoler et soigner tes vieux ans ;
Mais j'ai perdu le fruit de ma sollicitude,
Le sort m'a tout ravi, hormis mes sentimens.

Ta tendresse qui fut pour moi toujours extrême,
Mon respect qui pour toi ne varia jamais,
Tout semblait présager que la bonté suprême
Viendrait favoriser tes vœux et mes souhaits.

Mais un fatal destin souvent trompe l'attente
Des êtres dont le ciel protège les vertus ;
La fortune pour eux devient-elle inconstante ;
Le vulgaire les croit par le ciel abattus.

Voilà comme souvent une injuste apparence
Semble atteindre des cœurs que le malheur poursuit :
Les plus beaux sentimens, la plus noble indigence,
Accablés par le sort n'ont jamais de crédit.

Le Ciel ne change point pour les âmes honnêtes ;
Mais ses soins quelquefois paraissent superflus...
La fortune agita contre moi des tempêtes :
J'ai fait naufrage enfin, et ma mère n'est plus...

Elle n'est plus hélas !... mère trop généreuse !
Jamais son fils, jamais n'oubliera tes bontés.
Par le bien que tu fis tu devais être heureuse,
Et tu n'as éprouvé que des adversités !...

Du haut de ce séjour où réside ton âme,
Quand tes yeux tourneront un doux regard vers moi,
Tu reverras mon cœur rempli de cette flamme
Que l'amour filial y conserve pour toi.

Un bien dont je suis fier, un bien dont rien n'approche,
Et qu'on ne peut m'ôter pas plus que mon honneur;
C'est qu'envers toi je suis exempt de tout reproche :
Avec un saint respect toujours t'aima mon cœur.

C'est en vain que la mort à mes yeux t'a ravie,
C'est en vain que sitôt elle nous sépara,
Mes larmes couleront pour toi toute la vie,
Et jamais dans mon cœur ma mère ne mourra.

B. B.

ANNONCE.

GRAMMAIRE PRATIQUE.

SECONDE LEÇON.

Allons donc, monsieur le grammairien, voilà une grande demi-heure que je suis ici. — Enchanté, monsieur, d'avoir l'honneur de vous y rencontrer; mais est-ce que vous vous proposez de parler encore grammaire? — Pourquoi pas? Savez-vous que je suis content de votre petit livre? Mais j'ai bien des questions à vous faire à ce sujet. — En ce cas je vous demande en grâce de me les adresser par écrit pour ne pas me priver ce soir du bonheur de jouir de la société de ces dames. — J'y consens. — Aussi bien j'ai inséré dans le N° 3 *du Petit Courrier de la Jeunesse* notre dernier entretien, et si notre correspondance grammaticale est de nature à intéresser mes jeunes lecteurs, je l'y insérerai aussi, pour peu cependant que cela ne vous contrarie pas. — Oh! point du tout. Un homme honnête qui s'occupe de l'éducation de ses enfans, et qui sou-

met ses doutes à un instituteur connu, ne fait point une action dont il ait à rougir. Seulement appelez-moi *M. Joseph*, c'est mon prénom. — Ceci convenu, nous prîmes part à la conversation générale. Le lendemain soir je reçus de M. Joseph les observations suivantes auxquelles je joignis mes notes.

M. Joseph. Pourquoi faites-vous commencer la conjugaison du verbe par l'infinitif?

Réponse. Parce que dans ce mode sont les racines du verbe. Quand vos enfans passeront au quatrième tableau, pour conjuguer les verbes des quatre conjugaisons, ils verront que de l'infinitif *peindre*, on fait le *futur peindrai*, et le conditionnel *peindrais*; que de *peignant* on fait *peignons*, *peignais*, *peignis*, que je *peigne*, que je *peignisse*, et qu'avec le participe *peint*, on forme tous les temps composés. Vous le sentez parfaitement, monsieur, mais ne leur parlez point de ces choses-là, c'est de la théorie toute pure; ils apprendraient la règle sans en faire l'application, et vous leur feriez perdre un temps précieux. Quand ils auront pratiqué tous ces

verbes, à la bonne heure ; ce ne sera plus pour eux qu'une simple remarque.

M. J. Pourquoi dites-vous *passé* et non *préterit* ?

R. Pour être entendu. Les grammairiens ne consacrent ces sortes de mots de *prétérit* et de *parfait* que dans leurs livres. En avez-vous jamais entendu un seul auquel vous ayez demandé l'heure, vous dire qu'il était trois heures *parfaites*, ou midi *prétérit* ? Avec une pareille nomenclature on fait de la grammaire une énigme. Je ne m'étonne pas si tant de gens ne peuvent la deviner.

M. J. Pourquoi prenez-vous des adjectifs de tous genres, et vous arrêtez-vous sur le premier tableau au *prétérit défini* ?

R. Ah! monsieur, que ce mot *prétérit* sonne mal à l'oreille ! Perdez-en donc l'habitude. Si mademoiselle votre fille savait qu'il nous vient du latin *prœter ire* (aller au-delà), elle le prendrait pour un futur et non pour un passé ; car enfin aller au-delà ne veut pas dire reculer, retourner en arrière. Elle croirait alors que ce mot est tiré de la grammaire des écrevisses.

Je prends des adjectifs de tous genres,

parce que l'élève qui écrit n'a d'abord qu'un seul point qui fixe son attention, c'est de mettre une *s* au pluriel. De là cette règle : « Tout adjectif terminé en *e* muet s'appelle adjectif de tous genres. Il ne change point du masculin au féminin. On dit : un homme *affable*, une femme *affable*. Il prend seulement une *s* au pluriel : des hommes *affables*, des femmes *affables*. » Or, vous jugez très-bien, monsieur, que cette règle donnée après avoir été pratiquée, repose sur des faits certains et positifs. Nous sommes en grammaire pratique, veuillez ne pas l'oublier.

Je termine mon premier tableau au *passé* défini (notez bien *passé*, je vous en prie), parce que les deux temps qui le précèdent, et lui inclus, présentent à eux trois les mêmes finales, et par conséquent les mêmes signes d'articulations répétées aux mêmes personnes du singulier et du pluriel, savoir, l'articulation douce du Z aux deux premières, celle dure du T à la troisième. Aussi, vous voyez avec quelles instances je recommande de soigner la prononciation de l'élève dans la conjugaison orale, où j'emploie à cet effet des ad-

jectifs à voyelle initiale. J'ai une observation à vous faire, attendez-vous que vos élèves vont vous écorcher l'oreille au second tableau qui renferme tout le mode indicatif du verbe être. Ce mode contient huit temps, dont quatre simples, et quatre composés. C'est à ces derniers, où figure le participe, que je les attends. Comme ils vont vous dire : « J'ai *zété zaimable.* » Ne vous en étonnez pas, ils sont sur la voie; mais cela ne durera pas long-temps. Vous prendrez les adjectifs de la seconde série qui commencent, comme vous le savez, par une voyelle, et qui se terminent en T, comme *absent*, *inconstant*, etc. Cette consonne dure finale fait sentir la prononciation de l'*e* du féminin, et avertit les élèves de l'y mettre. Après quoi vous prendrez les adjectifs terminés en F, comme *actif*, *attentif*, etc, lesquels changent cette F en V au féminin, *active*, *attentive*; puis ceux en X comme *heureux*, *peureux*, qui font au féminin *heureuse*, *peureuse*. Tant que cet *e*, signe du féminin, est soutenu d'une consonne; les élèves ne peuvent l'oublier; mais quand ils passent aux adjectifs ou aux participes em-

ployés comme tels, qui se terminent par une voyelle, ils sont quelquefois un peu déroutés. Alors on leur fait remarquer qu'on dit « un homme *habillé*, une femme *habillée* », et qu'il faut toujours mettre cet *e* muet à l'adjectif féminin, sans oublier l'S au pluriel. Pour encourager vos élèves et leur faire voir des résultats de leurs leçons, voici une petite phrase construite sur la première personne du féminin singulier que monsieur votre fils traduira au masculin.

« Je suis habile à mon travail, je suis contente de mon ouvrage, je suis attentive à ma leçon.

Mademoiselle votre fille la copiera telle qu'elle est. Ensuite chacun de vos élèves traduira cette phrase sur les autres personnes grammaticales tant au singulier qu'au pluriel, ayant soin toujours de mettre la troisième personne au sexe opposé, ainsi que nous l'observons dans la conjugaison.

Je renvoie plus tard à répondre à vos autres questions.

A MON IMPRIMEUR.

Vos caractères sont beaux, vos presses sont bonnes, mais vos principes en grammaire sont faux. Vous pouvez suivre le torrent pour votre compte; mais, pour Dieu, ne me corrigez pas. Pourquoi mettez-vous, page 51, *amène* par *è* grave, avec une seule *n?* Vous me répondrez que vous êtes dans la règle, et qu'il n'y a qu'une *n* dans les racines du verbe *amener*, *amenant*, *amené*. Eh! bien, monsieur l'imprimeur, quand on sait la grammaire comme vous, il ne faut pas en dénaturer les règles. Pourquoi donc mettez-vous, page 50, *prenne* avec deux *nn*? Y en a-t-il deux dans *prendre*, *prenant*? Y en a-t-il seulement une dans le participe *pris*? Il faut croire qu'elle soit tombée du plafond. Même page 50, pourquoi mettez-vous *faits* avec un *t*? Vous me direz que ce participe, employé ici substantivement, fait au féminin *faite*, et qu'on entend ce *t*, signe d'analogie dans les mots de famille, comme un *factum*, une *facture*. Voilà qui est parfaitement juste. Eh bien! pour-

quoi mettez-vous un *t*, même page, au mot *enfant*? Par la même raison, me direz-vous ; et nous le retrouvons dans *enfantin*, *enfantillage*, *infanticide*, *infante*, *infanterie*... — Bien, bien ; vos principes sont excellents. Pourquoi donc le supprimez-vous deux lignes après, page 51, dans *enfans*? — L'usage est de... — Quoi ! l'usage ! et le mauvais usage encore sera mis en opposition à la règle? Déshabituez-vous, je vous en prie, de cet usage ridicule sur lequel est bien revenue l'Académie française, qui rétablit ce *t* inutilement supprimé. A quoi sert cette suppression? à faire des exceptions bien gratuites. Vous savez très-bien qu'une exception est une nouvelle règle qui surcharge autant la mémoire que la règle même. Autant vaudrait supprimer le *p* dans *corps*, comme on l'a fait dans *temps*. On supprimera bientôt sans doute le *d* dans *grand*. Voyez où nous conduiraient ces belles suppressions, à dénaturer les mots de la langue, à leur ôter cet air de famille, d'analogie, de ressemblance qui lie les mots graphiques dans nos écrits, comme les idées dont ils sont les signes

s'enchaînent d'elles-mêmes dans notre tête. Je parle à un homme instruit, et j'ai lieu de croire que la voix de la raison sera entendue de lui. Au surplus, charbonnier est maître chez lui, et je le veux. Dans ma cabane je suis roi. Conformez-vous à mon manuscrit, ne mettez pas votre orthographe pour la mienne.

Un maître d'école de village faisait lire un petit paysan bien larmoyant au sujet de la finale *e*, *n*, *t* dans les noms. Il venait d'épeler *tour-ment*, et il avait prononcé *tour-min*. — Paf, un soufflet de la part du brutal; *man*, imbécile. Ensuite vint le mot *chien-dent*. L'enfant, sur la voie du son *an*, prononça *chi-an*; un autre soufflet; *in*, grosse bête. Vint la dernière syllabe que l'enfant prononça *din*; pif, paf, deux soufflets de la part du maître qui, d'une voix de stentor, prononça *dan*. Puis, il ajouta : « Ah! quelle tête qu'il a ce poliçon là. »

Un seul mot ferait cesser tous ces pleurs de pauvres enfants auxquels nous voulons enseigner ce que nous ne savons pas nous-mêmes. Il fallait dire au maître d'école que la finale par *e*, *n*, *t*, dans les noms, nous

peint le son *an*, comme : tour*ment*, ac-cid*ent*, prési*dent*, occi*dent*, pa*tient*, quo*tient*, ingré*dient*, péni*tent*, etc., etc., tandis que les finales par *e*, *n*, sans *t*, peignent ce son *in*, comme chréti*en*, moy*en*, paï*en*, chi*en*, mi*en*, ti*en*, si*en*, mi*en*, etc., etc. Il y a donc une double raison pour ne pas supprimer le *t* du pluriel des mots prononcés en *an*; ce *t* est signe d'analogie et de prononciation.

D'après cela, veuillez faire pour vous comme vous voudrez, et pour moi comme je veux.

V. A. VANIER.

de la Société royale académique des sciences.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LES COSTUMES DES FRANÇAIS.

(Deuxième article.)

Depuis Clovis jusqu'à Philippe II, ce qui embrasse à peu près sept siècles, les costumes éprouvèrent peu de changemens. Les hommes portaient la barbe et les cheveux longs ; l'habillement consistait en une

longue tunique serrée autour des reins par une ceinture que l'on enrichissait selon sa fortune; on portait par-dessus cette tunique un long manteau entr'ouvert par devant, et attaché près du cou par deux lanières.

Les femmes portoient à peu près le même costume; elles se couvraient la tête jusqu'au front avec un voile qu'elles laissaient ensuite flotter sur leurs épaules. Les souliers étaient attachés aux pieds des deux côtés avec de longues courroies qui, en se croisant dessus la jambe, montaient jusqu'aux genoux.

Les habits de guerre de cette époque étaient courts, serrés, et recouverts d'une draperie qui s'attachait sur l'épaule droite, à peu près semblable aux *chlamides* des Grecs.

Les prêtres, comme toutes les personnes attachées au service de l'église, portaient la barbe. Les papes eux-mêmes portèrent la barbe jusqu'au moment où les deux églises grecque et latine se divisèrent.

Le costume militaire sous Charlemagne éprouva quelques changemens; les gentilshommes, outre le casque et la cuirasse,

portèrent des manches de mailles, des cuissards de lames de fer, et des bottes pareilles. On lit le paragraphe suivant dans les capitulaires de Charlemagne :

« Que le comte ait soin que les armes » ne manquent point aux soldats qu'il » doit conduire à l'armée ; c'est-à-dire » qu'ils aient une lance, un bouclier, un » arc, deux cordes et douze flèches ; qu'ils » aient des cuirasses ou des casques »

Depuis Charles-le-Chauve jusqu'à Hugues Capet, le costume de ville varia peu. Les rois capétiens quittèrent la Chlamyde pour le manteau court. L'habit militaire était court et serré ; le soldat portait une espèce de chemise de mailles de fer, avec des bottes pareilles ; ils empruntèrent cette armure pesante des Normands.

Sous Louis VIII, les femmes portaient des collets renversés, une longue queue, et une ceinture dorée ; il était défendu aux filles mal famées de porter cette marque de distinction, qui n'appartenait qu'aux femmes mariées. Geoffroy, prieur de Vigeois, rapporte que Marguerite obtint cette défense de Louis IX, son mari, parce que cette pieuse princesse donna, dans une

église, le baiser de paix à une prostituée qui était décemment vêtue. L'inconduite de quelques femmes mariées donna lieu ensuite au proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*. On voulait exprimer par là qu'il valait mieux conserver une bonne réputation que d'en porter seulement les marques extérieures.

Philippe Auguste, menacé par le Vieux de la Montagne, institua les sergens d'armes pour la garde de sa personne; leurs armes étaient l'arc, les flèches, la masse d'armes et les lances. La coiffure de ces guerriers était le cabasset (1), sur lequel ils attachaient un voile qu'ils rejetaient en arrière; ce voile était connu sous le nom de cornette. En temps de guerre les sergens d'armes quittaient le cabasset pour prendre le heaume.

Le heaume était un casque de fer, auquel était attachée une visière qui s'abaissait sur la figure, et ne laisait d'ouverture que pour les yeux (2). Cette armure dé-

---

(1) Le cabasset était un casque léger en fer. Ce mot vient de l'espagnol *cabeza*, tête.

(2) Le heaume n'est plus maintenant en usage

fensive se portait aussi dans les tournois; on la donnait pour récompense à celui qui avait le mieux combattu du côté des tenans, au lieu qu'on donnoit une épée à celui qui avait vaincu du côté des assaillans. On criait autrefois *as heaume!* comme on crie aujourd'hui *aux armes!*

La cotte d'armes était un vêtement court que l'on portait par-dessus l'armure; il ne descendait que jusqu'aux genoux; mais la difformité de quelques chevaliers fit changer cette mode, ils la firent descendre jusqu'aux talons. La nouveauté plaît, et ce qui n'avait été fait que pour cacher la mauvaise conformation de quelques-uns, devint général pour tous; on suivit leur exemple (1). Ce vêtement étant le seul apparent, fut aussi celui sur lequel on fit le plus éclater sa magnificence; les seigneurs et barons le portaient ordinairement en drap d'or ou d'argent, garni de

---

que pour surmonter les armes nobiliaires. La manière dont il est placé indique le titre du noble, marquis, comte ou baron, etc.

(1) De nos jours le pantalon large a remplacé la culotte. Les mêmes motifs, sans doute. ont amené ce changement.

riches fourrures, de martres zibelines, de gris, de vair, etc, sur lesquels ils faisaient appliquer leurs armes brodées en or ou en argent.

Lorsque Godefroy de Bouillon, accompagné de plusieurs seigneurs français, se présenta devant l'empereur Alexis Comnène ; il parut devant lui en grande splendeur (rapporte Albert, chanoine d'Aix-la-Chapelle), portant un vêtement d'un tissu d'or, garni d'hermine, de martre, de gris et de vair.

Ce luxe augmenta à un tel point que Philippe-Auguste, en 1190, fut obligé de le restreindre. Dans une ordonnance sur la milice il fit défense de porter des habits d'or ou d'argent, d'écarlate, d'hermine, etc., dont la dépense devenait excessive pour le militaire. Joinville rapporte que saint Louis se conforma à cette ordonnance dans ses voyages d'outre-mer. « Qu'onques puis en ses abits ne voulut » porter ne même vair, ne gris, ne écar- » late, ne esties et espérons dorés. » Chacun à l'envi suivit l'exemple du saint roi. Joinville assure que tant qu'il fut outre-mer avec ce prince, il ne vit pas une seule

cotte d'armes brodée. Voici la description qu'il donne du vêtement du roi après la reddition de Damiette : « Mais convint au » saint roy de gézir par six jours sur les » matelaz, jusqu'à ce que nous fussions à » Acre, et n'avaist le roy nulz abillement » que deux robes longues à manches que » le soudan lui avait fait tailler, qui » estaient de samys noir, fourrées de vair » et de gris, et y avaist grant foisson de » boutons d'or. »

A. D.
de l'Athénée des Arts.



SADI ET LE MUSICIEN.

Hâtons-nous de profiter des sages conseils qui nous sont donnés par les personnes chargées de notre éducation, et n'attendons pas que des désagrémens imprévus viennent nous avertir, trop tard peut-être, que nous avons négligé de les suivre et de nous corriger. Retenons cette anecdote du sage Sadi.

Le sage Aubelferetsh, fils de Schudi, qui a pris soin de ma jeunesse, m'exhor-

tait souvent à mener une vie plus régulière et à renoncer aux charmes de la musique pour me consacrer à des études plus sérieuses. Entraîné par la fougue des passions et par la force de l'âge, je rejetai ses avis; au contraire, les concerts, les cercles, les conversations agréables et futiles furent mes amusemens et mes plus grandes occupations. Mon cœur se pervertit au point que toutes les fois que je me rappelais les sages conseils d'Aubelferetsh, je m'écriais : Ah! pourquoi mon censeur n'est-il pas témoin de mes plaisirs et de mes succès; pourquoi ne peut-il lui-même les partager? Quiconque a bu du vin excuse facilement l'ivresse.

Enfin une nuit je me trouvai dans une société où je rencontrai un musicien; mais grand Dieu quel musicien! Jamais on ne tira d'aucun instrument des sons aussi désagréables et discordans que ceux qu'il lui plut de nous faire entendre.

Sa voix était plus triste et plus lamentable que celle qui vient nous annoncer la mort d'un père ou d'un être chéri. Tous les auditeurs se bouchaient les oreilles; on lui faisait signe de se taire. Mais quoiqu'on

lui exprimât de mille manières la peine que l'on éprouvait à l'entendre, et qu'on eût prié le maître de la maison d'ouvrir les portes, afin qu'on eût au moins la faculté de sortir, le bourreau n'en continuait pas moins à nous assourdir, et il fallut malgré nous prendre patience jusqu'à la fin de la nuit.

Enfin le héraut sacré nous annonça le jour et les prières. Je m'approchai alors du mélomane, et ôtant ma ceinture et mon manteau, je les mis à ses pieds et l'embrassai, en lui rendant mille actions de grâces. Mes compagnons furent saisis d'étonnement; ils me plaisantèrent sur cette conduite étrange, et me reprochèrent d'avoir donné un manteau de prix à ce misérable racleur qui n'avait jamais gagné plus d'un liard et dont le seul souvenir leur faisait dresser les cheveux sur la tête.

Mes amis, leur répondis-je, c'est assez plaisanter; vous ignorez mon secret et pour quel motif j'ai agi ainsi. Tous alors me pressèrent de le leur apprendre, afin qu'ils pussent eux-mêmes réparer leur faute. Sachez donc, leur dis-je, que le respectable vieillard qui forma mon en-

fance n'avait rien oublié pour éteindre en moi cette ardeur si vive pour la musique, mais j'avais toujours résisté à ses avis; enfin cette nuit un sort plus heureux m'a conduit ici; ce chanteur et l'ennui qu'il m'a causé ont eu plus de force que les leçons de mon maître, et je leur dois le dessein que je forme dès à présent de renoncer à ces vains amusemens.

ANECDOTE.

Sur l'éducation de Gaston, duc d'Orléans.

Gaston, fils de Henri IV, frère de Louis XIII, abhorrait l'étude, et montrait dès son enfance un penchant déterminé pour la guerre. Son précepteur profita de ces goûts pour le faire étudier. La particule *on* devint un régiment; le *que retranché* une citadelle, le *nom* une brigade, le *verbe* une division. Le capitaine *Volo* fut mis en tête de tous les verbes anomaux, qui sont les volontaires de l'art grammatical. Les verbes déguisés, qui

feignent d'être *actifs* et qui sont en effet *passifs*, furent représentés par de perfides armées d'observation qui attendent l'événement pour se décider. Le régime des *adverbes* se formait de plusieurs compagnies; de celles des gens de pied qui marquent les *adverbes communs*, et de celles des cavaliers qui dénotent les *adverbes de qualité*. Le pays des conjonctions fut une campagne charmante, peuplée d'hommes et de femmes, de guerriers, de paysans, d'ouvriers, d'objets utiles, applicables à toutes les espèces de constructions.

Il est inutile de détailler les sanglans combats des *verbes hétéroclites* et *défectueux*, les trompettes et les timballes des *gérondifs*, la légion des *genres*, la flotte chargée de *cas* et de *nombres*, la province du participe, l'empire des interjections, la multitude des blessés, des morts, des fuyards, des vainqueurs, etc.

Chaque thême était pour Gaston un champ de bataille : c'était Arbelle, Pharsale, Tolbiac, Coutras, et il ne faisait son thème qu'après qu'on lui avait per-

suadé qu'il était tour à tour Alexandre, César, Clovis, Henri IV.

— « Quelles plaisantes leçons on vous » donne là! dit le vieux duc d'Epernon » au jeune prince. Par saint Denis l'aréo- » pagite, ce n'est pas ainsi qu'on a élevé » Henri IV, votre beau-père, ni moi- » même. Il lisait les Commentaires de » César, et moi Titus-Livius. Rois ou » gentilshommes, nous n'avons pas la » science infuse comme Adam. Pour n'être » pas sots, il faut que nous ayons de la » peine. Je me raventure que le bon- » homme Amyot disait que l'empereur » Théodore voulait que le précepteur de » ses enfans fût assis devant eux; et vous, » monseigneur, vous voilà dans un bon » fauteuil à bras, devant ces messieurs » qui vous craignent, et qui, pour bien » faire, devraient vous inspirer du respect! » Vraiment, c'est le monde renversé... » Messieurs les instituteurs, certes je vous » en veux plus qu'à cet enfant. Dites-moi, » je vous prie, qu'avons-nous besoin de » telles leçons? Ne voyez-vous pas qu'en » familiarisant ce fils avec les illustres, » c'est lui faire croire qu'il les imitera

» sans peine? Oh ! que la chose n'est pas
» si aisée ! Pourquoi son père est-il de-
» venu si grand ? C'est qu'il fut élevé fort
» durement, et qu'on le forçait de grim-
» per, pieds nus comme un daim, les
» rochers des Pyrénées.

» Mes amis, donnez bien du mal à
» Monseigneur, c'est le seul moyen d'en
» faire quelque chose : on n'a rien dans
» ce bas monde à moins qu'on ne l'achète.
» C'est moi qui vous le dis; je le sais bien,
» et je ne suis pas devenu si grand sei-
» gneur en restant les bras croisés. Lais-
» sez-moi donc ces leçons, et élevez Mon-
» seigneur comme son père... »

(*Extrait d'un manuscrit de la Bibliot. royale.*)

Un maître qui ne sait pas se faire respecter et qui a la faiblesse de se prêter à tous les goûts de son élève, ne formera jamais un brillant sujet. La jeunesse est présomptueuse ; il faut souvent la rappeler au respect qu'elle doit à ceux qui consacrent leur vie à former leur éducation ; ceux qui par une faible condescendance, loin de corriger les défauts de l'enfance, s'empressent au contraire de satisfaire tous

ses goûts, peuvent être comparés à juste titre à ce singe de la fable, qui à force d'embrasser ses petits les étouffe.

Un précepteur se trompe grandement s'il croit, par cette conduite, capter la bienveillance de son écolier; il ne doit nullement compter sur sa reconnaissance, ce sentiment est étranger à un cœur gâté. Nous nous ressouvenons au contraire, toujours avec attendrissement, du sage précepteur qui, par une juste sévérité, nous corrigeait de nos défauts et nous inspirait du goût pour la vertu.

A. D.
de l'Athénée des Arts.



Déjà d'une molle clarté
L'aube a blanchi les noires ombres;
De son tendre éclat attristé
Déjà vers les royaumes sombres
A fui d'un vol précipité
L'essaim mystérieux des songes;
Par delà le couchant, sur l'arbre des Mensonges,
En silence il s'est arrêté;
Là d'un douteux sommeil il boit la volupté,
Tel qu'un millier d'oiseaux que la brume d'automne
Tient encore endormis aux vergers de Pomone.
Comme une reine sans époux,
La nuit, d'un long crêpe voilée,

Jette la couronne étoilée
Dont le dieu du jour est jaloux.
L'aube elle-même a fui ; tout le lac étincelle
Des rayons du soleil naissant,
Et dans les saules frémissant
Zéphire sur les flots balance la nacelle :
A la terre le ciel a rendu ses couleurs,
Tout s'éveille : un doux bruit s'élève de la plaine,
L'abeille en voltigeant bourdonne dans les fleurs.
Du peuple ailé des bois recommencent les chœurs ;
On entend sur le bord de la forêt prochaine
Gronder l'insecte de Junon (1),
Et mugir la genisse, et gémir le vieux chêne
Sous la hache du bûcheron.
Les pompes du soleil sont déjà commencées,
Cependant de Chloris les paupières baissées
Aux traits brillans du céleste flambeau
De ses longs cils oppose le rideau :
Mais bientôt sur sa bouche erre un vague sourire,
Son sein s'émeut, son cœur soupire,
Du nectar de la Nuit son œil humide encor
Du jour reçoit les flèches d'or ;
Il s'entr'ouvre ébloui de la céleste scène,
Puis sur la terre en fleurs redescend et promène
Ses caprices et son essor.

Au fond d'une âme jeune et pure
Morphée aime à rester long-temps ;
C'est là qu'il verse sans mesure
Ses pavots les plus ravissans.

DENNE-BARON.
de plusieurs académies.

---

(1) Le taon qui poursuivait la nymphe Io.

GRAMMAIRE PRATIQUE.

TROISIÈME LEÇON.

Aujourd'hui, point de correspondance grammaticale. J'eus l'honneur de voir M. Joseph mercredi soir chez madame de....., laquelle était indisposée. Pendant que quelques personnes intimes lui tenaient compagnie, nous nous entretînmes M. Joseph et moi à peu près de la manière suivante.

Vous m'avez fait beaucoup de questions, Monsieur, dans le nombre desquelles il y en a de prématurées, et qui interrompraient le cours de nos leçons. Permettez-moi de n'y répondre qu'en temps et lieu. Vos chers enfants, d'abord, comment vont-ils? — Bien, Monsieur, bien. Ils connaissent parfaitement la règle des adjectifs, en *e* muet, ou de tous genres; en *F*, qui font *ve* au féminin; en *x*, qui changent cette consonne en *s*, pour prendre l'*e* du féminin. Vous aviez, en vérité, raison quand vous m'avez pronostiqué leur mauvaise prononciation

dans les temps composés; ils mettaient l'*s* au participe *été*, en prononçant les deux premières personnes, et articulaient un *t* à la troisième; mais cela n'a pas duré longtemps. La précaution que vous avez eue de mettre ce participe *été*, sous l'accolade qui embrasse les trois personnes des deux nombres, fait voir qu'il figure, sans changement, pour chacune d'elles; celle, non moins importante, d'avoir mis l'infinitif en tête de la conjugaison, et de renfermer le mot (*invariable*) entre deux parenthèses, après ce même participe *été*, ont beaucoup servi à leur faire voir la faute dans laquelle l'habitude les jetait. — Vous pouvez, en ce cas, passer au troisième tableau. — Eh bien, Monsieur, voulez-vous que je vous dise une chose? C'est qu'ils y sont déjà. — Vous allez bien vite, Monsieur. — Non, je vous le proteste; mes enfants sont dans l'enchantement de pouvoir faire de la grammaire qui ne les ennuie pas, et à laquelle ils entendent quelque chose. — Et la phrase? — Oh! ils l'ont faite, et avec bien du plaisir; le frère a eu trois fautes, et la sœur quatre; encore vous dirai-je qu'en prenant la plume pour les corriger, ils voyaient

d'avance chaque faute. Attendez, papa, disait l'un, je vois, il manque là une *s*. Ah! s'écriait l'autre, en m'arrêtant le bras, il faut là un *e*. — Et pourquoi? — Parce que c'est le féminin; parce que c'est le pluriel. En vérité, j'en riais de bon cœur. — Monsieur, s'il en est ainsi, et si vous ne vous laissez pas séduire par votre tendresse paternelle, il faut, sans renoncer pour cela à la conjugaison des verbes d'état, commencer la conjugaison des verbes d'action. — Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprends pas. Qu'est-ce que vos verbes d'état et vos verbes d'action? — Ce sont nos verbes *composés*, *combinés*, *concrets* ou *adjectifs*, n'importe comment vous les appelerez, en un mot, toutes ces locutions qui nous présentent les trois idées essentielles à l'expression du jugement, locutions que les logiciens appèlent propositions, et dont chacune renferme, 1° le sujet, 2° le verbe, 3° l'attribut; comme, par exemple, *Paul est actif*, ou *Julie est intelligente;* locutions, enfin, que les grammairiens ont surnommées verbes, du nom de cette partie importante du discours qui figure dans toutes les propositions, comme

ils ont appelé *langue* le moyen de communication orale, du nom de ce meuble de la bouche, dont nous nous servons pour parler. Consultez vos grammairiens, et demandez-leur ce que c'est que cette locution, « *Julie* est *aimée*? » Tous vous diront que c'est le verbe passif *être aimé*, dont *Julie* est le sujet, et dont *aimée* est l'attribut. Dans le seul mot *est* réside le verbe. Cela vous paraît-il clair? — Oui, fort clair. — Eh bien, demandez-leur ce que c'est que cette autre locution, *Julie* est *aimable*, » et vous verrez ce qu'ils vous répondront. — Voici une question que je ne me suis jamais faite, et je suis certain qu'elle n'est dans aucune grammaire, au moins de celles dont je me suis servi. — En vain vous la chercheriez dans les autres. — Il y a là, cependant, Monsieur, une proposition tout aussi formellement exprimée que la précédente. *Julie*, sujet; *est*, verbe; *aimable*, attribut. Quoi donc! *Julie est aimée* sera un verbe passif, et *Julie est aimable* ne sera rien du tout! n'aura pas même de nom!!! Consolons-nous avec les logiciens, ils parlent à la raison; voyons dans ce groupe de mots ce qu'ils y voient, l'énon-

ciation d'un jugement, une proposition. — Oui, c'est bien cela, il faut en convenir. Dites-moi donc ce que vous entendez par vos verbes d'état. — J'entends par là toutes ces locutions, autrement, ces propositions qui servent à exprimer ce que le sujet est. La dénomination seule en indique l'usage et la formation. Ainsi, *Julie est aimable* est un verbe d'état comme *Julie est aimée;* on peint ici ce qu'est le sujet *Julie.* Vous voyez par cela seul qu'un verbe d'état n'est autre chose que le verbe *être*, précédé de son sujet, et suivi d'un adjectif, ou d'un participe employé comme tel, pour exprimer la manière d'être du sujet qui nous occupe; que cet adjectif est toujours en accord de genre et de nombre avec le substantif auquel il se rapporte. Ainsi, peu importe maintenant que ce soit *aimée* ou *aimable*, *attentive* ou *heureuse*, qui modifie les ubstantif *Julie*, vos enfants savent former le double accord de genre et de nombre, voilà l'essentiel; quand ils s'y trompent, ils voient leurs fautes, ils sont donc sur la bonne voie. — Oui, Monsieur, ils y sont, je vous en réponds, et c'est ce qui me fait grand plaisir. Voyons

maintenant vos verbes d'action. — Les voici. Ce sont ceux qui expriment ce que le sujet fait; ce sont nos verbes des quatre conjugaisons, *marcher*, *courir*, *voir*, *entendre*. Remarquez bien qu'ils expriment tous une manière d'agir. Le sujet est en action quand on dit de lui qu'*il marche*, qu'*il court*, qu'*il voit*, qu'*il entend*. — Ceci me paraît un principe bien posé; mais cette division binaire des verbes concrets, n'est pas sans quelqu.. exceptions à la règle. — Lesquelles donc? — Par exemple, *aimer* n'est point un verbe d'action. — Pardon, Monsieur, car je pense que ni vous, ni moi ne sommes matérialistes. Nous devons entendre par action, non pas exclusivement les mouvemens du corps, mais ceux de l'âme, que plusieurs métaphysiciens subdivisent en deux, ceux du cœur, comme *aimer*, *adorer*, *chérir*, *haïr*, *abhorrer*, etc., et ceux de l'esprit, comme *penser*, *supputer*, *calculer*, *réfléchir*, *voir*, (ce dernier employé comme *comprendre*,) et nombre d'autres de cette nature. — Avec vous il faut se rendre à l'évidence. — Vous me faites trop d'honneur, je ne fais que répéter ici ce que d'autres

ont dit avant moi. — Comment faites-vous conjuguer les verbes en *er?* — Par un moyen bien simple, même puéril, et c'est en quoi il plaira à vos enfants. Remarquez bien le troisième tableau, qui ne contient toujours que le verbe *être*, et vous verrez entre parenthèses les deux lettres (*e r*); c'est la finale de l'infinitif. Remarquez ensuite la finale détachée du mot ét *ant*; c'est la finale du participe (1) présent, comme à tous les verbes. Remarquez, à la ligne au-dessous, le participe ét *é*, dont l'*é* final est détaché; c'est la finale de tous les participes des verbes en *er*. Ayant remarqué ces finales qui sont en caractères distincts et détachés, écrivez sur une petite bande de carte l'infinitif d'un verbe en *er*, que vous voulez faire conjuguer, par exemple, *marcher*; retranchez-en les deux lettres

(1) Je dis *participe*, pour me servir de l'expression reçue, et être compris. J'appelle ce mot modificatif d'action. Il est invariable de sa nature. J'en traiterai en son temps. (Voyez *clef des participes*, 3e édition. Chez Vernarel et Tenon, libraires, rue Haute-Feuille, n° 30, et dans toutes les librairies d'éducation.

finales *e*, *r*, il ne vous restera plus en main que les cinq lettres MARCH : voilà, Monsieur, le radical, autrement la racine du verbe. Donnez ce radical à l'un de vos enfants, pour qu'il l'applique lui-même devant chaque finale indiquée sur le tableau ; il aura pour l'infinitif : « MARCH *er*, MARCH *ant*, avoir ou ayant MARCH *é*; participe MARCH *é* (invariable). » Qu'il promène ainsi son radical sur le tableau, du haut en bas, et il conjuguera son verbe dans son entier, puisque chaque finale complète le mot dont il tient la racine. Pour entretenir la bonne prononciation ; donnez un complément au verbe, comme, par exemple, *à pied*, et surveillez l'articulation en *s* et en *t*, selon les finales du verbe ; comme aussi faites attention à ce qu'ils n'en forment pas où il n'y a point de consonnes finales. Faites-leur observer que le participe *marché*, terminé en *é* fermé, est invariable comme le participe *été*, de sorte qu'il n'est pas plus difficile de dire : « *J'ai marché à pied*, » que de dire : « *J'ai été aimable*, » sans faire sonner ni *s* ni *t* après le participe qui, étant invariable, reste le même à toutes les personnes. Voilà, Mon-

sieur, ce que c'est que la pratique, elle nous habitue à bien faire. Tout le talent d'un grammairien est de nous mettre sur la voie de l'analogie, seul moyen de classer nos idées ; et de ne nous parler des règles que quand nous sommes habitués à les pratiquer. — Je trouve cela admirable, et je vous écoute avec une attention toute particulière. — Je vous en prie, Monsieur, que cette conversation soit pour nous ; excepté le radical du verbe MARCH *er*, que vous donnerez à vos charmants élèves, et avec lequel ils s'exerceront. Je puis vous assurer que je serais très-fâché qu'ils eussent rien entendu de ce que nous avons dit des verbes concrets, de la préposition, etc., etc., parce qu'il faudrait alors entrer en détail avec eux sur les verbes abstraits, sur le jugement, sur les idées, sur les rapports.... Voyez où tout cela nous conduirait. — Oui, oui, j'entends fort bien. Vous n'êtes pas de ces métaphysiciens qui commencent par les abstractions, mais un grammairien praticien qui conduit ses élèves par la main dans le pays de la science, et qui ne leur fait faire leurs remarques qu'à mesure, sur les lieux mêmes

» ne doit avoir nulles brachères (1), et des » autres se peut armer comme un che- » valier. »

Ce fut vers 1150, sous Louis-le-Jeune, dit le Pieux, que l'on quitta définitivement la barbe, qui ne fut reprise que sous François Ier.

Pierre Lombart, évêque de Paris, ayant été trouver le prince, lui fit de vifs reproches sur sa cruauté envers trois mille cinq cents Champenois, qui s'étaient réfugiés dans une église de Vitry, à laquelle il fit mettre le feu; il détermina ce prince à laisser couper sa barbe, en expiation de son crime; ce prélat la coupa lui-même au monarque repentant. Le peuple, à l'imitation du prince, coupa la sienne.

Pendant le quatorzième siècle le costume des gens distingués consistait en une longue robe traînante attachée au milieu du corps par une large ceinture; ce costume ressemblait à celui des religieux, et n'en différait que par la couleur. On ne portait

(1) Brachères étaient des brassards ou manches de mailles.

Le haubert était la principale arme défensive pour résister à la lance. C'était une cotte de mailles de fer poli avec manches pareilles : elle prenait depuis le cou et descendait jusqu'à la ceinture. Cette armure était exclusivement réservée aux chevaliers et à ceux qui avaient fief de haubert. Il fallait avoir vingt et un ans pour ceindre le haubert. Le hausse-col que portent encore nos officiers lorsqu'ils sont de service, est un reste de haubert. Ce fut sous Philippe de Valois, vers 1350, que cette armure fut remplacée par la cuirasse.

Un écuyer ne pouvait porter ni le haubert ni les manches et chausses de mailles. Du reste son armure était semblable à celle des chevaliers. « Item le harnois de » l'escuyer sera tout pareil à celui du che- » valier, excepté qu'il ne doit avoir nulle » chausse de mailles, ne coëffettes de » mailles sur le bacinet (1); mais doit » avoir un chapeau de montauban, et si

(1) Bacinet était un casque de fer, sans visière ni cimier.

les princes et les grands seigneurs, d'un pied pour les riches et d'une demi-pied pour les gens ordinaires. Cette mode outrée vint de la Pologne. Poulaine était le nom que portait autrefois la Pologne. Cette chaussure fut défendue sous le règne de Charles VI sous peine d'amende. On fit ensuite d'autres souliers qu'on appelait *à bec de canne*, d'autres enfin, qui, par devant, avaient plus d'un pied de largeur; de ces modes est venu le proverbe vulgaire: *se mettre sur un bon pied. Sur quel pied est-il?*

A. D.
de l'Athénée des Arts.

Variétés.

ORIGINE DES ÉTRENNES.

Le lendemain du jour de l'an, madame Belmont recevait chez elle sa famille; un neveu et une nièce de douze à treize ans venaient ce jour là se réunir à ses deux enfans qui étaient à peu près du même âge. La conversation était animée et intéressante, car elle roulait sur les étrennes; chacun à l'envi faisait valoir les siennes.

Regarde donc ma poupée, disait Sophie, vois comme elle est bien habillée, c'est un cadeau de maman; je veux en faire ma fille, j'en aurai bien soin, j'ai promis à maman de lui faire une douzaine de chemises, car elle n'en pas une à changer. Et toi, Adolphe, qui t'a donné ce polichinel?

ADOLPHE. — C'est mon oncle; il est beau, n'est-ce pas?

SOPHIE. — Oh! oui, il est beau, il a deux belles bosses; mais ce n'est pas un polichinel vampire?

ADOLPHE. — Non, non, c'est un polichinel Mazurier; tiens, regarde-le danser! Mais pourquoi donc craignais-tu que ce ne fût un vampire?

SOPHIE. — Oh! rien que ce mot me fait trembler : on dit que ces vampires sont des morts qui, pendant la nuit, viennent tourmenter les vivans.

ADOLPHE. — Comment, Sophie, tu crois à des sottises comme celles-là! mais il n'en a jamais existé que sur nos théâtres, et, comme tu vois, ils ne sont pas bien dangereux; demande plutôt à ma tante?

MADAME BELMONT. — Adophe a raison,

ma fille; les vampires ainsi que les revenans n'ont jamais existé que dans l'imagination troublée des gens faibles et crédules.

Montre-nous donc, Adophe, ce que t'a donné ton vieux parrain, pour tes étrennes?

ADOLPHE. — Ah ma tante! vous voulez vous moquer de moi, vous savez que mon bon parrain ne donne jamais rien; il ferait plutôt comme ce brave homme de Rennes:

Ci-gît dessous ce marbre blanc
Le plus avare homme de Rennes,
Qui mourut tout exprès le dernier jour de l'an,
De peur de donner des étrennes.

MADAME BELMONT. — Comment, Adolphe, des citations : mais c'est charmant; tu es donc bien savant maintenant? Alfred, qui est cependant plus âgé que toi, n'en sait peut-être pas autant.

ALFRED. — Va, maman, si tu veux j'en saurai bientôt autant que lui; tu ne sais donc pas que sa maman lui a donné pour ses étrennes un abonnement au Petit Courier de la jeunesse, et c'est sans doute dans un des numéros de ce petit journal

que mon cher cousin Adolphe aura lu ces vers.

ADOLPHE. — Tu te trompes, Alfred, ces vers sont très-anciens, et il y a long-temps que je les appris pour les réciter à mon parrain; mais maman s'y opposa en me faisant remarquer que ce n'est pas par défaut du cœur, si bien souvent des gens ne donnent pas. J'ai remarqué depuis effectivement que mon parrain n'était pas heureux.

ALFRED. — Mais montre-nous donc ton petit journal.

ADOLPHE. — En voici un numéro.

ALFRED. — Ah! voici l'origine des étrennes! cela doit être curieux! cet usage est donc bien ancien?

ADOLPHE. — Oh! oui; il faut espérer qu'il durera encore long-temps.

TOUS ENSEMBLE. — Oh! oui; encore bien long-tems, bien long-temps.

MADAME BELMONT. Allons, Adolphe, lis-nous ce passage de ton Petit Courrier, et s'il nous plaît, je prendrai un abonnement pour Alfred et sa sœur.

ADOLPHE. — Très-volontiers, ma tante.

Il prend le livre et lit.

On rapporte l'usage des étrennes à Ta-

tius qui régnait à Rome conjointement avec Romulus, l'an 7 de sa fondation. Tatius accepta, dit-on, comme un bon augure des branches qu'on lui offrit le premier jour de l'an, et qui avaient été coupées dans la forêt consacrée à la déesse *Strenia*. Il autorisa cette coutume, et donna le nom de *strenæ* à ces présens, du nom de la déesse, qui par la suite présida aux étrennes.

Le premier jour de l'an devint chez les Romains un jour de fête; il était aussi consacré au dieu Janus, *Biceps* ou *Bifrons*, représenté avec deux visages, comme regardant l'année passée et l'année présente. Le peuple, habillé de neuf, se rendait en foule aux autels du dieu pour lui offrir des sacrifices. Quoique ce jour fût une fête solennelle, on ne restait pas sans rien faire; on travaillait au contraire plus que de coutume, pour n'être point paresseux le reste de l'année; on tâchait de faire quelques bonnes œuvres, et on s'abstenait même de prononcer une parole qui pût être de mauvais augure.

MADAME BELMONT. — Remarquez bien ceci, mes enfans. *On travaillait plus que*

de coutume, pour n'être point paresseux le reste de l'année. Cet usage s'est encore conservé de nos jours; on doit recommander toujours de bien commencer l'année pour la continuer de même, car de cette manière, en remplissant toujours sa journée comme on a rempli celle de la veille, on arrive à la fin de l'année après avoir bien employé son temps.

SOPHIE. — C'est bien vrai; aussi j'ai bien travaillé ce matin, n'est-ce pas, maman? Je ne connaissais pas l'usage des Romains; mais j'ai souvent entendu citer ce proverbe : *comme on commence l'année on la finit.*

ADOLPHE. — *continuant à lire.*

On se souhaitait ce jour-là une bonne année et on se faisait réciproquement des présens; ils consistaient en figues, dattes de palmier et en miel. On exprimait par ces présens que l'on souhaitait une vie douce et agréable. Les figues et les dattes étaient ordinairement recouvertes d'une feuille d'or.

Sous l'empire d'Auguste, les sénateurs, les chevaliers et le peuple lui offraient des présens en or; Auguste en employait la

valeur à faire élever des statues en l'honneur des divinités. Tibère désapprouva cette coutume, et la défendit; Calligula, au contraire, fit savoir au peuple qu'il accepterait les présens qu'on lui offrirait. Enfin l'empereur Claude défendit qu'on l'importunât davantage. Néanmoins l'usage s'en conserva toujours entre particuliers.

Dans les premiers temps de l'Eglise, les pères s'opposèrent à cette coutume, parce qu'en célébrant le premier jour de l'an, on avait conservé quelques usages anciens du paganisme; comme de présenter de la verveine ou des branches d'arbres, d'allumer les flambeaux en plein jour pendant le repas, de chanter et danser dans les rues, etc. Voici comme Tertullien s'en expliquait : « Nous détestons les fêtes juives, nous trouvons étranges leurs sabbats, » leurs nouvelles lunes, etc., et cependant nous nous familiarisons avec les » saturnales et les calendes de janvier; les » étrennes et les présens volent de toutes » parts : ce ne sont en tous lieux que jeux » et festins. »

Mais depuis que ces étrennes et ces présens n'ont plus été que des marques

d'amitié, de soumission ou d'estime, l'Eglise a cessé de les désapprouver.

Les Gaulois, nos aïeux, célébraient aussi le jour de l'an; on appelait cette fête *a-gui-l'an-neuf.* Tous les ans, les druides parcouraient la campagne en criant *a-gui-l'an-neuf.* (Au gui druides l'an neuf.) La cueillette du *gui* se faisait le premier jour de l'an en grande cérémonie. Les druides marchaient à la tête du cortége, en conduisant les taureaux destinés au sacrifice, suivis des bardes qui chantaient des hymnes en l'honneur des divinités du pays : venait ensuite un héraut vêtu et coiffé de blanc, tenant pour caducée une branche de verveine entourée de la figure de deux serpens. Après ce héraut, marchaient trois druides de front, dont le premier portait le vin, le second le pain, et le troisième la main de justice; enfin venait après eux le chef ou le prince des druides, vêtu d'une tunique blanche, et par-dessus une robe de lin avec une ceinture d'or, le chapeau blanc sur la tête, la huppe de soie blanche et les bandes pendantes par derrière. Le roi et la noblesse suivaient, et le peuple fermait la marche.

Je veux, ma mère,
De ta vie embellir le cours :
Je veux d'une trame légère,
Former le tissu de tes jours,
Ma bonne mère.

Pour toi, ma mère,
Au ciel j'adresse des souhaits :
Seigneur, exauce ma prière,
Si je demande tes bienfaits,
C'est pour ma mère.

Tout pour ma mère,
Est la devise de mon cœur ;
Ah! s'il est des biens sur la terre,
Je n'en veux point : que mon bonheur
Soit pour ma mère!

(Par A. H. abonnée.)

CHARADE.

Mon premier craint beaucoup l'eau ;
Et pourtant dans la gouttière,
Parfois il se désaltère
Lorsque le temps n'est pas beau.
Du haut des cieux, sur la terre,
Bien pur *mon dernier* descend ;
Mais impur il va souvent
Se jeter à la rivière.
Quant à *mon tout*, il est bon,
Loin de la foule importune,
Pour dorloter la fortune
Et lui servir de maison.

(Par une abonnée.)

(Le mot de la dernière charade est *Angle-terre.*)

GRAMMAIRE PRATIQUE.

QUATRIÈME LEÇON.

A M. JOSEPH,

Je partage votre joie pure en apprenant que vos élèves entendent bien la conjugaison des verbes en *er* par les radicaux, et qu'ils sont au fait de former eux-mêmes ces derniers en retranchant la finale *er* de l'infinitif. Il faut, Monsieur, bien les y familiariser, afin qu'ils voyent PORT*er*, dans PORT; CHANT*er* dans CHANT; PARL*er* dans PARL; JAS*er* dans JAS, etc., comme ils ont vu MARCH*er* dans MARCH. En continuant cette conjugaison, n'oubliez pas de leur faire répéter chaque verbe d'action avec un complément qui commence par une voyelle, comme PORTER *une lettre*, CHANTER un couplet, PARLER *à quelqu'un*, JASER *à la porte*; surtout soyez sévère sur la prononciation, ne laissez pas échapper une faute sans faire observer où elle est, et en quoi elle consiste.

Notez bien qu'elle ne peut être que de trois natures ; ou on articule en *s* ou en *t* ce qui ne doit point être articulé, ou, en parlant, on fait sentir l'une pour l'autre de ces articulations. Quand ils auront conjugué plusieurs verbes de cette sorte qui se trouvent page 14, §. II. de la grammaire, vous passerez à ceux en *ier*, §. III, page 15. Le radical de ces verbes porte nécessairement un *i*, car de PRIER, on forme le radical PRI, par le seul retranchement de la finale *er*. En présentant ce radical devant les inflexions du verbe *être*, à l'imparfait de l'indicatif, lesquelles sont *ais*, *ais*, *ait*, pour le singulier, et *ions*, *iez*, *aient*, pour le pluriel, on trouve évidemment deux *ii* dans nous PRI *ions*, vous PRI *iez*, à cause de l'*i* du radical, et de celui de chaque inflexion. Il en sera de même au présent du subjonctif, que nous PRI *ions*, que vous PRI *iez*, à cause des mêmes inflexions qui s'y rencontrent. Delà cette règle, on remarque : « Les verbes en *ier* prennent deux *ii* aux deux premières personnes du pluriel de l'imparfait de l'indicatif, et du présent du subjonctif. » Voici les verbes sur lesquels vos élèves

pourront s'exercer, *lier*, *scier*, *oublier*, *justifier*, etc., etc. Quand ils commenceront à connaître le mécanisme des verbes de la première conjugaison, ils verront qu'ils se terminent tous en *e* muet au présent, sans *s* finale à la première personne du singulier, et sans *t* à la troisième; qu'ils ont le passé défini en *as*, *âmes*, et l'imparfait du subjonctif en *asse*, *assions*; le futur en *erai* et le conditionnel en *erais*. Il n'y a rien d'abstrait dans tout ceci; le tableau n° 3 dont nous nous servons, offre à l'œil toutes ces finales détachées, sur lesquelles l'élève présente constamment son radical; il ne voit qu'elles; et toujours elles. Au surplus n'attachez pas aux règles une bien grande importance; la pratique, c'est l'essentiel, ce qu'on ne remarque pas aujourd'hui on le remarquera demain; il ne faut souvent qu'un moment opportun pour qu'un élève saisisse quelque chose comme un trait de lumière, et ce moment, il faut le provoquer doucement, et ne jamais forcer nature. Ce qui s'apprend sans peine plaît, on y revient toujours avec plaisir; ce qui s'apprend péniblement énerve le jugement et fatigue l'esprit en pure perte:

on n'y revient que forcément, l'ennui et le dégoût s'ensuivent.

A propos, j'oubliais un exercice bien important, et qui instruira vos élèves en les amusant. Pour cela une petite ardoise est très-bonne. Faites-leur écrire le futur du verbe *scier*. Quand ils l'auront écrit, faites-leur effacer chaque sujet *je, tu, elle, nous, vous, elles*. Ensuite faites-leur effacer chaque finale *ai, as, a*, des trois personnes du singulier, ainsi que celles en *ons, ez, ont*, du pluriel. Voyez s'il reste dans chaque personne l'infinitif *scier*; ce sera la preuve qu'ils se seront conformés à la règle qui prescrit de former le futur en *erai*, dans tous les verbes en *er*. Celui qui, au lieu de mettre *je scierai*, oubliera *l'e* muet, et mettra *je scirai*, obtiendra *scir* après le retranchement, et non pas l'infinitif *scier*. Répétez cette exercice avec les verbes *lier, nier, oublier*, et autres en *ier*. Beaucoup de personnes omettent cet *e* muet au futur, par la raison qu'il suit une voyelle. On ne l'oublie pas dans je chanterai, je parlerai, j'aimerai, et autres verbes où il est soutenu d'une consonne. Le même exercice doit aussi avoir lieu au condi-

tionnel. La règle porte que, le retranchement opéré, on doit retrouver l'infinitif dans chaque personne de ces deux temps. Vous pouvez, par l'inverse, leur en donner une nouvelle preuve. Faites-leur écrire six fois l'un sous l'autre l'infinitif *nier*, en caractères un peu gros. Faites-leur mettre, devant chaque infinitif, chaque personne *je*, *tu*, *elle*, *nous*, *vous*, *elles*, en caractères plus fins. Sous la finale *r* de chaque infinitif, faites ajouter, en caractère plus fin, chaque finale des trois personnes des deux nombres, *ai*, *as*, *a*, *ons*, *ez*, *ont*, le tout figuré ainsi :

Je NIER *ai*—*tu* NIER *as*—*elle* NIER *a* — *nous* NIER *ons* — *vous* NIER *ez* — *elles* NIER *ont*.

Alors ils verront clairement, soit par la composition, ou synthèse, soit par la décomposition, ou analyse, que l'infinitif doit toujours se trouver dans chaque personne du futur et du conditionnel.

Voici une phrase à traduire sur les trois personnes. Je la mets au futur, parce que se sont les mêmes inflexions pour tous les verbes, sauf l'*e* muet (*erai*), pour ceux

en *er*. Au surplus, on se réglera sur la première personne.

« Je sortirai à deux heures et je serai rentré à quatre. Je prierai une de mes cousines de me prêter quelques dessins que je copierai, et que j'enluminerai. »

Voilà bien du devoir pour nos jeunes élèves. Ils en feront ce qu'ils pourront. S'ils n'ont pas fini, cela me donnera le temps et l'espace pour répondre à l'une de vos questions restées en souffrance.

M. JOSEPH.

Vous substituez le signe *a, i*, au signe *o, i*, dans les noms, les imparfaits et le conditionnel des verbes. Est-ce de votre autorité privée ?

RÉPONSE.

C'est de l'autorité de la raison. J'ajouterai cependant que cette décision a été sanctionnée par l'Académie, en 18..., qui ne prend plus d'autre orthographe pour son Dictionnaire. J'ai à ce sujet deux anecdotes à vous rapporter. Lors de la première édition du Vocabulaire de M. Wailly, la

préface portait en substance, que l'auteur ne prenait pas sur lui de trancher la difficulté au sujet de la réforme; qu'il laissait au temps et à l'autorité compétente, seuls juges en pareil cas, à prononcer. Immédiatement après la préface, se présente le tableau des quatre conjugaisons dont l'imparfait est en *ais*, ainsi que le conditionnel. Alors je me suis dit : « Voilà un digne homme semblable aux prédicateurs scrupuleux, qui vous recommandent de faire comme ils disent, et non pas comme ils font. »

L'abbé Sicard se rendait un soir à la société Grammaticale à l'ouverture de la séance, au moment même où j'allais faire mon rapport sur la nécessité d'adopter généralement le signe *a, i,* en remplacement du signe *o, i,* partout où la prononciation l'exige. Vous luttez vainement, me dit-il, mon cher confrère, jamais l'Académie n'adoptera cette réforme; les avis sont trop partagés. Ce fut cependant l'abbé Sicard qui se chargea du rapport à l'Académie, et qui provoqua la décision en faveur de la réforme. L'espace consacré à cet article ne me permet pas de vous donner copie de

ce rapport; je me bornerai seulement à vous en indiquer les principales parties. La plupart des savans qui défendaient l'ancienne orthographe, s'accordaient à dire que le signe le plus naturel était l'*è* grave, attendu que le signe *a, i* était de pure convention, et ne représentait pas plus le son *ès* que le double signe *oi*. Voici ma réfutation à ce sujet.

Nos aïeux, plus conséquents que nous, considéraient avec raison la langue écrite comme le signe représentatif de la langue parlée; de sorte qu'ils écrivaient comme ils parlaient. En montrant l'édifice affecté à la fabrication du signe monétaire, ils disaient : « *Voici la monnoie.* » Comme dirait une fermière : « *Voici là mon oie qui pond.* » Fidèles à la prononciation en harmonie avec le signe graphique, ils prononçaient l'imparfait de l'indicatif du verbe d'action *percer* (je *perçois*), comme le présent du verbe d'action *percevoir* (je *perçois* les deniers royaux.) Enfin, nous étions tous des *François* ni plus ni moins que ceux de *Paule* ou de *Salle*, et que tous les franciscains du monde. Depuis que les Médicis firent l'ornement de la cour de

France, cette prononciation changea. Les oreilles italiennes, peu accoutumées à la répétition de cette diphtongue, en furent blessées. En effet, si nous observons nos imparfaits, nos conditionnels, tous nos substantifs et autres mots en *ois*, combien de fois cette diphtongue revenait-elle? Aussi, disaient-ils en riant: « Ah! peuple du Lutèce (1), peuple grenouille! Toujours *oi, oi.* » Cependant, malgré cette diphtongue, nos aïeux avaient à la même époque le double signe *ais* pour peindre le son *ès*, témoin les mots *panais, dais, frais,* et autres, sans compter *fraise, braise*, etc. — Mais ce sont des substantifs et des adjectifs! — Attendez, voici des verbes empruntés du latin où le même son est écrit avec un *a*, et non avec un *o*. Par exemple, le verbe *naître*, du latin *naciscor*, s'est toujours prononcé je *nais*, et jamais je *nois*, ce qui l'aurait fait confondre avec le verbe noyer (Je *noie*). Le verbe *taire*,

---

(1) *Lutèce*, premier nom donné à la ville de Paris. Il signifie *boue*, *fange*, à cause de sa situation alors humide et fangeuse.

du latin *tacere*, a toujours fait je *tais*, et non je *tois*. Comment! disais-je, vous reconnaissez le son *ès* dans je me *tais*, et vous voulez le nier dans l'imparfait du verbe être, j'*étais*? Vous reconnaissez le même son *ès* dans la première personne du verbe *naître*, je *nais*, et vous me le refusez dans l'imparfait du verbe *prendre*, je *prenais*? Si nous jugeons par prévention, je n'ai plus rien à dire; mais si nous jugeons d'après la raison et le rigoureux examen des choses, ne rejetons pas ce que la raison réclame. Alors qu'une décision fondée en principe stimule la société à se conformer au bon usage; car il est inouï, dans le siècle dit des lumières, de voir deux orthographes pratiquées par le même peuple.

Si nous remontons à l'origine de cette fameuse discussion au sein même de l'Académie, nous verrons que la réforme proposée par Voltaire, n'était pas de lui, et que c'est à tort qu'on l'appelle orthographe de Voltaire. Peut-être est-ce par cela seul qu'il la proposa qu'on ne voulut point l'admettre; mais il n'en était pas l'auteur. Le projet appartenait, dit-on, à un avocat à la mort duquel il tomba sous la main du

philosophe de Ferney, qui en fit sa propre cause quand il vit que le signe *oi* fut conservé, en dépit du signe *ai*; il se vengea du déplaisir qu'il en ressentit, par cette plaisanterie si connue qu'il écrivit à madame du Châtel : « Prenons notre mal en patience; la bande des *oies* est nombreuse, elle ne périra pas de sitôt. »

Il est assez commun aujourd'hui, Monsieur, de voir de nombreux anachronismes en grammaire. La plupart des petits livres de l'école, Lhomond, par exemple, ont alternativement changé les *ai* contre les *oi*; et il n'est pas rare de voir de jolies petites demoiselles de quatorze à quinze ans, très-bien élevées d'ailleurs, écrire je *voyois*, par *oi*, et *Français* par *ai*. D'autres écrire *tems*, sans *p*, et *connaître*, avec un *a*. J'appelle cela faire des œufs brouillés. Si vous écrivez *voyois* avec un *o*, comme dans les premiers temps du règne de Louis XIV, écrivez donc *cognoistre* pour vous mettre en harmonie; ne supprimez donc pas le *p* de *temps*, à cause de *temporiser*, *temporel*, *tempéré*, etc.; ou allez jusqu'au bout, supprimez aussi cette *m* qui doit se changer en *n*, puisqu'elle n'est plus devant

un *p*. Voyez cette bigarrure : c'est jouer Brutus ou Cinna en perruque à la Louis XIV.

V. A. Vanier,
de la Société royale académique des sciences, etc.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LES COSTUMES DES FRANÇAIS.

(Quatrième article.)

Sous Charles VII, même goût pour la parure et les modes; les hommes portaient des habits courts extrêmement étroits, attachés par des aiguillettes à des hauts-de-chausses très-serrés. Les élégans s'élargissaient les épaules avec des *mahoitres*, ou épaules artificielles, d'où pendaient par derrière des manches festonnées; leurs souliers étaient armés de longues pointes de fer. Le bon ton était de porter les cheveux comme les portent aujourd'hui nos paysans normands; il fallait les laisser tomber par grosses touffes sur le devant, de manière à cacher les sourcils. Ils se couvraient la tête avec un chapeau pointu

et de haute forme. Mezerai dit : « Un » grave magistrat qu'on avait vu en robe » le matin, on le voyait courir les rues » l'après-dînée habillé comme un singe. » Charles VII fut le premier qui porta un chapeau rond; les hommes à son exemple prirent le chapeau rond qu'ils ornèrent de plumes de couleurs variées.

Comme les modes vont toujours d'une extrémité à l'autre, les femmes quittèrent les longues robes traînantes, pour en porter de très-courtes ornées de bordures d'une largeur démesurée. Elles tressaient leurs cheveux, et portaient une coiffure assez semblable à celle des Cauchoises; c'était un large bourrelet surmonté d'un haut bonnet pointu en forme de pain de sucre, qu'on nommait coiffure à la Henin. Cette coiffure, d'une hauteur prodigieuse, ressemblait aussi, à ce qu'il paraît, à celle dont parle Juvenal dans sa sixième satire; les dames romaines, dit ce poëte, bâtissaient sur leur tête plusieurs étages d'ornemens et de cheveux en pyramides; en les regardant par devant on les prenait pour des Andromaques, tandis que par derrière elles ressemblaient à des naines.

En 1448 Charles VII forma une troupe qui porta le titre de francs-archers. Suivant Mezerai, la France à cette époque n'avait point d'infanterie ; le roi, pour s'en former une bonne et bien entretenue, ordonna que chaque village lui fournirait et entretiendrait un archer à pied, choisi d'entre soixante jeunes gens, lequel serait exempt de toutes tailles et subsides ; c'est d'après ces priviléges que cette milice, qui formait un corps de vingt à vingt-deux mille hommes, prit le nom de francs-archers. Voici ce que rapporte l'ordonnance du roi : « Ordonnons qu'en chaque paroisse de notre royaume il y aura un archer qui sera et se tiendra continuellement en habillement suffisant et convenable de *salade, dague, épée, arc, trousse, jaque, ou jupe de brigandine,* et seront appelés les francs-archers, etc.

Salade était un casque sans crête et sans visière. Son nom vient du mot espagnol *celada*, qui signifie un petit casque.

La dague était un gros poignard fort en usage dans les combats singuliers ; son nom vient du mot allemand *dagge* ou *daggen*.

La trousse était une espèce de carquois dans lequel les francs-archers mettaient dix-huit flèches d'après l'ordonnance citée ci-dessus; la jaque ou jupe était un habillement de guerre qui était rembourré, afin d'amortir les coups de lance ou d'épée; on en faisait en différentes étoffes; les plus réputées étaient en cuir de cerf.

La brigandine, ou cotte de mailles, était un corselet de lames de fer attachées les unes sur les autres comme les écailles de poisson. On a donné à cette armure le nom de brigandine parce qu'autrefois les brigands s'en vêtissaient.

A. D.
de l'Athénée des Arts.



Variétés.

LES TROIS GRACES MODERNES.

Conte allégorique.

Hébé, fille de Junon, était la déesse de la jeunesse : de toutes les divinités qui habitaient l'Olympe, c'était celle qui conservait le plus long-temps la fraîcheur de

son teint. Jupiter lui avait confié la charge de le servir à table, où elle lui versait le divin nectar. Cet emploi était glorieux sans doute, mais il pouvait compromettre l'innocence de la beauté céleste qui le remplissait à la cour du roi des rois; car elle était souvent témoin oriculaire des propos un peu libres que les dieux en belle humeur tenaient à table, lorsqu'une fois ils étaient échauffés par la liqueur enivrante qu'elle leur versait à longs flôts...

Hélas! jeunesse apprend trop bien le mal!
GRESSET.

Toutefois le roi de l'Olympe avait témoigné en mainte occasion à la jeune Hébé le désir qu'il avait qu'elle demeurât constamment fille. L'aimable échanson ne tint pas compte des avis qu'elle recevait d'un maître; elle épousa un des nombreux enfans d'Apollon. L'Hymen, quelque temps après cette union, leur donna une fille, la plus aimable et surtout la plus belle qu'on eût jamais vue; chacun la prenait pour la sœur jumelle de la Modestie. On lui donna le nom de *Pudeur*. Tous les dieux accoururent au berceau de la déesse-

enfant pour contempler ses traits et pour féliciter la jeune maman sur la naissance d'une fille aussi belle, aussi intéressante. Mercure lui offrit quelques joujoux qu'il avait dérobés à des nourrices ; Saturne, les vieux pendans d'oreilles de Rhée, son épouse ; Neptune, les plus beaux coquillages de son humide empire ; Apollon, quelques chansons du bon vieux temps, et, pour cette raison, un peu meilleures que la plupart de celles d'aujourd'hui. Junon parut ; mais sa démarche fière et la coquetterie de ses atours blessèrent les regards inquiets de la Pudeur. Momus, qu se tenait à l'écart, remarqua que la grand'-maman était arrivée la dernière.

Le Respect qui, devant l'épouse de Jupiter, marche à pas lents, la tête basse, la contenance modeste, les yeux baissés et les mains jointes sur la poitrine, semble attirer seul les regards de la jeune déesse. Junon s'en aperçoit, et, souriant avec dédain, elle s'approche pour appliquer un baiser sur les mains innocentes de sa petite-fille... Qui le croirait ? l'enfant effrayée ferme les yeux et s'enveloppe dans ses langes. Vénus n'en est pas mieux reçue ; et

avait chassé de sa présence la nymphe Calypso, par la seule raison qu'elle avait attiré sur elle le soupçon du déshonneur ; enfin elle chercha à prouver (ce qui n'était pas difficile) que les dieux, dans l'Olympe, aussi bien que les mortels sur la terre, font consister leur plus grand plaisir à diffamer ceux qui vivent selon les lois de la bienséance ou de l'équité.

La Pudeur, dont les charmes croissent avec l'âge, ne tarde pas à déplaire aux dieux, parce que son maintien, son silence même, est un reproche pour eux. La plupart abandonnent le ciel pour ne plus vivre avec cette prude. Enfin Jupiter, obsédé par les plaintes importunes des immortels, la chasse de l'Olympe, et la condamne à faire sa demeure parmi les hommes. La voilà donc sur la terre, vivant au milieu des jeunes filles dont elle rehausse les modestes attraits ; mais l'Amour vient troubler son repos. Enfant timide, il craint de se montrer d'abord ; bientôt il fait marcher devant lui les Plaisirs, les Ris et la Mollesse, qui forment un groupe autour du berceau de l'enfant. La Pudeur résiste long-temps aux perfides

suggestions, aux trompeuses caresses du fils de Vénus. La Modestie, témoin des combats journaliers qu'elle endure, a pitié de sa situation pénible; elle lui couvre le front d'un voile, et l'embrassant tendrement : « O la plus aimable des divinités, lui dit-elle, nous ne nous séparerons jamais. » — « Non, non, jamais je ne vous quitterai, lui répond, en la serrant, la Pudeur encore saisie d'effroi; je sens trop que j'ai besoin de votre appui. » En même temps la VERTU paraît au milieu d'elles : « Charmantes déités, on vous prendrait pour les deux sœurs; venez, leur dit-elle, venez toutes deux près de moi; soyez toujours mes amies, mes compagnes fidèles. Le front levé, le visage serein, je serai votre guide en tout lieu, et sous mes auspices vous n'aurez rien à redouter de la méchanceté des dieux, ni de la perversité des hommes. »

Depuis ce temps la Vertu, la Pudeur et la Modestie forment ici-bas l'inséparable et charmant *trio* que les anciens révéraient sur la terre et dans l'Olympe, sous la dénomination (devenue banale) des TROIS GRACES.

M. BOINVILLIERS,
de l'Institut royal de France, etc.



*Présentés par un jeune élève au savant Rhéteur de l'académie de ***, le jour de sa fête.*

Que d'autres, sur le ton de Virgile et d'Homère,
Célèbrent des héros la valeur meurtrière;
Qu'ils peignent Miltiade, aux champs de Marathon,
Des Perses renversant l'impuissante barrière,
Ou Bayard expirant sur la croix qu'il révère:
Pour moi, qui jeune encore, au pied de l'Hélicon,
    Plein d'une ardeur follement téméraire,
Briguerais, mais en vain, un regard d'Apollon,
Je veux louer sans art ta bonté, ta justice;
Pour tes hautes vertus plein d'admiration,
Je laisserai mon cœur guider ma main novice.

O toi, le plus aimé, le plus doux des rhéteurs,
Sur nos défauts tu sais par l'empire des mœurs
Obtenir aisément une sûre victoire;
Par toi nous apprenons à devenir meilleurs:
Jouis long-temps encore, ah! jouis de ta gloire!
Si ton nom est inscrit au temple de Mémoire,
        Ton éloge est dans tous les cœurs.
    Mais, je le sais, qu'importe à ta grande âme
Qu'on célèbre à l'envi tes glorieux succès?
    C'est la vertu, c'est l'honneur qui t'enflamme;
Tu n'es grand, à tes yeux, que par tes grands bienfaits.
        Chérissant ton humble retraite,
    Quelques faveurs que Plutus te promette,
Demeure parmi nous; un bonheur mérité,
    De doux loisirs, un siècle de santé
        Qu'ici-bas chacun te souhaite,
        Valent bien la célébrité!

BOINVILLIERS.
de l'Institut royal de France, etc.

PHYSIQUE.

Monsieur Champion, ingénieur-géographe, avantageusement connu dans le monde savant par les divers ouvrages qu'il a donnés au public, veut bien nous adresser le relevé hebdomadaire de ses observations météorologiques.

Ce relevé doit sans doute intéresser nos jeunes lecteurs, et leur donner du goût pour une science qui offre sans cesse de nouveaux phénomènes à observer.

M. Champion, comme on le verra par le tableau ci-dessous, nous donne 1° la température la plus élevée ; 2° la moins élevée ; 3° la température moyenne qui en résulte. Et en remettant sous nos yeux les observations de l'année précédente, à pareille époque, il établit la différence de température des deux années. Ainsi, l'année dernière la différence du chaud au froid avec cette année-ci était de 8 deg. 4 dix. L'indication des vents est nécessaire ; ce sont eux qui amènent de grandes variations dans notre température. Il est bon que les jeunes gens s'exercent à les connaître ; ils acquerront par là l'habitude de s'orienter facilement.

RELEVÉ *hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du samedi 27 décembre 1823 au vendredi 2 janvier 1824 inclusivement.*

DATES.	TEMPÉRATURE.	ÉCHELLE Réaumur. degrés.	dixiè.
27 décembre.	la plus élevée	7,0	8
31 id.	la moins élevée	2,0	9
	moyenne.	5,0	9
	anniversaire.	0,2	05
	différence	8	4

Plus grande pression de l'atmosphère, déterminée à l'aide du baromètre, 27 po. 10 lig., répondant à 2 deg. de mauvais temps (1).

Moins grande pression, 27 po. 6 lig., répondant à 6 deg. de mauvais temps. Pression moyenne, 27 po. 8 lig., répondant à 4 deg. de mauvais temps.

Vent, ayant dominé celui de sud-ouest.

Hauteur des eaux de la Seine à l'époque du dernier jour de cette semaine, 2 mètres 42 centimètres au-dessus des plus basses eaux de 1719 (croissante).

CHAMPION.
Ingénieur-géographe.

(1) Chaque ligne au-dessus de 28 po., terme moyen de l'échelle ordinaire. est comptée pour un degré de beau-temps dans notre nouvelle échelle; et chaque degré au-dessous pour un degré de mauvais temps. D'où il résulte qu'on peut, au moyen de cette manière d'exprimer le degré de pression de l'atmosphère, exprimer ce degré au-dessus ou au-dessous de 28 po. (remplacé par zéro dans notre nouvelle échelle), comme on exprime le degré de froid ou de chaud à l'aide du thermomètre.

GRAMMAIRE PRATIQUE.

CINQUIÈME LEÇON.

M. Joseph. — Puisque j'ai le plaisir de vous voir chez moi, me procurerez-vous celui d'interroger mes enfants? — Je venais tout exprès pour cela, Monsieur. — Vraiment? — Je vous le jure. Un double motif m'y détermine. — Lequel? — C'est de m'assurer s'ils comprennent ce que vous leur dites, et en même temps de voir si vous ne pressez pas trop leur marche. Ne vous fiez pas à la mémoire locale du jeune âge, elle ne produit que ces fausses lueurs de savoir, ces douces, mais perfides illusions qui trompent innocemment la plupart des maîtres, et fascinent les yeux des parents. C'est à la mémoire du raisonnement qu'il faut principalement s'attacher. — Comment? Est-ce que nous aurions deux sortes de mémoires? — Non, mais deux manières de l'exercer; et elles sont si différentes, que cela équivaut à peu

près à deux mémoires. —Nous parlerons de cela plus tard. Voulez-vous voir mes enfants ? — Très-volontiers.

A l'instant M. Joseph les appela. Le frère se nomme *Victor*, il est âgé de sept ans et demi ; la sœur se nomme *Sophie*, elle est d'un an plus jeune que son frère ; tous deux sont bien élevés, tous deux annoncent de l'esprit. A leur petit air ouvert, à la naïveté de leurs réponses, j'en augurai bien. Que M. Joseph me pardonne ce court éloge, je ne sais ni flatter ni feindre. Peut-être que plus tard il me trouvera trop franc, s'il arrive que chacun d'eux ne me donne pas la même satisfaction. Peut-être qu'un jour penchera la balance, et je distribuerai avec justice l'éloge et le blâme. Le sot se roidit contre une observation, l'enfant sensé en profite et se corrige, parce qu'il sait qu'on ne la lui fait que pour son bien.

Mes enfants, dit M. Joseph, monsieur est le grammairien dont je vous ai parlé : allons faites-lui voir votre science. Victor paraît embarrassé ; Sophie semble un peu interdite, mais elle sourit malignement. Je n'ai pas l'air de m'en apercevoir ; j'ap-

proche mon siége de la table, en disant : « Mademoiselle est encore trop jeune pour écrire. — *Sophie.* Pardonnez-moi, monsieur, j'ai un cahier. — Ah ! c'est charmant ! Voyons-le donc ? — Le voici. — Comment, c'est très-bien. Quoi ! des phrases ! Mademoiselle, je vous en fais mon compliment. — Pendant ce préambule, Victor tenait son papier, et était impatient de me le montrer; mais j'arrêtai mes yeux sur celui de sa sœur, à laquelle je faisais des questions sur l'*s* du pluriel, sur l'*e* muet du féminin; elle me répondait fort juste, et la conversation s'était déjà établie entre nous comme si nous eussions été, Mlle Sophie et moi, de vieilles connaissances. — Victor n'y tint pas, il hasarda un mot, puis deux, et se mêla de l'entretien au point qu'il finit par couper la parole à sa sœur. Quand je vis mon grammairien de sept ans et demi, et ma petite grammairienne, disposés à babiller, je me mis à les interroger.

Combien y a-t-il de genres ?

SOPHIE. Il y a deux genres. Le MASCULIN, comme : « un *homme*, un *lion*, un *cheval*, un *arbre*. Le FÉMININ, comme

une *femme*, une *lionne*, une *jument*, une *statue.* » Fort bien. Et vous, monsieur ? — Même réponse de la part de Victor. — Quoi ! mon cher ami, vous ne savez que cela ? Vous avez répété mot pour mot ce qu'a dit votre sœur. C'est donc elle qui vous l'a appris ? — Non, monsieur ; c'est bien moi, dans ma grammaire pratique, page 11, Règle générale, n° 5.

Eh bien, M. Joseph, ne vous l'avais-je pas bien dit, que vous iriez trop vite dans les règles. — Ah ça ! y pensez-vous, monsieur le grammairien ? Est-ce que mes enfants ne vous ont pas bien répondu ? — Non, monsieur, fort mal, et c'est de votre faute. Voilà positivement cette mémoire locale et routinière dont je vous parlais en entrant ; cette mémoire dont l'effet n'est qu'un feu follet de science, une fausse lueur qui... — En vérité, dit M. Joseph, en riant, voilà notre grammairien dans une sainte fureur. Là, là, appaisez-vous, et expliquez-nous en quoi ces enfants ont mal répondu. — Mais c'est trop bien, et voilà ce qui me désespère. Ils ne parlent pas comme des enfants. — Et comment parlent-ils donc ? comme des

hommes ? — Non, monsieur. — Comme des livres ? — Non, monsieur. — Et comment donc ? — Comme des perroquets, sans attacher d'idées justes à leurs mots. — Oh ! voilà qui est trop fort. — Attendez, nous allons voir.

Mes petits amis, de quel genre est *œuf ?* Les enfants se regardent, et ne savent que répondre. — Voyons, hasardez un mot, bon ou mauvais. — M. Joseph se retourne vers ses enfants. — Ah ! monsieur, je vous en prie, point de signe ; on ne souffle pas à l'école. (Le papa rit. Victor se frotte le front ; Sophie cherche au plancher.) Je romps le silence en ces termes : Prenez chacun votre ardoise, mettez-vous aux deux extrémités de la table, et écrivez la phrase que je vais vous dicter.

Victor écrivit ainsi : « *Cette* œuf est nouv*ele*ment pond*us*. »

Sophie avait écrit : « *C'est* œuf est nouvelle*man* pondu. »

Alors je donnai à chacun l'ardoise de l'autre à corriger. Sophie trouva que son frère avait mis une *s* de trop à *pondu*. — Pourquoi, lui dis-je, ôtez-vous cette

lettre ? — Parce qu'il n'y a pas plusieurs œufs. — Comment appelez-vous cela en grammaire quand il n'y a qu'un seul objet ? Singulier, me cria-t-elle avec vivacité, de peur que son frère ne lui coupât la parole, et ne lui enlevât cette bonne réponse. Victor, qui brûlait d'envie de me signaler une faute de sa sœur, corrigea nouvelle*man*, en nouvelle*ment* en conservant les deux *ll*, quoiqu'il n'en eût mis qu'une dans le même mot de sa phrase. — C'est bien, lui dis-je ; tous ces mots en *ment*, comme joli*ment*, agréable*ment*, ser*ment*, régi*ment*, ju*ment*, juge*ment*, etc., s'écrivent par les quatre lettres, m, *e*, n, *t*, à l'exception des modificatifs d'action (1) comme char*mant* (de charmer); désar*mant* (de désarmer) ; ai*mant* (d'aimer) ; qui s'écrivent tous par *a*, comme vous le remarquerez sur votre tableau de conjugaison dans la finale de *et*ANT, laquelle est commune à tous les verbes. Mais vous sentirez mieux cela plus tard. Revenons à la question, car elle n'est

(1) improprement appelés participes présents.

pas résolue. De quel genre est *œuf*? Après un moment de réflexion, et quelques petits mouvements d'impatience, les deux enfants crièrent ensemble : « Masculin ! Masculin ! Masculin, monsieur, masculin ! — Paix, paix ; quel tintamare, dit M. Joseph ; vous me fendez la tête, avec votre *masculin*, *masculin*. En vérité, monsieur le grammairien, encore une leçon semblable, et je deviendrai sourd.

Les enfants sautèrent sur les genoux du papa, en répétant d'un ton plus doux : « masculin, papa, masculin ». Il les embrassa en me disant : « Eh bien ! Sont-ce des perroquets ? » — Non, j'en conviens ; mais il était temps de les tirer de l'ornière. Permettez-moi de les en sortir tout-à-fait. Alors je leur adressai cette question. Qu'est-ce qui vous a déterminé à classer le mot *œuf* au masculin ?

Victor. — Quand j'ai réfléchi à ce qu'a fait ma sœur en ôtant l'*s* de l'adjectif *pondu*, j'ai pensé que si *œuf* était du féminin, il aurait fallu ajouter un *e* muet, et mettre *pondue*. Et quand j'ai vu que vous ne mettiez pas d'*e* muet, je me suis dit : c'est donc le masculin.

Sophie. — Moi, ce n'est pas cela. J'ai dit en moi-même, un œuf *frais*, une rose *fraîche*; un œuf *cuit*, une pomme *cuite*. Ah! j'ai bien vu, tout de suite, qu'on ne pouvait pas dire une œuf *cuite*, une œuf *raîche*.

Ici, je me levai tout rayonnant de plaisir. Voilà, voilà, me dis-je, en me frottant les mains d'aise, voilà de la vraie mémoire, de la bonne mémoire, c'est la mémoire du jugement; ce n'est pas pris dans l'ornière, cela, c'est du bon coin. Bravo, mes petits amis, bravissimo. Je me promenais comme un fou, dans la chambre, en répétant bravo, quand M. Joseph me tira de mon enchantement. Je vous comprends, à présent, me dit-il, et je vois ce que vous appelez les deux mémoires. — En ce cas, ne faites point répéter à vos enfants des leçons par cœur, je vous en prie. Que m'importe qu'ils retiennent jusqu'au numéro de la page, la règle elle-même, s'ils ne la comprennent pas! Vous en feriez des perroquets, des routiniers; mais ce n'est pas ainsi que vous voulez les élever? — Non, en vérité, Dieu m'en garde. — Alors je m'adresse à vos enfants. Ils annoncent des

moyens, ces chers enfants; oui! ils ont d'excellentes dispositions.

Comment vous appelez-vous, mademoiselle? — *Sophie*, monsieur. — Quel est votre nom, mon ami? — *Victor*, monsieur. — Comment appelez-vous ce meuble? — VICTOR : « une table. » — Et celui-ci? — SOPHIE : « un bureau. » — Comprenez-vous maintenant que nous avons tous chacun un nom qui sert à peindre notre image, à donner l'idée de notre personne quand on parle de nous. Je m'appelle *Vanier*, regardez-moi bien. Quand monsieur votre père dira *Vanier*, ne vous rappellerez-vous pas ma personne? — Oui, cela est bien vrai, me dirent les deux enfants. — Il en sera de même quand votre papa me dira : *Sophie*, ou *Victor*; je me rappellerai chacun de vous; je vous verrai là devant mes yeux, comme si vous y étiez. Comprenez-vous cela? — Oui, oui, parfaitement. — Eh bien! chaque être, chaque objet, chaque chose qui existe, a son nom, comme nous avons chacun le nôtre. Il vous sera donc facile de nommer tout ce qui vous environne, et de vous rendre compte du genre. Par exemple, ceci s'ap-

pelle *ardoise*. On dit une grande *ardoise*, une petite *ardoise*, et non pas *un grand* ardoise, *un petit* ardoise. Concluez-en que le mot *ardoise* est un nom féminin. Ceci s'appelle *crayon*. On dit un bon *crayon*, un petit *crayon*, un grand *crayon*, et non pas *une petite* crayon; d'où vous devez conclure que *crayon* est un nom masculin. Mais il se fait tard, je vous ai tenus trop long-temps, je me retire. — Notre phrase est-elle bien? — Non. L'un a mis *c'est*, l'autre a mis *cette*... — Lequel est le mieux? — Ni l'un, ni l'autre n'est bon; il fallait *cet*. — Pourquoi? — Je vous expliquerai cela une autre fois. Voici une phrase que je vous laisse à traduire pour vous apprendre d'abord à employer ce mot *cet*, qui se change de quatre manières.

« Je plante *cet* arbre; je retire *ce* panier; je flaire *cette* rose; je lie *ces* œillets, et j'en forme *cette* couronne; je regarde *ce* héron; j'examine *ce* paysage; j'observe *cet* homme; je noue *ces* rubans. »

V. A. VANIER,
de la Société royale académique des sciences, etc.

NOTICE

Sur la vie et les ouvrages du chevalier de Florian.

FLORIAN, dont vous avez lu avec tant d'intérêt les *Fables* et les *Nouvelles*, naquit en 1755, dans l'ancienne province du Languedoc (1), au hameau et dans le château de Florian, qui était un domaine de ses ancêtres. Il n'avait que huit ans lorsque son grand-père mourut. Celui-ci avait laissé des dettes considérables, parce qu'il avait vécu avec trop de faste. Le jeune Florian, qui fut élevé sous ses yeux, cherchait à le distraire par ses jeux innocens des chagrins qui assiégeaient sa vieillesse. L'instruction qu'il reçut dans la maison de son grand-père fut très-superficielle. Son père, tourmenté par le désir, bien naturel, de récupérer des pertes énormes, et de rétablir sa fortune, qui était délabrée, négligea les moyens de le faire instruire d'une

(1) Département du Gard.

manière convenable à son rang. Cependant il fût envoyé à Saint-Hippolyte, chez un maître qui lui enseigna tout ce qu'il savait, et son savoir se réduisait à des notions vagues sur la langue de Virgile et de Cicéron. D'ailleurs, son élève avait été gâté; jeune encore, il avait eu le malheur de perdre une mère tendre et fort attentive à remplir tous ses devoirs. Florian fut inconsolable de cette perte; sa mère était l'objet de ses pensées, de ses affections les plus chères : aussi, toutes les fois qu'il travailla dans la suite, il songeait à sa mère, qui s'était fait une réputation, dans le monde, par la bonté de son caractère, et par les agrémens de son esprit; il croyait écrire sous les yeux de celle que la mort avait trop tôt ravie à sa tendresse. Une circonstance heureuse vint dédommager Florian des avantages qu'il avait perdus dans son enfance, car il ne s'était fait encore remarquer que par ses grâces, ses bons mots, et surtout par son étourderie. Le frère aîné de son père, M. le marquis de Florian, avait épousé une nièce de Voltaire. Les relations qu'il eut avec ce grand homme lui donnèrent occasion de parler un

jour devant lui de son neveu. L'illustre auteur de Mérope ayant désiré de le voir, le jeune Florian fut conduit à Ferney. Comment décrire les jouissances qu'il éprouva en conversant avec celui qui remplissait le monde de sa renommée? Son âme s'agrandit aux leçons qu'il puisa dans la société du plus grand écrivain que la France littéraire ait produit. Il apprit à penser, il sentit le besoin du travail et l'amour de la célébrité. Celui qui avait vu Voltaire répandre ses largesses sur tous les infortunés qui bénissaient son nom, chercher dans une active générosité un noble délassement à ses travaux immenses, ne pouvait manquer de s'instruire à une aussi bonne école. Ce fut dans cet asile de bienfaisance que le jeune Florian apprit l'art de faire des heureux. Cet art qui embellit les trop courts instans de notre existence, il le rapporta au château d'Anet, qu'habitait le respectable duc de Penthièvre.

Florian fut, à l'âge de quinze ans, page de ce vertueux prince; combien de fois ne le vit-il pas donner des consolations aux affligés, distribuer des aumônes aux indigens, édifier tout le monde par sa piété sincère!

De si beaux exemples ne sont pas perdus pour des jeunes gens dont l'âme, encore vierge, est propre à recevoir les semences de toutes les vertus. Le jeune page cherchait à égayer le prince dans sa retraite, sanctuaire de la paix et du bonheur. Le prince avait pour lui une affection vraiment paternelle, ce qui ne l'empêchait pas de réprimer quelquefois les saillies de son page. Une fois, dans un voyage qu'il fit à la Trappe, avec ce prince, il commit une espiéglerie qui faillit nuire à son avancement. M.r le duc de Penthièvre allait, tous les ans, visiter les religieux de la Trappe; il était accompagné de son page, qui s'ennuyait complétement pendant le séjour qu'il faisait dans cette demeure silencieuse. La prière en commun, à laquelle il était obligé d'assister, lui paraissait d'une longueur insuportable. Il n'y avait pas de temps limité pour la durée de cette prière; les religieux prosternés en terre ne se relevaient qu'au moment où leur abbé donnait le signal, en frappant sur sa table. Le jeune page perdit un jour patience, et, pour faire sortir les bons religieux de l'attitude pénible où ils se tenaient, il frappa

sur une stalle, pendant que l'abbé était livré à ses pieuses méditations. A ce signal, tous les religieux se lèvent. Un d'eux s'apercevant de la méprise, témoigne de l'impatience, marmotte entre ses dents quelques grosses sottises contre l'étourdi. Le prince fait une vive réprimande à son page. Tandis que, les yeux baissés, et l'air tout contrit, le jeune homme écoute la semonce, le religieux qui s'était fâché, non sans raison, s'avance vers lui, et lui demande pardon à genoux. Qu'on juge de l'embarras de notre jeune étourdi, qui recevait des excuses lorsqu'il méritait une correction!

(*Suite au numéro prochain.*)



ANECDOTE.

Il faut toujours chercher à s'instruire, mais il ne faut pas importuner par des questions déplacées, et quelquefois embarrassantes; car la personne que nous au-

rions ainsi importunée pourrait s'en venger en riant à nos dépens.

Un provincial vint à la cour; il était placé auprès d'un plaisant qu'il questionnait sans cesse. A ses interrogations, à ses ignorances, son voisin comprit qu'il pouvait amplement s'amuser à ses dépens. Passait-il un prélat? C'était le cardinal Mazarin, qui avait dit la veille des Français, *cantun pagaran*; puis venait le grand Condé; puis le duc de Larochefoucault, auteur des *maximes*; puis le cardinal de Retz, chef de la Fronde, etc. Et l'étranger tout ébahi s'empressait d'admirer avec une délicieuse surprise tant d'hommes célèbres dont il avait entendu parler. Madame de Marsan vint à sortir de la chapelle; elle était vieille, mise à l'antique, mais marchait avec dignité et recueillement. — Et cette dame? s'écria le questionneur. — C'est la feue reine, lui répondit l'autre très-gravement. — Ah!... elle a l'air bien respectable.

ÉPIPHANIE,

Fête des rois.

MADAME Belmont, pour le jour des Rois, rassembla sa jeune famille à sa table. Le repas fut gai, car chacun était à son aise, et l'étiquette était bannie. La conversation était assez animée lorsqu'elle fut interrompue tout-à-coup ; un domestique venait d'entrer, et tous les yeux s'étaient dirigés sur un énorme gâteau qu'il venait de placer sur la table. Madame Belmont compta les jeunes convives, fit autant de portions, les couvrit avec sa serviette, et après avoir fait approcher d'elle Eulalie, sa plus jeune fille, elle lui fit tirer les parts. Le sort favorisa Alfred, son jeune fils.

MADAME BELMONT. — Allons, Alfred, choisis ta reine.

ALFRED, *quittant sa place court embrasser sa mère.* — C'est toi, maman, que je choisis pour reine, et je te remets tous mes droits.

MADAME BELMONT. — Puisque tu le désires, je veux bien partager le fardeau de la royauté avec toi, mais à la condition

que tu montreras à Adolphe que tu es maintenant aussi savant que lui ; il nous a lu l'origine des Etrennes, pourrais-tu nous dire quelque chose sur la fête des Rois ?

Alfred. — Oui maman, voici ce que m'en apprend mon Petit Courrier :

Epiphanie : ce mot, en grec, signifie apparition ; et, à cause de l'étoile qui apparut aux Mages, ce nom a été donné à cette fête. Elle était autrefois précédée d'un jeûne ; aujourd'hui c'est le plaisir qui l'annonce ; l'ami réunit les amis, le père rassemble ses enfans ; on fait un roi par la voie du sort ; aussitôt qu'il est déclaré, des cris de joie se font entendre, on chante en honneur du roi de la fève ; on fait des vœux pour son bonheur : et si le sort tombe sur le père de famille, la joie est encore plus vive : aux saillies de la gaîté se mêlent des mouvemens de tendresse ; chacun de ses enfans presse ses mains dans les siennes, embrasse ses genoux, et lui jure la soumission la plus parfaite et la plus constante : les noms de père, de roi se confondent : le père s'attendrit.... Le lendemain il est encore roi ; le surlendemain il l'est encore ; tous les jours de sa vie, il reconnaît que

son empire ne doit finir qu'avec elle.

L'usage du gâteau des Rois est très-ancien: les païens, pendant le repas des Saturnales, faisaient cacher un jeune enfant sous la table; il représentait Apollon, et les convives le consultaient sur la distribution des parts. La fève aujourd'hui ne distingue plus que le Roi de la fête, autrefois on s'en servait pour recueillir les suffrages des peuples; la blanche signifiait absolution, et la noire condamnation.

A Athènes on créait les magistrats au sort de la fève.

De tous les rois, les rois de la fève sont sans contredit les plus heureux, et ceux qui ont le moins de peine à gouverner leurs sujets, sans en excepter même les rois d'Yvetot. Nos jeunes lecteurs ne connaissent peut-être pas ce puissant royaume. Nous allons en dire deux mots.

Les seigneurs de la terre d'Yvetot, dans le pays de Caux, en Normandie, ont porté pendant plusieurs siècles le titre de Roi, et leur épouse celui de Reine. On lit dans les relations de la principauté d'Yvetot, que Henri IV étant prêt de donner bataille à ceux de la Ligue, se trouvant proche du

moulin d'Yvetot, il dit par raillerie à ceux qui étaient auprès de lui : « Prenons par avance possession du royaume d'Yvetot. » en attendant celui de France. » En 1610, lors du couronnement de Marie de Médicis, son épouse, s'étant aperçu que le grand-maître des cérémonies avait oublie de réserver une place à Martin Du Bellay, seigneur d'Yvetot, il lui dit : *Je veux que l'on donne une plaee honorable à mon petit roi d'Yvetot, selon sa qualité, et le rang qu'il doit tenir.*

On a raconté plusieurs fables sur l'origine de ce titre; il est probable que cette terre ayant été affranchie de tout hommage, on aura donné jadis au seigneur d'Yvetot le titre de Roi, pour marquer son indépendance.

La chronique fait remonter l'ancienneté de ce titre à Clotaire I[er]; ce roi ayant tué, dans l'église de Soissons, Gautier, seigneur d'Yvetot, condamna lui-même cette action; et voulant la réparer, érigea la seigneurie d'Yvetot en royaume. Plusieurs historiens s'accordent à dire : que Gaguin, ministre général des Mathurins, sous le règne de Charles VII, donna vogue

à cette fable en 1490, plus de neuf cents ans après le règne de Clotaire Ier.

MADAME BELMONT. — Je te remercie, mon cher Alfred, cet article nous a intéressés, et nous connaissons maintenant ce qu'était le monarque d'Yvetot.

SOPHIE. — Mais, maman, j'ai souvent entendu parler de la cour à Peto, quel est donc ce roi?

MADAME BELMONT. — Alfred, sans doute, va nous dire cela.

ALFRED. — Oui maman, le proverbe dit: « C'est la cour à Peto, où tout le monde est le maître et parle à la fois. » Ce proverbe fait allusion à l'assemblée des gueux, qui tous sont égaux. On l'appelle la cour du roi PETO, parce qu'ils vivent d'aumônes, et que le mot latin *peto* signifie demander.

A. D.
de l'Athénée des Arts.

SAILLIE D'UN ENFANT.

On demandait à un enfant de sept ans comment il gouvernait les plaisirs: — Je ne les gouverne pas, répondit-il, je les mange.



1824.

CHANSONNETTE.

Air : *Un chanoine de l'Auxerois.*

C'est aujourd'hui le jour de l'an;
Déjà chacun prend son élan
De la bonne manière;
L'un en voiture, l'autre à pied,
Par intérêt, par amitié,
Entreprend sa carrière.
Pour les amis, pour les parens,
Surtout pour les *petits enfans*,
Eh bon, bon, bon!
L'on a du bonbon
Tout plein sa bonbonnière.

Il est d'usage en ce beau jour
D'aller *aux grands* faire sa cour,
Pour flatter leur personne.
L'on est toujours le bien venu
Chez l'ancien ou le parvenu,
Avec l'encens qu'on donne;
Chez *les petits*, pleins de bon sens,
On préfère à ce faux encens,
Eh bon, bon, bon bon!
Un peu de bonbon,
Cette manie est bonne.

Nos pères fêtaient ce jour là;
De fil en aiguille voilà
Que nous faisons de même;

Nos pères aimaient la douceur,
Et leurs enfans, de tout leur cœur,
Sont gourmands à l'extrême;
Tout est habitude ici bas;
Les enfans ne vieilliront pas:
Eh bon, bon, bon!
Vive le bonbon
Il mérite qu'on l'aime.

Le bonbon plaît au roturier,
Ainsi qu'au noble à franc-quartier,
Le bonbon nous entraîne.
Pour celui que l'on va flatter,
Chanter, fêter, complimenter,
Bonbon est bonne aubaine.
Mais en fait de propos flatteurs,
L'enfant se connaît en douceurs:
Eh bon, bon, bon!
Il veut du bonbon,
Pour compliment d'étrenne.

Cela démontre que l'enfant
Est beaucoup plus sage souvent
Qu'un fameux personnage:
Le plus admirable discours
A l'enfant ne plaît pas toujours;
Et je le crois fort sage:
Qu'est-ce donc que de doux propos?
Mais ce ne sont que des vains mots...
Eh bon, bon, bon!
Du moins de bonbon
Chacun peut faire usage.

Bon..... Beaug....

Relevé ***hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du samedi* 3 *janvier* 1824 *au vendredi inclusivement.***

Température la plus élevée, 6 deg. 4 dix. (échelle de Réaumur), le 3, la plus basse, 3 deg. 2 dix. au-dessous de *zéro*, (terme de glace), le 6. — Température moyenne, 1 deg. 7 dix. – Anniversaire de cette température, 2 deg. 7 dix. — Différence, 1 deg., dont la température de cette semaine est plus élevée.

Plus grande pression de l'atmosphère, déterminée à l'aide du baromètre, 28 po. 6 lig., répondant à 6 deg. de beau temps.— Moins grande pression, 28 po. 1 lig., répondant à 1 deg. de beau temps. — Pression moyenne, 28 po. 4 lig., répondant à 4 deg. de beau temps.

Vent, ayant dominé celui de nord.

Hauteur des eaux de la Seine à l'époque du dernier jour de cette semaine, 2 mètres 77 centimètres (décroissante, après s'être élevée à 2 m. 92 cent.

CHAMPION.
Ingénieur-géographe.



ENIGME.

Une consonne avec les cinq voyelles,
Lecteur, forment le mot que je donne à chercher;
Et la chose et le mot tu pourras dénicher
Si, comme moi, tu peux trouver des ailes.

(Le mot de la dernière charade est *chat-eau*.)

GRAMMAIRE PRATIQUE.

SIXIÈME LEÇON.

Bonjour, mes petits écoliers; j'ai profité d'un moment pour venir vous voir. Comment va la grammaire? — Victor. Mais, pas mal. Voilà comme j'ai rectifié ma phrase : « Cet œuf est nouvellement pondu. » — Voilà qui est bon; mais ce n'est pas le tout, et j'aurai bien des observations à vous faire. D'abord, pourquoi *cet*, et non pas *cette?* — Victor. O! je le sais bien, à présent. On met *ce* devant le masculin, quand le nom commence par une consonne, ou une *h* aspirée, comme, par exemple, *ce* chat, *ce* hameau. On met *cet*, avec un seul *t* quand le mot commence par une voyelle ou un *h* douce; Exemple: « *Cet* arbre, *cet* habit. » On met *cette* avec deux *tt* et un *e* devant le féminin : « *Cette* branche, *cette* image. » On met *ces* pour le pluriel des deux genres : « *Ces* arbres, *ces* armoires, *ces* hommes, *ces* femmes. »

Êtes-vous content, monsieur le grammairien ? — Enchanté, mon ami, enchanté. Je vois avec plaisir que vous avez consulté votre grammaire, et je vois avec bien plus de plaisir encore que vous ne me dites pas un mot de ce que vous y avez vu. — Ah ! vraiment, vous êtes drôle, monsieur le grammairien. — Oui, bien drôle, répéta Sophie en riant, il n'y a que vous comme cela. Notre ancien maître, qui ne vient plus, nous grondait quand nous manquions seulement un mot, et vous, au contraire, vous vous fâchez quand nous vous répétons comme dans le livre. — Cela ne vous étonnera plus, ma petite écolière, quand vous saurez pourquoi. — Je le sais, Monsieur, je le sais. — Bah !.... Eh bien, expliquez-le-moi. — VICTOR. Je le sais bien, Mademoiselle. — SOPHIE, (d'un air boudeur), Monsieur, laissez-moi parler, je n'ai encore rien dit, moi. — C'est juste. Parlez ; et vous, mon ami, n'interrompez pas votre sœur. — SOPHIE. Vous ne voulez pas que nous donnions les exemples de la grammaire pour que nous en donnions d'autres, n'est-ce pas ? — VICTOR (se moquant d'elle), Pour le coup, voilà qui est

bien répondre. Et il se mit à rire. — Alors, m'adressant à lui : Rire n'est pas répondre, mon ami. Il est vrai, au fond, que mon intention est que vous me donniez d'autres exemples que ceux qui sont dans la grammaire, mais pourquoi ? — VICTOR. Pourquoi ? Ce n'est pas bien malin, c'est pour voir si nous connaissons la règle. — Eh bien, non, s'écria Sophie, d'un petit air de dépit, ce n'est pas pour cela ; c'est pour voir si nous la comprenons. N'est-il pas vrai, Monsieur ? — C'est juste ; car quand on comprend une règle, on en fait l'application dans toutes les occasions qui s'en présentent, et c'est cette juste application qui est le type du savoir. Or, il ne suffit pas de connaître la règle qui prescrit d'accorder l'adjectif en genre et en nombre avec le substantif auquel il se rapporte, il faut savoir la pratiquer. Quelqu'un qui écrirait « *petit* armoire, » pratiquerait-il la règle ? — Oh ! pour cela non ; s'écrièrent les enfants ; *armoire* étant du féminin, *petit* ne peut pas aller, il faut mettre *petite*, avec un *e* muet. — Très-bien, mes élèves, très-bien. Voyons maintenant si je puis vous prendre en défaut. Prenez chacun

votre ardoise, et séparez-vous. — Nous y voilà. — Ecrivez.

VICTOR. « *Cette oisau* est déplumé. »

SOPHIE. « Cet *oiseaux* est *déplumée.* » Changez d'ardoise et corrigez-vous.

SOPHIE. Bon! une faute. Voilà encore *cette* au féminin. Mon frère s'y trompe toujours. Tu vois bien, Victor, que le substantif *oiseau* est masculin; qu'il commence par une voyelle; il y a cinq voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. — Et l'*y* grec, ma sœur? ça fait bien six. — Ah! laisse donc, avec ton *i* grec, c'est toujours un *i*. — Victor me regarde, comme pour voir ce que je vais dire. Elle a raison, mon ami, c'est toujours le signe du son *i*, d'une simple voix. Prononcez, et filez le son *i* tant que vous aurez d'air dans les poumons, et vous verrez que vous n'avez aucune articulation à faire. Or, que cette voix soit représentée sur le papier par un *i* grec, ou par un *i* français, ou par un *i* allemand, ce n'en sera pas moins le son *i*. Il en sera de même pour le son *ô*: prononcez-le, et filez-le tout aussi long que vous voudrez. — Victor, comme le bourgeois-gentilhomme arrondit ses

lèvres, les porte en avant et chante *ó*..... sans reprendre haleine, pendant près d'une minute.—Quels poumons vous avez, mon petit camarade! Voyez, pendant que vous chantiez *ó* tout d'une voix, j'ai eu le temps de l'écrire de huit manières différentes; les voici : *ó, oh*! *ho! au, haut, aux, eau, eaux*. Laquelle de ces huit voix avez-vous fait entendre? — Victor regarde, examine, et semble rêver. — Sophie sourit. Va, ne cherche pas tant, mon frère, tu vois bien que c'est toujours la même chose. C'est vrai, dit-il, et il se le persuada davantage à mesure qu'il lisait.—Cela vous prouve, mon ami, que l'on peut peindre sur le papier, avec des signes différents, la même voix, autrement dit, le même son simple. — Victor fut émerveillé de cette découverte. Sophie m'avait bien saisi, mais il faut convenir aussi qu'elle m'avait vu écrire, et que cela lui donna le temps de réfléchir que c'était toujours le son *ó*. — Maintenant, vous savez que les voix, ou sons simples, ne nécessitent qu'une ouverture de bouche, et que la bouche reste dans sa position tout le temps que nous filons ou prolongeons le même son. Sachez,

écrivaient. En moins d'une demi-heure toutes les copies nous furent remises, et nous avons été charmé et du style et de l'écriture de nos petites SÉVIGNÉS. Il serait curieux de comparer les six compositions; qui toutes respirent les plus doux sentimens de l'amour maternel et de l'amour filial; nous reviendrons dans un autre numéro sur la méthode que le professeur a suivie avec ces jeunes personnes, et pour ne pas retarder l'impatience de nos jeunes lecteurs, nous allons leur faire connaître la composition qui a paru la meilleure : La voici : (*Note de l'éditeur.*)

Le retour du Soldat.

Heureuse mère, livre ton âme à la joie ! le cri de guerre a cessé de désoler ta patrie, et la paix te ramène ton fils, ce fils dont le départ t'a coûté tant de larmes, et qui revient enfin les essuyer lui-même ! Tu palpites d'espérance. Déjà luit ce beau jour où tu dois le revoir. Il semble que la nature veuille partager ton

allégresse ; tu la trouves plus belle ; le ciel est plus serein, l'air est plus pur pour toi ; tu crois voir tout animé du bonheur que tu ressens. Du bonheur ! oui le tien n'est point une illusion.

Dès l'aube du jour, tu te rends sur le seuil de ta chaumière ; impatiente, tu regardes si tu n'apercevras pas briller l'armure d'un guerrier; l'espoir et le plaisir te font recouvrer ta vue déjà affaiblie par l'âge ; tu t'éloignes de chez toi ; tu reviens sur tes pas ; tu ne sais ce qui t'agite, mais jamais les momens ne t'ont paru si longs. L'inquiétude trouble tes sens. Tu ne peux concevoir ce qui diffère ton bonheur ; tantôt tu souris, tantôt tu soupires, il semble que les plus douces et les plus déchirantes émotions se combattent dans ton cœur. L'attente ! ah ! pour une mère est-il rien de plus cruel ?

Mais le ciel ne veut pas plus longtemps te laisser dans les alarmes. Ton fils n'a point connu d'autre amie que toi ; il n'a point oublié les soins que tu lui as prodigués dans son enfance ; il n'a point perdu le souvenir de ton amour. Le moment de ta réunion tarde pour son cœur

comme pour le tien. Il part enfin, il vole pour se rendre dans tes bras. Vois-tu au loin son coursier qui fend la plaine? Le vois-tu lui-même qui te fait signe qu'il t'a aperçue? Ah! n'est-ce point un songe? Dois-tu en croire tes yeux? Oui, ils ne t'abusent point; les regards maternels se trompent rarement. Qui te retient encore? que n'as-tu des ailes pour t'élancer plus rapidement sur son cœur; mais le voici.... Laisse, laisse couler ces larmes si douces qui tombent de tes paupières; ton fils t'est rendu; tu le serres étroitement sur ton sein; mais comment t'en arracher? Tu l'embrasses! Depuis si long-temps tu vis privée de ce bonheur. Mon fils! c'est la seule parole que tu peux proférer, et la voix de ton cœur semble muette dans ces momens où elle voudrait exprimer ses transports. Mais ô surprise! ô plaisir! Ton fils n'a pas en vain recherché la gloire. Vois-tu le cordon de l'honneur attaché à sa boutonnière? Vois-tu ces lauriers qu'il vient t'offrir et qui sont encore rougis du sang de ses blessures? Tu ne sais si tu dois les bénir... Ah! reçois-les, couvre-les de tes baisers.

Ton premier mouvement, en revoyant ton fils, fut le plaisir, que ton second soit l'orgueil ; l'orgueil ! pour une mère, est-il rien de plus pardonnable ! Mais il veut revoir sa chaumière ; il veut revoir ce jardin, témoin de ses premiers beaux jours. C'est toi qui le conduis partout ; tu jouis de son contentement ; tu cherches à deviner ce qu'il va te dire en revoyant son ancienne demeure ; s'il sourit, tu souris aussi ; si ses yeux se portent sur toi, tes regards ont dévancé les siens ; tu ne peux trop le suivre dans tous ses mouvemens.

Ah! qu'il est indéfinissable cet amour maternel, qu'une mère seule peut bien concevoir ; et que le cœur d'un fils qui a quitté, pour sa patrie, tout ce qu'il a de plus cher au monde, doit être attendri et charmé en revoyant le toit qui l'a vu naître, et sous lequel il a goûté le vrai bonheur ! Le guerrier ambitionne la gloire, il marche au combat, il brave les périls ; mais s'il avait toujours devant les yeux l'image de cette mère en pleurs qui le redemande à tout ce qui l'entoure, son courage demeurerait-il inébranlable ? Jeune

héros, la voix la plus séduisante pour toi est la voix de la gloire ; mais la plus douce à ton cœur, est celle de la nature.

MADEMOISELLE CÉLESTE D.
Elève de M. Lévi.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LES COSTUMES DES FRANÇAIS.

(Cinquième article.)

Sous Louis XII, l'habillement des hommes de la cour et de la ville consistait en un pantalon serré de soie cramoisie ou couleur de feu. Une veste ample et plissée descendait jusqu'aux hanches; les manches étaient serrées et descendaient jusqu'au poignet; cette veste était fixée par une ceinture plus ou moins riche; ceux qui avaient le droit de port d'armes y suspendaient leur épée. On portait par-dessus ce premier vêtement une longue houpelande entr'ouverte sur le devant; sa partie supérieure se terminait par un grand collet rond, qui couvrait totalement les épaules. Ce grand collet était en martre-zibeline, en hermine ou en vair, pour ceux qui

avaient le droit de porter ces fourrures, et en diverses autres étoffes pour le public.

La houpelande que portait Louis d'Orléans, le jour de son assassinat, était de damas noir, fourré de martre. Ce prince fut assassiné à Paris en 1407.

Le costume des femmes était le même que sous Charles VII; Agnès Sorel, sa maîtresse, fut la première femme en France qui ait porté des diamans. On dit que François Ier, en voyant un portrait de cette femme célèbre, avait écrit au-dessous ces quatre vers :

Plus de louange et d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dans un cloître ouvrer,
Close nonnain ou bien dévot hermite.

Voltaire révoque en doute cette anecdote : « Je ne saurais pourtant concilier ces vers, » dit-il, qui paraissent purement écrits » pour le temps, avec les lettres qu'on a » encore de sa main, et surtout avec celle » que Daniel a rapportée : Tout a steure » ynsi que je me vouloys mettre o lit est » aryvé Laval; lequel m'a apporté la sertenété du lèvement den siége, etc. »

Dans le seizième siècle, les Français re-

qualité de la dame, ajustée à un corset pareil. Les manches descendant jusqu'au poignet étaient bouffantes, chargées de rubans, et enrichies de perles et de pierres précieuses. Les femmes de la cour portaient le manteau doublé d'hermine, et dans les grandes cérémonies, comme dans les siècles précédens, elles portaient par devant un surcot. Le surcot était ce vêtement sur lequel les armes de la dame étaient brodées. Ménage fait dériver ce mot de l'allemand. Les dames *de pique*, *de trèfle* et *de cœur*, telles qu'on les représente encore aujourd'hui sur les jeux de cartes, peuvent nous donner une idée du surcot.

A. D.

de l'Athénée des Arts.



MORALE.

DE L'IMPERTINENCE.

Une des grandes impertinences, est de se prévaloir des dons de la nature, ou de la fortune, vis-à-vis des personnes qui ne

jouissent pas des mêmes avantages. Un savant qui fait parade de sa science devant un ignorant ; un bel esprit qui écrase de ses saillies un sot ; un brave qui fait brandir son épée vis-à-vis d'un poltron ; ou un riche qui étale ses richesses devant un pauvre, commettent tous de graves impertinences. Mais le comble de la lâcheté et de la sottise, est d'humilier et d'insulter gratuitement un sexe faible, à qui nous devons tout, toujours prêt à nous pardonner nos erreurs, même celles qui affectent le plus son cœur sensible. La conduite légère et toujours outrageante, que certains jeunes gens se permettent de tenir à l'égard des femmes, mérite toute l'indignation d'un jeune homme bien élevé qui, en voyant une femme, se rappelle toujours avec un sensible plaisir les tendres soins que lui ont prodigués les personnes de ce sexe, lorsque faible lui-même, il était à leur merci.

Certains jeunes gens se permettent d'insulter les femmes, parce qu'ils croyent n'en avoir rien à craindre ; et ils en agiraient tout autrement si elles ressem-

blaient toutes aux deux héroïnes des anecdotes suivantes.

Une jeune femme fut insultée, dans une ville de garnison, par un de ces jeunes militaires qui jadis se faisaient une très-fausse idée de l'honneur des deux sexes. La jeune femme, le lendemain, prend des habits d'homme, attend le soir l'officier dont elle avait à se plaindre, le provoque, le force de mettre l'épée à la main, et au malheur d'avoir été insultée, cette nouvelle amazone joint celui de tuer son adversaire.

En 17.. La comtesse de **** avait une sœur cadette, que le jeune marquis de *** s'était fait un jeu de tromper de la manière la plus cruelle, et de déshonorer dans le public par des propos inconsidérés. La comtesse **** outragée elle-même par cette conduite envers une sœur chérie, prend une résolution désespérée pour tirer vengeance de l'insolent. Elle se rend chez lui, un poignard caché sous sa robe; elle lui fait une peinture touchante de l'état inquiétant où ses propos mettent son infortunée sœur; le chagrin qu'elle éprouve d'être déshonorée dans le public, d'une

manière si atroce, est sur le point de la conduire au tombeau, s'il ne s'empresse de réparer ses fautes, en démentant toutes ses calomnies, et en proclamant l'innocence de l'infortunée qu'il a outragée. Le jeune marquis ne répond à ces tristes discours que par des plaisanteries aussi indécentes que déplacées; son impudeur va même jusqu'à oser insulter la sœur de sa victime. C'est alors qu'emportée par sa juste fureur, la malheureuse comtesse tire brusquement son poignard, et le plonge dans le cœur de cet audacieux gentilhomme. Elle sort précipitamment de chez lui, se rend au Palais-Royal, se jette aux pieds du régent, lui fait un fidèle récit de son aventure, et en obtient sa grâce.

Nous sommes loin d'approuver la conduite de ces deux malheureuses dames. Les femmes ont d'autres moyens de vengeance plus terribles, et qui leur conviennent mieux; il est peu d'homme assez taré pour ne pas être affecté du mépris mérité que lui deverse une femme. Il peut braver l'opinion du public; mais un mot, un reproche justement mérité, enfin, le mépris particulier d'une femme l'accable.

blaient toutes aux deux héroïnes des anecdotes suivantes.

Une jeune femme fut insultée, dans une ville de garnison, par un de ces jeunes militaires qui jadis se faisaient une très-fausse idée de l'honneur des deux sexes. La jeune femme, le lendemain, prend des habits d'homme, attend le soir l'officier dont elle avait à se plaindre, le provoque, le force de mettre l'épée à la main, et au malheur d'avoir été insultée, cette nouvelle amazone joint celui de tuer son adversaire.

En 17.. La comtesse de **** avait une sœur cadette, que le jeune marquis de *** s'était fait un jeu de tromper de la manière la plus cruelle, et de déshonorer dans le public par des propos inconsidérés. La comtesse **** outragée elle-même par cette conduite envers une sœur chérie, prend une résolution désespérée pour tirer vengeance de l'insolent. Elle se rend chez lui, un poignard caché sous sa robe; elle lui fait une peinture touchante de l'état inquiétant où ses propos mettent son infortunée sœur; le chagrin qu'elle éprouve d'être déshonorée dans le public, d'une

manière si atroce, est sur le point de la conduire au tombeau, s'il ne s'empresse de réparer ses fautes, en démentant toutes ses calomnies, et en proclamant l'innocence de l'infortunée qu'il a outragée. Le jeune marquis ne répond à ces tristes discours que par des plaisanteries aussi indécentes que déplacées ; son impudeur va même jusqu'à oser insulter la sœur de sa victime. C'est alors qu'emportée par sa juste fureur, la malheureuse comtesse tire brusquement son poignard, et le plonge dans le cœur de cet audacieux gentilhomme. Elle sort précipitamment de chez lui, se rend au Palais-Royal, se jette aux pieds du régent, lui fait un fidèle récit de son aventure, et en obtient sa grâce.

Nous sommes loin d'approuver la conduite de ces deux malheureuses dames. Les femmes ont d'autres moyens de vengeance plus terribles, et qui leur conviennent mieux ; il est peu d'homme assez taré pour ne pas être affecté du mépris mérité que lui deverse une femme. Il peut braver l'opinion du public ; mais un mot, un reproche justement mérité, enfin, le mépris particulier d'une femme l'accable.

blaient toutes aux deux héroïnes des anecdotes suivantes.

Une jeune femme fut insultée, dans une ville de garnison, par un de ces jeunes militaires qui jadis se faisaient une très-fausse idée de l'honneur des deux sexes. La jeune femme, le lendemain, prend des habits d'homme, attend le soir l'officier dont elle avait à se plaindre, le provoque, le force de mettre l'épée à la main, et au malheur d'avoir été insultée, cette nouvelle amazone joint celui de tuer son adversaire.

En 17.. La comtesse de **** avait une sœur cadette, que le jeune marquis de *** s'était fait un jeu de tromper de la manière la plus cruelle, et de déshonorer dans le public par des propos inconsidérés. La comtesse **** outragée elle-même par cette conduite envers une sœur chérie, prend une résolution désespérée pour tirer vengeance de l'insolent. Elle se rend chez lui, un poignard caché sous sa robe; elle lui fait une peinture touchante de l'état inquiétant où ses propos mettent son infortunée sœur; le chagrin qu'elle éprouve d'être déshonorée dans le public, d'une

manière si atroce, est sur le point de la conduire au tombeau, s'il ne s'empresse de réparer ses fautes, en démentant toutes ses calomnies, et en proclamant l'innocence de l'infortunée qu'il a outragée. Le jeune marquis ne répond à ces tristes discours que par des plaisanteries aussi indécentes que déplacées ; son impudeur va même jusqu'à oser insulter la sœur de sa victime. C'est alors qu'emportée par sa juste fureur, la malheureuse comtesse tire brusquement son poignard, et le plonge dans le cœur de cet audacieux gentilhomme. Elle sort précipitamment de chez lui, se rend au Palais-Royal, se jette aux pieds du régent, lui fait un fidèle récit de son aventure, et en obtient sa grâce.

Nous sommes loin d'approuver la conduite de ces deux malheureuses dames. Les femmes ont d'autres moyens de vengeance plus terribles, et qui leur conviennent mieux ; il est peu d'homme assez taré pour ne pas être affecté du mépris mérité que lui deverse une femme. Il peut braver l'opinion du public ; mais un mot, un reproche justement mérité, enfin, le mépris particulier d'une femme l'accable.

Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par l'anecdote que nous a confiée notre collaborateur S. B., membre de l'Athénée des Arts.

A. D.

de l'Athénée des Arts.

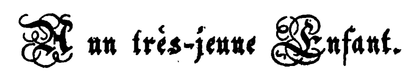
LA CURIOSITÉ PUNIE.

Un de mes amis, passant dans une rue fréquentée, voit marcher devant lui une dame d'une taille avantageuse, et dont la démarche noble autant que modeste, promettait la beauté la plus accomplie. Il double le pas pour admirer celle que la nature doit avoir comblée de tous ses dons; mais, qu'aperçoit-il? une figure hideuse et cicatrisée par ce fléau terrible que détruira, sans doute, peu à peu, l'usage bienfaisant de la vaccine. « Ah! mon » Dieu, qu'elle est laide! s'écrie-t-il, » involontairement. » — « Il faut, répond » avec une douceur angélique la dame » qui est l'objet du fatal compliment, il » faut, monsieur, que ce que vous dites, » soit bien vrai, car, un savoyard du-

» coin de la rue, vient de m'apostropher
» de la même manière. »

Mon ami, en me racontant sa triste mésaventure, m'avoua qu'il avait été tenté de se jeter aux genoux de la dame qu'il avait aussi cruellement qu'involontairement offensée, mais, que la honte l'avait emporté, et que, doublant le pas, il s'était empressé de disparaître aux yeux de la plus intéressante comme de la plus laide de toutes les femmes.

L. E.
membre de l'Athénée des Arts.



ROMANCE.

Enfant charmant, près d'une tendre mère,
Si tu reviens avant ton premier an,
C'est pour apprendre à bégayer, ma chère,
Les tant doux noms de papa, de maman,
Enfant charmant.

De tes parens tu feras les délices,
Bonheur pour eux, est de pouvoir un jour
De ta tendresse obtenir les prémices
Et recevoir preuves de ton amour
Pour tes parens.

En grandissant, va, souviens-toi, ma chère,

Que ton berceau fut la nuit et le jour
L'objet des soins de la plus tendre mère ;
Pour l'en payer donne retour d'amour
En grandissant.

W. N.



Du matin naïve parure,
Bientôt une molle ceinture
D'un lin éblouissant rassemblant les longs plis
Presse la taille de Chloris.
De sa blonde chevelure
Sous l'écaille modeste ou dans de blancs réseaux
Elle accumule ou captive les flots,
Puis levant vers le ciel ses yeux bleus d'innocence,
Tels qu'un ange les a quand sa divine essence
Prend les traits d'un mortel,
Elle découvre ainsi sa jeune conscience
A genoux devant l'Éternel :

« Toi que sent mon âme naissante
» Et que mon œil ne vit jamais,
» O Dieu, ta main toujours présente
» Répand en tous lieux tes bienfaits.

» Aux champs tu donnes leur parure,
» Tu peins les ailes des oiseaux,
» De la lumière la plus pure
» Tu fais briller les vermisseaux.

» On m'a dit que de quelques charmes
» Tes mains ont daigné m'embellir,
» Mais ce qui fait couler mes larmes
» C'est que ma mère va vieillir !

» O Dieu, de mes belles années
» Ici bas abrège le tour,
» Ou joins leur cercle aux destinées
» De celle à qui je dois le jour!

» Pardonne, une prière encore!
» J'aime! épouse dans un moment,
» Au cœur de celui que j'adore
» Fixe à jamais son doux serment! »

DENNE-BARON.
de plusieurs académies.



Avant que la lumière fût,
L'univers sommeillait dans une paix profonde;
DIEU dit: « Pour éclairer le monde,
Que Newton soit! » Soudain la lumière parut.

BOINVILLIERS.
de l'Institut royal de France, etc.

APOLOGUE.

Un aigle certain jour, planant dans l'atmosphère,
Voyait un limaçon sur un chêne grimpé.
Tout surpris il lui dit: Vil rebut de la terre!
Pour t'élever ainsi qu'as tu fait? — J'ai rampé.

(Le mot de l'énigme est *oiseau*.)

mis *ces oiseaux*, à la bonne heure. — SOPHIE. Est-ce vrai ? Monsieur. — Oüi, Mademoiselle, votre frère a raison. L'*x* est ordinairement le signe caractéristique du pluriel, et remplace l'*s* dans les mots terminés en *au* et en *eu*. On dit « un noy*au*, des noy*aux* ; du f*eu*, des f*eux* ; une *eau*, des *eaux*. » — Pourquoi mettez-vous *déplumée* au féminin ? quand *oiseau* est masculin. — Comment ! c'est possible ! — Voyez. — C'est l'habitude de mettre l'adjectif au féminin. — C'est fort bien quand vous parlez de vous-même, parce que vous êtes une demoiselle. — Sophie ayant ôté l'*x* d'*oiseau*, et l'*e* muet de *déplumé*, dit : « Enfin, voilà notre phrase corrigée ; passons à une autre. » — VICTOR. Il me semble que ce n'est pas tout, et que vous aviez encore quelque chose à nous dire. — Vous avez raison, mon jeune ami. Vous aviez écrit *oisau*, sans *e*. Pourquoi faut-il en mettre un dans ce mot? — VICTOR. C'est l'usage. — L'usage ? Pauvre raison. Sur quoi est-il fondé cet usage ? — VICTOR. Ma foi, je n'en sais rien. — Et vous, Mademoiselle. — SOPHIE. Je n'en sais pas davantage. — C'est à moi de vous l'apprendre.

Il y a deux raisons pour écrire *oiseau* avec un *e*. D'abord la règle de famille. — Comment ! s'écria Sophie, est-ce que les mots ont des parents? — Sûrement, Mademoiselle; on trouve chez eux des papas, des mamans, des frères, des sœurs, des cousins, des cousines. — SOPHIE. Oh! pour le coup, je ne m'attendais pas à cela. — VICTOR. Ni moi non plus. Je vous en prie, expliquez-nous donc cette parenté. — Rien de plus aisé ! comment appelle-t-on la farine délayée avec de l'eau et du beurre, dont on fait des brioches? — De la *pâte*, dirent les enfants. — Bon. Eh! bien, en Grammaire, le mot *pâte* est la maman de deux enfants, dont l'aîné est *pâtissier*, et le plus jeune est *pâtronnet*, lesquels ont pour cousin le *pâté* que vous mangez, et pour cousine, la *pâtée* que le chat mange. Ils ont pour alliés à leur famille *pétrin*, *pêtrir*, *pêtrisseur*. — VICTOR. Vraiment cela m'amuse de voir cette petite famille. — SOPHIE. Et moi aussi. Voyons donc maintenant celle de l'*oiseau*. Quel rang tient-il dans la parenté. — C'est un papa. Il a pour fils *oiselet*, qu'il affectionne, et deux grands vauriens de cousins qu'il

n'aime guère, ce sont *oiseleur* et *oiselier*, qui lui font constamment la guerre, le privent de sa liberté, et le vendent. — Fi! les vilains parents, s'écrièrent simultanément le frère et la sœur. Mais, me dit Sophie, comment *oiseau* est-il le chef de famille d'*oiselet*, d'*oiselier*, *d'oiseleur?* — VICTOR. Quoi! tu ne comprends pas? J'ai vu cela tout de suite, moi. Si cet *oiseau* n'avait pas d'*e*, on ne pourrait pas dire oi*se*leur. — SOPHIE. Comment dirait-on, donc? — VICTOR. Il faudrait dire *oisaleur*. — SOPHIE. Est-ce vrai? Monsieur. — Oui, Mademoiselle. Remarquez qu'en grammaire les plus petits mots sont les chefs de famille. Or, du mot *oiseau*, écrit avec un *e* on a fait d'après coup *oise*lier, ou le preneur d'oiseaux; *oise*leur, ou le vendeur d'*oiseaux*; de sorte que ce même *e* muet qui se trouve dans le mot primitif, se retrouve dans les mots dérivés. — Ah! bien, bien, j'y suis. — C'est ainsi que de *chameau* on a fait *chamelier*, conducteur de *chameaux*; que de *chapeau* on a fait *chapelier*, faiseur de chapeaux. — SOPHIE. Permettez que j'en trouve un ou deux, pour vous faire voir que je comprends. Par

exemple, de *bateau* on a fait *batelier*; de *couteau*, *coutelier*.—Très-bien.—VICTOR. Voulez-vous que j'en dise aussi? Monsieur. — Volontiers, mon ami. — VICTOR. Avec *manteau* on fait *mantelet*; avec *niveau* on fait *niveler*. — Comment donc! c'est charmant, mes amis. Je suis surpris de vous entendre. — VICTOR. Après la règle de famille, que je comprends bien, quelle est l'autre? — La voici. En général, tous les noms qui se terminent au singulier par le son *eau*, portent un *e* muet, comme *gâteau*, *fuseau*, *chalumeau*, et nombre d'autres que l'usage vous apprendra: ils prennent l'*x* au pluriel. Il n'y a que ceux en *al* ou *ail* au singulier qui n'ont point d'*e* au pluriel, comme: « un bo*cal*, des bo*caux*; un che*val*, des che*vaux*; un soupi*rail*, des soupi*raux*; le bét*ail*, les bes*tiaux*. Cependant, il y en a trois qui, au singulier, s'écrivent par *au*, sans *e*: ce sont: « noy*au*, aloy*au*, tuy*au*. » — SOPHIE. Je trouve la seconde règle plus difficile que la première. — Cela ne m'étonne point, car quand les idées ne s'enchaînent pas, et qu'il n'y a que des mots à apprendre, la classification est plus pé-

nible. C'est là le cas d'exercer la mémoire locale. Cependant on en vient à bout quand on simplifie le travail. Voici une phrase à traduire sur les trois personnes, à la manière accoutumée.

« Je casse un noyau, je démonte un tuyau, je coupe un aloyau. Je dresse un cheval, je monte des chevaux fougueux, j'ouvre mon couteau, je ferme mes ciseaux, je dévide mes fuseaux; je bouche mes soupiraux, je retire du four des gâteaux, je plie mes réseaux; j'enfile des anneaux; j'éprouve bien des maux, je goûte à mes pruneaux; je rentre mes bestiaux. «

V. A. VANIER.

de la Société royale académique des sciences.

HISTOIRE.

MORT DE SOCRATE.

LES meilleurs citoyens avaient à Athènes le même sort que les scélérats dans les autres villes. Cette ville si recommandable par les sciences qu'on y enseignait mieux qu'en aucun lieu du monde, était le théâtre de la haine et de l'injustice. Une mul-

titude de philosophes de différentes espèces y semait le trouble et la division, et la liberté qui régnait dans cette grande ville, ne servait qu'à y entretenir une discorde continuelle. Les philosophes se faisaient un point d'honneur de choquer en tout le sens commun et les bienséances; ils ne respectaient ni règles, ni lois, ni usages; c'était une vertu chez eux que de n'en point avoir; et cependant ils étaient admirés du peuple. On se souvient d'eux aujourd'hui, tandis qu'on a oublié tant de gens de bien, pleins d'esprit, de générosité et d'amour pour leur patrie. D'autres philosophes en apparence plus tranquilles étudiaient, disaient-ils, la sagesse, et donnaient en même temps à corps perdu dans mille opinions qui paraissent aujourd'hui ridicules aux hommes les moins sensés.

Ce fut du milieu de ces fous que sortit le sage Socrate. Il était né vicieux, il l'avoue lui-même; mais jugeant avec raison que la vraie philosophie consistait à vaincre ses passions et ses défauts, ce fut là d'abord sa principale étude. Il vint bientôt à bout de se corriger, parce qu'il travaillait pour lui même, et qu'il n'avait que cet

ouvrage à cœur. Dégagé de tous ses vices, il songea à se former l'esprit par les sciences utiles; il ne dédaigna pas d'en apprendre de vaines, qui servent quelquefois. En peu de temps il devint un des plus grands hommes d'Athènes; son éloquence égalait son profond savoir, et sa sagesse (chose rare dans les gens d'un esprit vif), surpassait encore ses talens. Les plus honnêtes gens se firent alors un plaisir de converser avec lui, et pendant que les autres philosophes étaient à peine soufferts sur le Pyrée, Socrate voyait les juges, les nobles et tout ce qu'il y avait de plus considérable dans Athènes. Le fameux Alcibiade, que l'ambition perdit depuis, fut un de ses premiers disciples. Ce jeune Athénien ne pouvait se vanter d'une naissance illustre par rapport à la longue suite des temps; mais l'alliance d'un de ses ancêtres avec un homme admiré de tout le monde, les richesses et le nom de ce héros dont il avait hérité, le mettaient de niveau avec tout ce qu'Athènes avait de plus grand. Socrate l'aimait à cause du brillant de ses saillies, et il tâchait de retenir par la raison l'impétuosité de son tempérament. Alci-

biade fut charmé d'avoir fait connaissance avec ce grand homme. Il sentit bientôt la différence du caractère de Socrate d'avec celui de ses anciens amis, il s'y attacha de bonne foi, et fut un de ses plus zélés sectateurs. Les richesses, le rang, le crédit et la bonne mine d'Alcibiade lui faisaient chaque jour de nouveaux ennemis. Le mérite supérieur de Socrate lui avait aussi attiré la haine de tous les philosophes d'Athènes, et jamais deux hommes si rares et si dignes d'estime ne furent plus ouvertement persécutés. Les principaux magistrats d'Athènes, jaloux avec raison d'Alcibiade, l'éloignèrent de leur ville, sous prétexte d'une ambassade à Sparte. Il se fit là de nouvelles affaires, et sa conduite lui attira bientôt autant d'ennemis que dans Athènes. Les Spartiates engagèrent alors les Athéniens à rappeler un ambassadeur si dangereux. Il le reçurent donc dans leur ville; mais ils le firent enfermer sous prétexte d'avoir attenté au bien public.

Socrate apprit sa détention avec une grande douleur, et il fit en sa faveur tous les efforts possibles. Il obtint l'élargissement de son ami, et Alcibiade continua de

mener, comme auparavant, une conduite peu délicate et peu vertueuse. Socrate, qui avait tout pouvoir sur son esprit, l'engagea à s'éloigner pour quelque temps. Alcibiade y consentit, et ce fut ce temps là que les ennemis de Socrate prirent pour l'attaquer. Ses ennemis étaient des philosophes; ils s'assemblèrent tous, et convinrent de le perdre. Pour cela, ils l'accusèrent chacun en particulier de différens crimes, et ils trouvèrent assez de faux témoins pour donner du poids à leurs dénonciations. On arrêta donc Socrate qui fut mis en prison à son tour, et comme il connaissait parfaitement le caractère de ses ennemis, il jugea bien qu'il fallait se préparer à la mort. Dans tous les temps les amis ont abandonné les malheureux. Notre philosophe se vit délaissé de tous ceux qui pouvaient lui être utiles. Il n'en parut pas pour cela moins tranquille et moins ferme, et sa prison devint bientôt le rendez-vous de tous les honnêtes gens d'Athènes.

Ils y venaient admirer la grandeur d'âme d'un homme sur qui les calomnies de ses accusateurs et la crainte de la mort ne faisaient aucune impression. Pourquoi me

plaindrais-je, leur disait-il? le monde entier, par rapport aux espaces immenses que je comprends, est une prison plus étroite que ne l'est celle-ci, suivant les idées bornées du vulgaire; je sortirai de toutes les deux. D'ailleurs j'ai vécu assez long-temps pour me connaître, et pour connaître tout ce qui venait à ma portée. Ce serait maintenant à recommencer. Ce serait aller deux fois pour une à Sparte ou à Corinthe, et relire un ouvrage que j'ai lu. La vie, continue-t-il, que chacun trouve si courte, est d'une durée trop longue encore pour ceux qui n'ont aucune dignité, aucune charge dans l'état. Qu'importe au monde qu'un citoyen ordinaire vive un siècle? Au contraire, les années d'un bon roi, d'un bon juge, devraient être prolongées aux dépens de celles des autres, parce que ces hommes sont rares et d'une grande utilité. On lui conseilla d'écrire à Alcibiade, qui viendrait sans doute sur-le-champ à Athènes employer tous ses amis. Mais Socrate, qui regardait la mort et ses amis d'un autre œil que les hommes ordinaires, ne voulut jamais donner avis de son emprisonnement à Alcibiade.

On voulut aussi engager Socrate à solliciter plusieurs personnes de considération, qui l'avaient autrefois reçu avec plaisir chez elles : Ils savent que je suis ici, répondit-il, et qu'ils peuvent me servir. Je ne veux pas m'exposer à un refus, ni à mendier aussi peu de chose que la vie. Cependant son procès avançait. Dans les discours qu'il tenait souvent à ses disciples, il lui était échappé de parler quelquefois avec trop de vivacité des mœurs des Athéniens. Ces discours étaient des reproches publics des excès auxquels se portaient les principaux d'Athènes, et le malheureux Socrate, qui croyait parler à des auditeurs discrets, apprit que ses censures avaient été malignement rapportées à ceux qui en avaient été l'objet; qu'ils étaient des principaux magistrats, et qu'ils saisiraient avec joie l'occasion de se débarrasser d'un critique si clairvoyant et si accrédité. Cette nouvelle indigna le philosophe contre ses disciples, non parce que leur indiscrétion lui donnait de nouveaux ennemis et avançait l'arrêt de sa mort, mais parce qu'il croyait qu'il y avait de la honte à avoir instruit de telles gens.

(*Suite au numéro prochain.*)

NOTICE

Sur la vie et les ouvrages du chevalier de Florian.

(Deuxième article.)

Destiné au service dès son bas âge, Florian y entra en qualité de capitaine de dragons, dans un régiment qui portait le nom de son bienfaiteur. Le prince ne négligea pas son avancement dans le service militaire, et lui donna bientôt une compagnie. Au milieu des plaisirs d'une vie dissipée, Florian consacra néanmoins quelques instans à l'étude des anciens romans et des fabliaux. Le charme qu'il y trouva parut décider sa vocation pour le genre pastoral et pour les romans de chevalerie. Lorsqu'il songeait sérieusement à embrasser la profession d'écrivain, M. le duc de Penthièvre lui fit offrir une place de gentilhomme auprès de sa personne. Florian hésita long-temps : le service militaire était plus conforme à ses goûts que la place de gentilhomme à la cour d'un prince. Cependant il ne voulut pas paraître ingrat envers son bienfaiteur, et il accepta. Avant d'en-

trer en fonctions auprès du prince, il fit ses conventions avec lui. « J'écrirai, dit Florian? — Oui, répondit le prince ; mais à une condition, c'est que vous écrirez avec décence et réserve. » Florian accepta la condition, et l'observa fidèlement. A vingt-quatre ans, il débuta heureusement par sa comédie, intitulée *les Deux Billets*; il composa ensuite *le Bon Ménage*, le *Bon Père*, la *Bonne Mère*, les *Jumeaux de Bergame*, le *Bon Fils*, etc. On revoit toujours avec plaisir ces productions remplies de naturel et de sentiment. L'auteur ne se borna pas à les faire représenter devant des assemblées choisies, qui ne manquaient jamais d'applaudir à des scènes pleines d'esprit et d'agrément; il y jouait, en société, le rôle le plus intéressant, et sans doute le plus difficile, celui d'arlequin; et la manière avec laquelle il s'en acquittait lui valut toujours de nombreux applaudissemens. Ce fut à l'occasion de la fête du duc de Penthièvre, et pour acquitter une dette du cœur, que Florian composa le *Bon Père*. La pièce allait être jouée dans les appartemens du prince, lorsqu'il fut informé du motif qui lui avait donné le jour;

il s'opposa donc formellement à ce qu'on la représentât. Que fit l'auteur? L'assemblée devant laquelle on allait la jouer était aussi nombreuse que brillante; il s'avance sous le masque d'arlequin, et parodiant d'une manière ingénieuse le fameux sarcasme de Molière : « Nous espérions, dit-il, vous donner aujourd'hui le *Bon Père*, mais Monseigneur le duc de Penthièvre ne veut pas qu'on le joue. » Le prince fut obligé de céder; la représentation de la pièce eut lieu, et il y prit beaucoup de plaisir. Faut-il s'en étonner? l'arlequin de Florian est toujours aimable, bon, naturel; et l'auteur s'est peint dans ce personnage de convention, qu'on applaudit toujours avec transport sur la scène.

Les sentimens de bienfaisance qui remplissaient l'âme du duc, avaient passé, pour ainsi dire, dans celle de Florian. Toutes les fois qu'il avait touché le prix d'un de ses ouvrages, il ne manquait pas d'en porter une partie au curé de Saint-Eustache, qui était chargé de distribuer les aumônes du prince. Faut-il que des actions aussi louables aient perdu, en quelque sorte, de leur éclat par les soins assidus que Flo-

rian prodigua à une femme dont le jeu séduisant avait captivé son cœur ! Quelques amis l'exhortèrent en vain à renoncer à un attachement, qui était d'autant plus blâmable, qu'il l'éloigna trop long-temps de la société, dont il faisait les délices, par ses manières aimables, par le piquant de sa conversation, et par la franchise de son caractère.

En 1779, l'Académie française couronna la pièce de Florian, intitulée : *Voltaire et le Serf du Mont Jura.* Depuis cette époque, il obtint, de la même compagnie, un prix de poésie pour sa touchante églogue de Booz et de Ruth. Entraîné par son goût dominant, pour le genre pastoral, et docile au conseil que Voltaire lui avait donné de se livrer tout entier à l'étude de la littérature espagnole, pour suppléer à la connaissance des langues anciennes, qui lui manquait ; il publia le roman de *Galatée*, qui eut un succès étonnant. Sa modestie voulut en rapporter la gloire entière à Michel Cervantes ; mais le public jugea que la copie ne faisait pas regretter l'original. Le roman d'*Estelle* parut quelques années après ; l'ouvrage plut, le style en était

nombreux et varié, cependant il n'eut pas autant de vogue que le roman de Galatée. La disposition des esprits n'étant plus alors la même, on ne doit pas s'étonner qu'un ouvrage où l'on retraçait les mœurs simples des bergers, fût en opposition avec les principes qui commençaient à germer en France. Quand une nation conçoit des inquiétudes, ou croit avoir des motifs d'alarmes, dès lors elle ne s'occupe plus que des moyens de faire cesser tout ce qui tend à troubler sa tranquillité.

Vers la même époque, Florian fit paraître un roman politique sous le titre de *Numa Pompilius*. Tout le monde s'accorda à louer cet ouvrage qui renferme, il est vrai, de grandes beautés; mais on convint aussi qu'il a le défaut d'offrir un genre indéterminé, que le style s'éloigne trop de celui qui convient à l'histoire, et que les combinaisons des caractères produisent, en général, très-peu d'effet. Florian publia aussi un Eloge de Louis XII, qui fait honneur à son caractère et à ses talens.

(*Suite au numéro prochain.*)

NOUVELLES.

(Nous donnerons dorénavant sous ce titre les nouvelles extraites des journaux qui intéressent la science ou les arts.)

On vient de découvrir dans l'église de Saint-Sulpice, le mausolée de M. Languet, curé de cette paroisse, qui pendant la révolution avait été transporté au musée des Petits-Augustins, et qu'on a rendu à son église. Ce monument est placé dans la chapelle Saint-Jean, et est adossé au mur. M. Languet est représenté à genoux; à droite est un ange, à gauche la mort. La statue du vertueux curé a souffert, et n'a pas été pleinement restaurée : un des doigts de la main manque. Au dessous du monument, une longue inscription en français rappelle les vertus et les services de M. Languet. Ses deux principaux titres de gloire sont d'avoir achevé son église, dont les travaux étaient interrompus depuis quarante ans, et d'avoir fondé la maison de l'Enfant-Jésus. Il mourut le 11 octobre 1750, ayant donné peu auparavant la démission de sa cure. Il avait refusé plusieurs évêchés. Le monument qui vient d'être rétabli avait été

élevé par les soins de Jean Dulau d'Allemans, successeur de M. Languet, et des marguilliers de la paroisse. Ce monument appartenait naturellement à l'église de Saint-Sulpice, et il convenait de replacer le Pasteur au milieu de ses ouailles, et dans cet édifice terminé par son activité, sa générosité et sa persévérance.

—La première découverte de la comète qui occupe aujourd'hui les savans, est due à M. Nel-de-Bréauté, demeurant à la Chapelle, près Dieppe. Ce fut le 28 décembre dernier, vers cinq heures du matin, que cet astronome l'aperçut dans la constellation d'Hercule. Les astronomes de Paris ont commencé à l'observer dans la nuit du 30 décembre; mais ce n'est que le 2 janvier que l'état du ciel a permis d'en prendre la position exacte. Suivant les observations de MM. Bouvard et Nicollet, faites à l'observatoire royal, le 2 janvier, à cinq heures 54 minutes 38 secondes du matin, temps moyen, la comète était par 253°, 1′ 55″ d'ascension droite, et par 15°, 16′ 33″ déclinaison boréale. Elle se lève vers les quatre heures du matin; sa queue est d'environ trois degrés de longueur, et

son noyau assez brillant. Les observations auxquelles on continue de se livrer, feront bientôt connaître la grandeur de l'orbite de cet astre.

Variétés.

LE TRAVAIL, ALLÉGORIE.

Le Travail, fils du Besoin et père de la Santé et du Contentement, habitait avec ses deux enfans une petite maison champêtre, sur le penchant d'une colline, bien loin de la ville. Ils ne voyaient point les gens en pouvoir et ne visitaient que les villageois des environs. Ayant envie de parcourir le monde, ils abandonnèrent leurs amis, leur asile et partirent.

Le Travail fit gaîment son chemin ayant à côté de lui la Santé, sa fille, qui le réjouissait par ses chansons, tandis que le Contentement, le sourire à la bouche, soutenait de l'autre côté les pas de son père.

Ils voyagèrent ainsi à travers les campagnes, traversèrent des villages et des villes et arrivèrent enfin dans la capitale.

Aussitôt qu'ils y furent entrés, le père conjura ses enfans de ne jamais le perdre de vue : car les dieux, leur dit-il, ont attaché à notre séparation la perte de tous les trois.

La Santé était trop vive pour suivre long-temps les conseils du Travail : elle se laissa entraîner aux conseils de l'intempérance et mourut en accouchant de la Maladie. Le Contentement, pendant l'absence de sa sœur, s'était abandonné à la paresse, on n'en eut plus de nouvelles, et le Travail, qui ne pouvait goûter aucuns soulagemens sans ses enfans, se mit à les chercher ; mais il fut saisi par la fatigue et mourut de misère.



CONTE.

J'ai lu, je ne sais où, que dans la Franconie
Dès qu'on meurt, jeune ou vieux, idiot ou lettré,
Les parens, les amis vont en cérémonie
Conduire le défunt, guidés par le curé,
Dans son dernier asile ; et qu'une énorme pierre
Façonnée avec art, portant inscription,
Instruit les voyageurs que la dévotion
Conduit dans ce saint lieu pour faire la prière,
De l'état du défunt, de ses rares vertus,
De ses noms et prénoms, du jour de sa naissance,

Et, voyéz jusqu'où va l'extrême prévenance
Des parens affligés, chantant des orémus,
Ils veulent, mais ceci me paraît superflus,
Que le nom du docteur gravé sur cette pierre
Indique aux étrangers qui l'a mis dans la bière.
Dorsac, grand voyageur, natif de Croupignac,
Possesseur d'un château que la Garonne arrose,
Suivi d'un seul valet qui se nomme Mornaç,
Arrive en Franconie à la fin de nivose,
Ou si vous l'aimez mieux aux environs de l'an,
Car le jour entre nous n'y fera pas grand'chose.
Je l'ai vu ce Dorsac, fier comme un capitan,
Couvert d'un long manteau serré par une agrafe
Parcourir lentement cet asile de paix;
Morne, silencieux, lire chaque épitaphe,
Et retourner rêveur au fond de son palais.
O pauvre humanité!... Ces tombes solitaires
De Dorsac ont frappé l'imagination;
Il appelle Mornac: « Viens, fais attention,
» Ecoute; tes bons soins, tes ferventes prières
» Mé rendront lé bonhur et la tranquillité.
» J'ai vue la mort, sandis! Ce n'est point un mensonge
» Ni les vaines vapurs d'un misérable songe
» Qui mé férait ici trahir la vérité.
» Je l'ai vue et dépuis jé n'ai plus dé gaîté!
» Vite, prends cé papier, va dé chaque épitaphe
» Mé mettre là-déssus lé nom du médécin,
» Tu féras lé total, tu mettras ton paraphe;
» Cours; point d'errur surtout, vole et reviens soudain.»
Pour remplir promptement le désir de son maître
Mornac, pour ce travail ne perd pas un moment;
Il vole au cimetière et le recensement
Est fait en un clin-d'œil et plus vite peut-être.
Dès qu'il est de retour il ouvre son état
Et lit tranquillement sans que rien le dérange
De son travail profond l'unique résultat.
Primo, Jean Robillard, surnommé Delagrange,

Savant docteur en us est porté mille fois,
Sans comprendre à l'état son gendre ni sa fille,
Douze petits enfans et cinquante bourgeois,
Car l'épitaphe dit qu'ils sont de la famille.
Secondo, d'Hervilly, praticien profond,
Mort malheureusement à la fleur de son âge,
Compte huit cent deux morts. Vous voyez c'est dommage,
S'il eût vécu long-temps ce médecin fécond
Eût sans peine effacé le savant Machaon. *
Grosbois, jeune docteur de tournure élégante,
Orgueilleux petit-maître, en a trois cent soixante;
Chrysostôme deux cents, Ivert, le gros, cent six;
François Dorlancour seize, et Malapeste dix.
Enfin deux fois inscrit le docteur Labaroque
A su gagner mon cœur; il est sage et prudent
M'a-t-on dit plusieurs fois; son mérite étonnant
Ne saurait, à mes yeux, vous paraître équivoque.
— Va lé chercher, Mornac, sul il put mé guérir,
Lui sul put m'empêcher, par son art, de mourir. —
Mornac, sans répliquer, n'écoutant que son zèle,
Part, et l'instant d'après le ramène avec lui.
— Docteur, lui dit Dorsac, je vous mande aujourd'hui,
Très-assuré, sandis, qu'une cure nouvelle
Pourrait, flattant vos goûts et votre ambition,
Réhausser votre gloire, et qu'à votre art fidèle
Vous remplirez d'un dieu la douce mission.
Lé fu, comme l'on dit, né va pas sans fumée,
Doctur, j'ai voyagé chez vingt peuples divers,
Et passé l'océan : la juste renommée
De vos rares talens à rempli l'univers.
Votre nom rétentit même dans les déserts....
—Oh!.. vous êtes trop bon, monsieur, vous voulez rire...
— Moi rire? cadedis!... Non, non, sachez, doctur,
Qué vous parlant ainsi la vérité m'inspire,
Et qué d'aillurs Dorsac est un homme d'honnur.

* Médecin grec fort renommé.

— Vous venez d'en donner une marque certaine,
Mais... — Point dé mais, sandis, vous êtes un phénix.
Jé connais vos talens ; tandis qué par centaine
Vos charlatans doctours font partir pour le Stix
Les fiévreux, les blessés et ceux qué la migraine
Retient en lur logis ainsi que les gouttux
Vous sauvur des humains n'en envoyez qué dux.
C'est montrer à mes yeux par trop dé modestie.
— Je ne m'attendais pas à cette répartie,
Ecoutez-moi, monsieur, je ne fais pas le fier,
Toujours la bonne foi me flatte et m'encourage ;
Deux sont expédiés pour le fatal rivage,
C'est bien assez pour moi qui suis ici d'hier.

B. D.
de l'Athénée des Arts.

ANNONCE.

Nouveau Cours des thèmes et corrigés des thèmes pour les classes de quatrième, troisième et seconde à l'usage des colléges, par M. Planche, professeur de rhétorique au collége royal de Bourbon, auteur du Dictionnaire grec-français, et autres ouvrages, 2 vol. Prix : 3 fr. Chaque volume se vend séparément. Prix : 1 fr. 50 cent.

L'utilité de cet ouvrage est généralement reconnue par MM. les professeurs ; le choix des thèmes et la pureté de la latinité le recommandent particulièrement aux parens qui veulent faire travailler leurs enfans sous leurs yeux.

A Paris, chez Roret, libraire-éditeur, rue Haute-Feuille, nº 12.

GRAMMAIRE PRATIQUE.

HUITIÈME LEÇON.

M. Joseph. — Je vous dirai, monsieur le Grammairien, que mes enfans aspirent après vous, ils n'ont rien à faire. — Je ne présume pourtant pouvoir y aller avant la semaine prochaine. — Et pendant ce temps, que feront-ils? — Des verbes d'état et des verbes d'action. — Et ensuite? — Des verbes, et toujours des verbes. Voulez-vous faire des progrès dans une langue? disait un fameux Jésuite : conjuguez, puis conjuguez, puis encore conjuguez. Ignorez-vous, monsieur, que la conjugaison est l'âme d'une langue? Réfléchissez donc à une chose, qu'en français les noms sont indéclinables; et leur orthographe est bientôt apprise; ils n'ont d'autre variabilité que l'addition d'une *s* au pluriel, encore ceux qui portent cette *s* au singulier, comme du *bois*, un *mois*, un *bras*, un *tas*, un *amas*, un *compas*, ne chan-

gent point au pluriel. cette *s* du singulier se retrouve dans la famille de *bois*, on fait bois*erie*, bois*e*; de *mois*, on fait mensuel; de *bras*, on fait bras*se*, bras*sée*; de *tas*, *en*tas*ser*; d'*amas*, amas*ser*; de *compas*, compas*ser*. Les deux consonnes *x* et *z* étant le signe du pluriel, il en résulte que les noms qui se terminent par *x* ou par *z* au singulier, sont invariables pour les deux nombres : Un *nez*, des *nez*; un *malheureux*, des *malheureux*. Il n'en est pas de même pour les verbes ; à combien de remarques ne donnent-ils pas lieu ? Non-seulement chaque verbe présente dans sa conjugaison quatre-vingts inflexions; mais encore nos verbes se divisent-ils en quatre conjugaisons. La première, que nous pouvons considérer comme nationale, puisqu'elle en renferme seule la très-grande majorité, est susceptible de plusieurs remarques importantes; mais qu'il ne faut faire qu'après avoir pratiqué. Par exemple, nous en sommes restés aux verbes en *ier*, par *i* simple. Vos enfants doivent maintenant passer à ceux en *uer*, et en *éer*, comme *remuer*, *agréer*; et vous verrez s'ils mettent bien

le futur, je REMUER*ai*, j'AGRÉER*ai*, ainsi que le conditionnel.

M. JOSEPH. — Soyez tranquille, ils ne s'y tromperont pas; car ils savent former leurs radicaux, et sont attentifs aux finales du tableau n°. 3 de votre grammaire.

— Tant mieux, Monsieur, tant mieux, s'il en est ainsi; qu'ils passent à ceux en *yer*, comme, par exemple, *broyer*, *nétoyer*, etc., dont l'*y* se change en *i* aux trois personnes du singulier, et à la troisième du pluriel du présent de l'indicatif, ainsi qu'à toutes les personnes du futur et du conditionnel. A l'imparfait de l'indicatif l'y se trouve suivi d'un *i* aux deux premières personnes du pluriel : « Nous BROY*ions*, vous BROY*iez*, à cause de l'*y* du radical. Même remarque au présent du subjonctif : « que nous BROY*ions*, que vous BROY*iez* ». Les verbes en *cer*, comme *bercer*, *amorcer*, prènent une cédille sous le ç chaque fois que cette consonne se rencontre devant *a* ou *o*. Exemple: « BERÇ*ant*, nous BERÇ*ons* ». Ceux en *ger*, comme *changer*, *ranger*, prènent un *e* muet dans le même cas. Exemple:

« RANG*eant*, RANG*eons* ». (Pages 17 et 18 de la Grammaire.)

M. JOSEPH. — Bon, bon; en voilà bien assez. Je vais leur tailler de l'ouvrage.

V. A. VANIER.
de la Société royale académique des sciences.

HISTOIRE,

MORT DE SOCRATE.

(Deuxième et dernier article.)

Enfin on prononça son arrêt de mort, et il fut condamné à boire la cigüe. On lui vint annoncer, les larmes aux yeux, cette injuste sentence. Sa femme vint aussi toute éplorée, comprenant alors la grandeur de la perte qu'elle allait faire. Elle se jette à ses genoux, et, les tenant long-temps embrassés, elle le conjure par ses larmes de s'attendrir pour lui-même, et de solliciter la clémence des juges : se laisseront-ils toucher par mes prières, lui répondit-il; ils n'ont pu l'être par l'équité. Elle lui présenta son fils unique, jeune enfant déjà en état de sentir la perte d'un tel père. Il se jeta à ses pieds et y répandit un torrent de larmes. Socrate, au-dessus de la nature

jusqu'alors, soutint cette attaque avec moins de fermeté. Il relève son fils et l'embrasse avec une tendresse qui fit tout espérer à sa femme; mais se remettant tout à coup: Allez, mon fils, lui dit-il, consolez-vous; soyez mon fils par vos sentimens, et comprenez dès à présent que c'est vivre avec infamie, que d'avoir craint de mourir.

En même temps Socrate pria sa femme de lui donner les derniers adieux, et d'emmener son fils. Elle obéit, et fut en ce point plus raisonnable qu'elle ne l'avait été le reste de sa vie. Elle avait rendu Socrate à plaindre, par ses humeurs différentes et ses caprices continuels. Sa maison, par rapport à elle, était devenue une maison insupportable où Socrate n'avait que des désagrémens. Dans ce temps-là, les répudiations étaient fort à la mode, et l'on avait plus d'une fois exhorté Socrate à se défaire de sa femme; mais il avait toujours résisté à ce conseil, excusant ses défauts, et avouant, comme il était vrai, qu'elle avait le cœur bon, et qu'elle ne péchait que par humeur. Elle fit bien connaître en cette occasion qu'elle aimait en effet

Socrate, et que sa perte lui était cruelle. Elle tomba encore une fois à ses genoux sans sentiment; et lorsque les secours l'eurent fait revenir, elle répandit tant de larmes et parut si sincèrement pénétrée de douleur, que notre philosophe eut besoin de faire effort sur lui-même pour ne pas paraître extrêmement affligé. Enfin ils se quittèrent, Socrate, en souhaitant à sa femme une vie longue et heureuse, et elle au contraire, en désirant la mort. Les amis de Socrate, présens à cette scène si touchante, y avaient été plus sensibles que lui, et ils lui reprochèrent en quelque sorte sa fermeté comme un défaut de sentiment. Il fut très-sensible à ce reproche, et ne voulant laisser après lui rien qui pût nuire à sa mémoire, il leur dit qu'à la vérité il n'avait pas témoigné à son fils et à sa femme cette sorte d'affliction qui ressemble à la faiblesse; mais qu'il leur avait marqué du regret de les quitter autant que la philosophie le pouvait permettre: Mes larmes, ajoutait-il, n'auraient pas fait pour leur consolation ce que ma tranquillité apparente a dû faire. Je ne suis pas dur par insensibilité mais par raison. Je connais

assez la douleur pour savoir que la fermeté est le seul remède qui la soulage. Cette réponse ne satisfit pas entièrement ses amis, qui continuèrent à le blâmer de son indifférence pour la vie : Eh! mes amis! s'écria-t-il alors, ai-je fait autre chose que de mourir, depuis que les dieux m'ont donné l'être? Avec la raison me vint le goût des études ; je vécus alors pour les livres et les sciences. Dans l'âge des passions je m'attachai à les dompter, et je ne voulus avoir aucun commerce avec ceux qui pouvaient retarder cette victoire. Ainsi, après m'être éloigné toujours des hommes, de leurs sentimens corrompus et de leurs mœurs déréglées, ne serait-il pas étrange qu'on me vît de la douleur de sortir d'un monde dont je me suis éloigné toute ma vie?

L'arrivée de l'exécuteur de la justice annonça au sage Socrate, que sa dernière heure était venue. On lui demanda de quel genre de mort il voulait périr. Je vous laisse la liberté du choix, répondit-il à l'exécuteur ; ce sera ce qui vous incommodera e moins. Alors on lui ôta ses chaînes, pour lui laisser au moins un moment de liberté avant d'expirer. Ce fut alors que ses amis

ne purent retenir leur douleur. Les plus affectionnés se jetant dans les bras de Socrate, déplorèrent son malheur : Mes amis, leur dit-il, que ne gémissiez-vous, lorsque vous m'avez vu dédaigner les commodités des habitations vastes et des habits somptueux ? Lorsque vous m'avez vu mépriser l'amour, détester le vin et le jeu, c'était alors que j'étais mort véritablement ; et à présent, je commence à vivre. Cependant les larmes ne tarissaient pas. Socrate portant les mains en souriant aux endroits de son corps meurtris par les chaînes : voyez, dit-il, si je puis douter que les maux de ma vie ne me procurent dans peu une délicieuse récompense, puisque le mal que m'ont fait mes chaînes me laisse dans ce moment une démangeaison qui me flatte ? On n'osa plus gémir en présence d'un homme qui témoignait tant de force d'esprit, et l'on vit même apporter la coupe empoisonnée avec assez de tranquillité. Socrate prit cette coupe : la mort que l'on me donne est injuste, dit-il, et je n'ai à me reprocher aucune faute : mes amis le savent ; je souhaite que la postérité en soit instruite. Cependant j'applaudis au juge-

ment qu'on me croit fatal, puisqu'il me donne moyen de sortir du monde où je m'ennuyais, et où je ne voyais que des crimes et des injustices. Il boit en même temps la liqueur funeste; et se couche sur le lit où il devait expirer.

Les spectateurs l'entourèrent, et comme Socrate lisait sur leurs visages l'embarras et la peine de leur âme; allons, dit-il, avec plus de gaîté que jamais, paraissez donc plus faibles encore! Tout ce que je vous ai dit n'a donc pu soutenir votre âme contre les secousses de la nature. Regardez-moi mourir, et qu'au moins j'emporte, en rendant le dernier soupir, la consolation de ne vous pas laisser inconsolables. Socrate se soulève, les embrasse avec affection, et leur dit qu'il sent vivement les atteintes du poison; et qu'il ne doit plus être qu'un moment avec eux. Il leur recommande sa femme et son fils, et se flatte de les revoir tous dans un autre monde et dans un état immortel. Peu de temps après, quelques légères convulsions annoncent son dernier instant. La voix lui manque, et il renouvelle des yeux les adieux qu'il a faits à ses amis. Ses yeux se

ferment pour jamais, et il ne reste de Socrate que le nom et le cadavre. Telle fut la mort d'un homme célèbre dans l'antiquité, si fameux même de nos jours, et qui, dans les ténèbres du paganisme et environné des erreurs des philosophes de ce temps-là, suivit une route si claire, et témoigna des sentimens si purs et si vertueux. Aussi un auteur moderne, respectable par son mérite distingué, dit qu'il s'était souvent surpris tout prêt à s'écrier : Socrate, priez pour nous.

NOTICE

SUR UN VOYAGE EN ITALIE, DE 1805 A 1807.

Appelé en Italie, par des motifs qu'il est inutile de relater ici, je montai en voiture le 10 du mois de décembre de l'année 1805, et disant adieu à Paris, cette ville peuplée de cinq cent quatre-vingt mille six cents habitans; (1) si fameuse entre les

(1) Annuaire du bureau de longit. pour 1811.

capitales d'aujourd'hui, je partis pour me rendre dans cette Italie tant vantée où je devais visiter la capitale, qui ; il y a quelques siècles, jouait le même rôle parmi les villes de son temps.

Quatre lieues étaient à peine parcourues qu'à la hauteur de Juvisy « je trouvai un « pont orné de trophées, dont un est de » Coustou le jeune, élevés sur deux pié- » destaux, au pied desquels sont deux fon- » taines, en forme de réservoir carré, en » pierre. La route traversait autrefois le » village, elle était alors pénible et dan- » gereuse par la rapidité de la montagne; » mais en 1727, pour la rendre meilleur, » on construisit dans la vallée où passe la » rivière d'Orge deux ponts l'un sur l'autre; » l'inférieur composé de plusieurs arches » servant à contrebander les terres des » deux côtés, le supérieur formant la » grande route, construit d'une seule ar- » cade dont la hauteur répond au milieu » de la pente du terrain (1) »

Le temps, bien qu'il ne fût pas possible

---

(1) J. A. Dulaure.

de s'y fier dans une saison comme l'hiver, semblait par sa beauté d'un heureux présage; mais, hélas! cet avenir brillant s'évanouit bientôt, et pendant le reste de la journée la pluie, la neige, vinrent m'assaillir tour-à-tour, et même, à l'exception du lendemain qui fut superbe, cette neige si belle, si pittoresque par son éclat, par sa blancheur, se fit un devoir de m'accompagner presque sans interruption jusqu'à ma destination, et je lui dus plus d'une fois de cruelles entraves, entre autres que traversant Saint-Pierre-le-Moulin le 12 à onze heures du soir, je fus plus de deux heures sur le grand chemin sans pouvoir avancer, et obligé de prendre des chevaux de renfort pour sortir du mauvais pas.

La dinée du 13 ayant eu lieu à Moulin, je profitai d'un moment d'attente pour aller visiter dans la chapelle du lycée, anciennement le couvent de la Visitation, le tombeau du malheureux Henri II, (1) duc

---

(1) Henri II, duc de Montmorency, naquit en 1594. A l'âge de dix-huit ans il fut nommé amiral de France. Il était naturellement honnête, magnifique et libéral; ces qualités lui attirèrent

de Montmorenci, décapité à Toulouse en 1632, sous le ministère du cardinal de Richelieu (1). Ce fut sa vertueuse épouse, la princesse des Ursins qui lui fit élever ce mausolée dans le couvent même où elle consacra le reste de ses jours à la religion et à la douleur : il a Bommerenti pour auteur. On a mis dans sa construction « plus » de magnificence que d'élégance, plus de

---

l'estime et la considération de tout le monde. Il servit le roi avec distinction, et fut nommé maréchal de France. Il prit part aux mécontentemens du duc d'Orléans, le pouvoir du cardinal de Richelieu lui paraissant insupportable ; il fit soulever tout le bas Languedoc en faveur du duc, s'exposa trop au combat de Castelnaudary, y fut blessé de deux coups de pistolet, et prisonnier le 1er septembre 1632. Conduit à Toulouse, il y fut jugé, condamné à mort et exécuté dans une des salles de l'hôtel-de-ville, le 30 octobre 1632. Il est rarement arrivé que les Français aient donné plus de larmes à un grand seigneur, et plus de louanges à ses vertus.
(*Note de l'Editeur.*)

(1) Duplessis Richelieu, premier ministre de Louis XIII, naquit à Paris le 5 septembre 1585, et mourut dans cette ville le 4 décembre 1642.
(*Note de l'Editeur.*)

» dépense que de goût (1). La composition
» n'en vaut rien : sur un beau sarcophage
» d'un superbe marbre noir est couchée la
» statue du duc, en marbre blanc, fi-
» gure lourde et mal posée ; derrière lui
» est assise la duchesse, dont l'attitude
» simple est bonne. Quatre statues, la re-
» ligion, la noblesse, la force et la libé-
» ralité, font l'ornement de ce monument
» qui mérite d'être vu, mais nullement
» d'être cité comme un chef-d'œuvre ; les
» deux premières sont mauvaises, la troi-
» sième assez bonne et la quatrième belle
» et bien drapée. (2) »

Le lendemain à mon passage à Roanne, je vis la Loire qui chariait de très-grands glaçons ; le froid était alors très-considérable et la neige en telle abondance qu'il fallut doubler les chevaux, parce qu'en certains endroits de la route il y en avait jusqu'à trois pieds de hauteur. Du reste, jusqu'à Lafontaine, la route n'offrit rien d'intéressant. Ce village est situé au pied

(1) De Puisieux.

(2) Madame de Genlis.

de la montagne de Pinbouchin, et à peu de distance de celle de Tarare. Ces deux endroits n'ont rien de remarquable, si ce n'est un espace de mauvais chemins d'environ une lieue que forme la dernière montagne; mais la neige par son adondance embellissait tout. Profitant du temps que me laissaient les préparatifs qu'il fallait faire pour le passage, je fus parcourir ces lieux. Deux pins que je trouvai à peu de distance de la maison de poste, m'offrirent un spectacle curieux : la neige les avait couverts, et par sa forme parfaitement ronde, ses branches descendant à peu de distance de terre, l'un paraissait un dôme de marbre blanc, tandis que l'autre, d'une forme moins régulière et ayant ses branches plus écartées, avait arrêté la neige à leur extrémité et paraissait produire des pommes d'albâtre.

Parvenu au sommet de la montagne de Pinbouchin, qui s'élève au centre d'un immense bassin formé par les autres montagnes qui l'entourent, l'horizon borné par ces montagnes couvertes de neige, en partie frappées des rayons du soleil alors dans tout son éclat, et dont quelques-unes

étaient à un assez grand éloignement m'offrit un spectacle sans égal.

L'heure du dîner me rappela à l'auberge, et à peine fut-il achevé que je me mis en marche à pied ayant sur ma voiture, bien que vuide, quatre bœufs et deux chevaux. En quatre heures je fis au plus trois lieues, et j'arrivai à la nuit close au sommet du mont Tararc, à un mauvais bouchon où je fus contraint de passer la nuit. L'abrégeant le plus possible, dès quatre heures du matin je repartis. L'obscurité qui régnait alors faisait paraître plus horribles les précipices qui bordent la route dont quelques passages sont forts étroits; néanmoins j'arrivai sans accident au bas de la montagne, et le même jour vers cinq heures du soir j'entrai à Lyon. W. N.

(*Suite au numéro prochain.*)

NOTICE

Sur la vie et les ouvrages du chevalier de Florian.

(Troisième article.)

Le 14 mai 1788, le jeune écrivain fut reçu à l'Académie française; il n'avait en-

core que trente-trois ans. Ce fut avec des transports de joie, qu'il apprit la nouvelle de ce triomphe auquel il n'avait pas osé prétendre. M. le duc de Penthièvre ne contribua pas peu à cette nomination, qui toutefois trouva plus de partisans que de détracteurs. Quelque temps après, Florian mit au jour des Nouvelles et des Contes en vers. Dans ces sortes d'ouvrages qu'on lit avec le plus grand intérêt, il ne s'écarta pas des bornes de la décence, et par là même, il garda très-respectueusement la promesse qu'il avait faite au prince de qui il tenait sa fortune et son bonheur. Ses *Nouvelles* eurent dans le monde un grand succès, et, dans les cercles de la capitale, on répéta le mot flatteur de Marmontel, qui, charmé de la lecture des *Nouvelles* de son jeune rival, s'était exprimé en ces termes : « *La nature lui a dit : conte.* » Persuadé que le fauteuil académique ne tient pas lieu de talens, excité d'ailleurs par un motif bien respectable, Florian qui n'avait trouvé que des dettes après la mort de son père, et qui voulait les acquitter du produit de son travail, mit au jour le roman, tout à la fois politique et moral,

sous le titre de *Gonzalve de Cordoue*, ou la *Grenade reconquise*. Ses relations avec l'Académie de Madrid, qui le comptait parmi ses membres, lui permirent d'apporter tous ses soins à la composition de cet ouvrage qui est précédé d'un excellent morceau historique sur les Maures d'Espagne. Ce morceau n'est qu'un précis à la vérité, le cadre qu'il offre est resserré; mais tous les aperçus de l'auteur annoncent de la philosophie, un grand fond d'érudition et un véritable talent. L'auteur publia ensuite un recueil de *Fables*. Cet ouvrage lui assure un rang distingué parmi nos poètes; personne ne paraît avoir mieux saisi que lui le ton qui convient à l'apologue; il a su varier ses cadres et ses couleurs. Le style de ses fables est parfaitement en harmonie avec les sujets qu'il traite; on y retrouve la physionomie enjouée et le caractère aimable de l'auteur. Tous les gens de lettres s'accordent à le placer immédiatement après La Fontaine, sans en excepter Imbert qui fut son compétiteur pour la place vacante à l'Académie française. (1)

(1) Les fables de MM. Arnault et Ginguené

Florian savait fort bien l'espagnol ; c'était la langue de sa mère : il ne lui fallut pas d'autre motif pour l'apprendre à fond. La connaissance qu'il avait de la littérature espagnole lui permit de mettre à contribution le charmant et spirituel auteur de Don Quichotte ; il lui emprunta son roman de *Galatée*, nous donna le précis de sa vie et de ses malheurs ; et, peu satisfait de la traduction qu'on avait en France du roman le plus gai, le plus original qui ait paru, il traduisit à son tour les singulières aventures du célèbre héros de la Manche. Si Don Quichotte s'exprime avec plus de noblesse par la bouche du nouveau traducteur, son écuyer, en revanche, est peint sous des couleurs moins gaies, moins naïves.

(*Suite au numéro prochain.*)

NOUVELLES.

— M. Langlès, membre de l'institut, professeur à l'école spéciale des langues orientales, et conservateur-administrateur

---

leur ont assigné une place honorable parmi les fabulistes modernes.

des manuscrits orientaux de la bibliothèque du roi, vient d'être inopinément enlevé hier 28 janvier, après une très-courte maladie. Jouissant d'une considération méritée par l'étendue de ses travaux et la bienveillance inaltérable de son caractère, M. Langlès était devenu le point de réunion entre les hommes éclairés de tous les pays. Les galeries de sa bibliothèque, aussi vastes que bien choisies, rappelaient assez bien cette académie d'Athènes où s'assemblaient, attirés par un goût commun, tous les amis de la philosophie. La perte de M. Langlès en est véritablement une pour les savans du monde entier.

— Parmi les traits de courage et d'humanité qui ont honoré les militaires français, nous ne passerons pas sous silence l'acte de dévouement suivant, qui a eu lieu dans la dernière campagne, en Catalogne.

Pendant que l'armée française manœuvrait aux environs de Manreza, un voltigeur fut entraîné par un tourbillon; il luttait avec vigueur contre la rapidité des flots. Aux cris d'un groupe de paysans, M. Desmond, capitaine au 18me régiment de ligne,

accourt et se précipite au péril de sa vie au milieu des flots, où le brave et infortuné militaire venait de disparaître; malheureusement un aussi beau dévouement n'eut pas le résultat que s'en était promis le brave capitaine; il parvint à sortir de ce gouffre, mais le cadavre même du voltigeur ne put être découvert.

— La comète a reparu dans la constellation du Dragon, aux 229e dégré d'ascension droite, et 57e degré 30. m. de déclinaison boréale. Elle est visible par un temps clair, pendant toute la nuit, entre la petite et la grande Ourse.



L'HIRONDELLE ET LE MOINEAU.

FABLE.

Nous savons que dans nos climats
Les zéphirs printaniers ramènent l'hirondelle,
Et qu'elle disparaît au retour des frimas.
Mais en hiver que devient-elle?
Sur un point si commun d'histoire naturelle
Les savans ne s'accordent pas.
Chacun soutient sa thèse, et plus d'un déraisonne.
Disserter est fort ennuyeux;
Racontons, cela vaudra mieux,
Ce que disait, un jour d'automne,

Au moineau qui venait lui faire ses adieux,
Une hirondelle née aux bords de la Garonne.
Eh quoi! pour le pays lointain
Vous croyez que je vais entreprendre un voyage?
Je ne suis point un oiseau de passage,
Détrompez-vous, mon cher voisin.
Sans abandonner la contrée,
J'échappe aux fureurs de Borée;
Je vais, sous le secret, vous expliquer comment.
Peut-être aurez-vous peine à croire
De mes quartiers d'hiver la véridique histoire,
Tant le récit est surprenant.
Voici le fait : Au fond d'un lac tranquille,
Mes compagnes et moi nous cherchons un asile;
Nous y restons six mois dans l'engourdissement
Sous la protection de l'humide élément.
Au printemps l'onde complaisante
Rejette sur ses bords nos corps asphixiés,
Et de l'astre du jour la chaleur bienfaisante
Les a bientôt vivifiés.
Chaque oiseau revoit la lumière,
S'agite, reprend ses esprits,
Et vers les cieux notre peuplade entière
S'élance et se disperse en poussant mille cris.
Voilà quel est tout le mystère (1) :
Eh bien! voisin, vous paraissez surpris.
— Mais non : je ne vois là rien d'extraordinaire,
Dit le moineau malin; un témoin oculaire,
La carpe nous avait conté cela vingt fois.
— La carpe, dites-vous? — Eh oui! la chose est claire,

---

(1) Plusieurs naturalistes, et particulièrement le nommé Klein, allemand, ont soutenu sérieusement le système de l'immersion et de l'émersion des hirondelles qui fait le sujet de cette fable. Il en est fait mention dans l'Encyclopédie, au mot *Hirondelles*.

Au milieu des poissons dormant pendant six mois,
Vous ignorez, voisine, je le vois,
Ce qui se passe dans le monde;
Sachez donc qu'en hiver, la carpe quelquefois,
Abandonnant le sein de l'onde,
Vient avec les oiseaux babiller sur les toits.

Vous fait-on un récit absurde, invraisemblable ?
Sans témoigner de surprise au conteur,
Répondez par un autre encor plus incroyable;
C'est le meilleur moyen de confondre un menteur.
Par M. *** de Dijon.

QUATRAIN.

Quand pour l'humanité le jour n'est point perdu,
Le sommeil est plus doux, la nuit est une fête;
La nuit dépend du jour, un service rendu,
Est un doux oreiller pour reposer la tête.

ENIGME.

Je suis en liberté sans sortir de prison;
Je suis au désespoir sans quitter l'espérance,
Quoique dans le péril, je suis en assurance;
Je parais à l'armée et suis en garnison,
J'ai part, sans lâcheté, même à la trahison;
Je sers à la richesse autant qu'à la souffrance;
Je préside à la rime autant qu'à la raison :
Et dernière en faveur, je suis seconde en France.
Comme il n'est rien de grand et de rare sans moi,
Je suis et dans la cour et dans l'esprit du roi;
C'est avec moi qu'il rit, qu'il s'entretient, qu'il s'ouvre;
J'assiste à son coucher, j'assiste à son réveil.
Il me souffre à Versailles, à Saint-Germain, au Louvre,
Mais me laisse à la porte en entrant au conseil.

Je suis première en rang, et dernière à la cour ;
J'en vaux deux au trictrac, et suis bonne à la prime.
Je suis très-innocente et toujours dans le crime ;
J'accompagne l'amour et termine le jour.
Je sers à la peinture, à la prose, à la rime ;
Je cours avec le cerf et vole avec l'autour.
On me voit en crédit, sans me voir en estime.
Toujours sans passion on me voit en amour.
Au mileu de Paris je me trouve enfermée,
Sans quitter un moment ni le roi ni l'armée.
En robe je préside, et j'entre au parlement ;
J'ai dans tous les arrêts une double séance ;
Je suis toujours présente à la moindre ordonnance,
Et ne me suis jamais trouvée en jugement.

ANNONCE.

Lettres d'un père à ses fils, par C. A Goupil Despallières, docteur en médecine, chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'honneur (1).

Cet ouvrage se divise en dix parties, dont chacune fait l'objet d'une lettre. Celle que nous avons sous les yeux traite *de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame*. Les neuf autres vont suivre incessamment. Si, comme nous avons lieu de le croire, elles sont du même style et aussi attachantes, la jeunesse y puisera des leçons utiles ainsi que les principes d'une morale pure et d'une douce philanthropie. Nous reviendrons sur cette intéressante production.

(1) Brochure in-8°. A Paris, chez Demonville, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 2. Prix 75 cent., et 85 cent. franc de port. Les dix lettres réunies formeront un volume de plus de cinq cents pages.

GRAMMAIRE PRATIQUE.

NEUVIÈME LEÇON.

Lettre à Monsieur Joseph.

Vous me dites que vous partez pour la campagne avec vos chers enfants, et que vous y resterez quelques jours; votre sollicitude paternelle vous fait craindre qu'ils n'aient pas assez de devoirs pour employer le temps consacré à l'étude. Pour vous tranquilliser à cet égard, je commencerai par vous dire qu'ils en sont en ce moment à l'un des points les plus délicats de l'orthographe française; je veux parler des verbes qui ont un *e* muet ou un *é* fermé dans leur radical, comme *lever, céder*. Dans les premiers temps de la régularisation de la langue, sous François Ier, les accents n'étaient pas connus : on écrivait donc, sans accent, *pere*, *mere*, et on vous disait : « Quand il y a deux *e* muets de suite, le premier est grave. » Voyez un peu quelle logique ! Autant valait dire : « Quand il

y a deux chevaux blancs à un carrosse, celui de gauche est noir. » C'est en conformité de cette règle qu'on écrivait sans accent : « Je me *leve*, » quoiqu'on prononçât : « Je me *lève*. » D'après cette explication, voici comme nos pères comprenaient la règle : « Quand vous verrez deux *e* muets figurer dant un mot écrit, prononcez le premier *e* grave. » Mais depuis que les accents ont été introduits dans la langue écrite, celle-ci est devenue le signe plus certain et plus vrai de la langue parlée ; on n'a plus confondu *fatigue* avec *fatigué*, *indique* avec *indiqué*; et dès lors on a affecté de l'accent grave les *è* pénultièmes des mots *père*, *mère*, *colère*, *misère*, et autres de cette nature, dont l'*e* pénultième n'est modifié par aucune consonne après lui. Vous ferez donc remarquer à vos aimables enfants qu'en séparant les syllabes des mots *pè-re*, *mè-re*, *co-lè-re*, *mi-sè-re*, la lettre *r* appartient à la dernière syllabe de chaque mot, et que cette consonne n'influe en rien sur l'*e* pénultième qui la précède. Quand la consonne est doublée, comme, par exemple, dans le substantif féminin, *serre*, ou dans l'impératif du

verbe *serrer*, qui fait également *serre*, l'*e* pénultième est grave par l'articulation de la première *r*, et alors il ne faut pas l'affecter de l'accent. Il est évident que la première des deux consonnes modifie l'*e* penultième de la première syllabe (*ser-re*), tandis que l'*e* final reste muet, quoique articulé par l'*r* qui le précède. Cette même consonne *r*, dont le propre est de rendre l'*e* grave quand elle est prononcée, comme dans *enfer*, *mer*, *Lucifer*, *fer*, etc., rend l'*e* fermé 1° dans tous les infinitifs de notre première conjugaison aim*er*, chau*ffer* ; 2° dans tous nos substantifs masculins en *cher*, *ger*, *ier*, comme *clocher*, *cocher*; *boulanger*, *oranger*; *prunier*, *papier*, etc. à l'exception de *clergé*, *congé*, ainsi que de tous les participes des verbes en *er*, comme *obligé*, *négligé*, *sacrifié mistifié*, *effarouché*, *mouché*, où l'on voit figurer l'accent aigu pour fermer cet *é* final, à défaut de l'*r*; car sans cet accent, au lieu du participe, nous aurions l'impératif singulier : « *oblige*, *néglige*, *sacrifie*, *mistifie*, etc., etc.

Quand l'usage des accents s'est introduit en France, où la seule lettre *e* nous sert à

peindre six sons différents (1), plusieurs écrivains s'étoient ingéré de doubler la consonne pour rendre l'*e* pénultième grave dans la langue écrite comme on le prononce dans la langue parlée; ils en avaient conservé l'habitude, et elle s'est transmise jusqu'à nous. Ainsi nous voyons doubler la consonne dans je *renouvelle*, je *jette*, quoiqu'elle soit simple dans nous *renouvelons* nous *jetons*, mais la consonne ne se doublait que pour rendre grave l'*e* pénultième quand il se trouvait suivi d'un *e* muet. Cependant il n'y eut que le *t* et l'*l* qui eurent le privilége du doublement; l'*n* n'y participa que peu, encore regardait-on comme une innovation de la doubler dans je me *promenne*, quoiqu'on la doublât dans ils *viennent*. Jamais les consonnes *d*, *g*, *m*, *s*, *v*, ne se sont doublées étant simples dans le radical. Par exemple le verbe *peser* ne pouvait doubler l's sans que sa prononciation en fût altérée, cela aurait fait je *pesse*,

(1) Muet dans orbi*te*, fermé dans habi*té*, ouvert dans conqu*ête*, grave dans mystère; nazal prononcé *an* dans pati*ent*, et nazal prononcé *in* dans il *tient*. (Voy. *Gramm. pratique.*)

et non je *pèse*; on n'a jamais écrit je *sèmme*, je me *levve* ; j'*abregge*, je *cedde*, etc. Aussi couronne-t-on d'un accent grave l'*e* pénultième du radical quand il se trouve devant un *e* muet. D'*abréger*, on fait j'abrège ; de *céder*, on fait je *cède* ; de *lever* on fait je *lève*, et de *semer*, on fait je *sème*.

Or donc, pour mettre vos enfants dans la bonne voie, et les habituer à la pratique de la règle moderne qui prescrit de rendre grave soit l'*e* muet soit l'*é* fermé du radical quand après lui se trouve un *e* muet, faites-leur conjuguer les verbes suivants : « *peser*, *repeser*, *contrepeser*; *semer*, *ressemer*, *parsemer*; *promener*, *emmener*, *mener*, *ramener*, *céder*, *intercéder*, *rétrocéder*, *pénétrer*, *répéter*, *lever*, *relever*, *élever*, *posséder*, *abréger*, *révéler*, *opérer*, *protéger*, *incarcérer*, *récupérer*, *obséder*, *exaspérer*, *excéder*; et vous verrez que quand ils les auront conjugués, ils ne contracteront pas l'habitude de doubler inutilement la consonne : ils mettront l'accent grave, et ils feront bien.

V. A. VANIER.

de la Société royale académique des sciences.

PENSÉES ET MAXIMES

DE DIVERS AUTEURS.

Il est de nos jugemens comme de nos montres, aucune ne va de même; chacun cependant s'en rapporte à la sienne.

La vertu tire sa gloire des persécutions qu'elle endure, comme un drapeau de guerre tire son lustre de ses lambeaux déchirés.

Il vaut mieux s'endormir sans souper, que de se réveiller avec des dettes.

L'homme discret invite les autres à s'ouvrir à lui, comme l'air condensé attire l'air libre.

Quelques hommes, comme les tableaux, sont mieux placés dans l'obscurité, qu'au grand jour.

Souvent l'obligé oublie un bienfait, parce que le bienfaiteur s'en souvient.

La campagne est une belle femme sans coquetterie, il faut la bien connaître pour la bien aimer; mais quand une fois vous avez senti son charme, elle vous attache pour toujours.

La vie ressemble à la mer, qui doit ses beaux effets aux orages.

La santé est au bonheur, ce que la rosée est aux fruits de la terre.

Heureux celui dont la vieillesse est consolée par l'ami qui partagea les plaisirs de ses premières années.

La pensée de l'homme est un Océan qui mène l'âme aux plus ravissantes découvertes; aux îles enchantées, comme aux plus affreux écueils.

Il faut que les beaux mouvemens de la jeunesse deviennent des principes dans l'âge mûr.

Les ailes de l'espérance empêchent de peser sur la vie.

Les âmes froides n'ont que de la mémoire; les âmes tendres ont des souvenirs, et le passé pour elles n'est point mort, il n'est qu'absent.

COMPOSITION DE STYLE,

PAR UNE ÉLÈVE DE M. LEVI.

Le Palais et la Chaumière.

Pauvre Saady..... Que vas-tu devenir? Ce bonheur, l'objet de tous tes souhaits,

semble plus que jamais s'être éloigné de toi : depuis long-temps tu le cherches ; bien des fois tu as cru l'avoir trouvé, mais toujours il a fui. Un jour tu es comblé d'honneurs, de richesses et entouré de tous les plaisirs ; le lendemain tout t'est ravi par un destin toujours contraire : hier encore, tu croyais l'avoir atteint ce bonheur tant désiré, vaine illusion, aujourd'hui tu erres tristement sur les bords de ce fleuve, dans lequel tu aurais déjà dû terminer ta pénible existence. Pauvre Saady !.... Pauvre Saady !....

Ainsi parlait un malheureux indien, jouet de la fortune, il en avait connu tout le poids, sans pouvoir en goûter les charmes ; de simple berger il était devenu grand visir, il était parvenu au plus haut degré de faveur, mais l'intrigue et l'envie non-seulement l'avaient renversé, elles l'avaient encore forcé de fuir le séjour de sa magnificence ; seul, sans ressource et n'osant s'adresser à aucun être vivant pour demander les secours nécessaire à son existence.

Obligé de céder à la fatigue, et se trouvant au pied d'un palmier touffu, Saady,

tout en s'y reposant, laisse errer son imagination dans le vague de l'avenir. Que deviendraï-je, s'écrie-t-il? Ce que tu deviendras? lui dit une voix douce, qui lui cause une sensation extraordinaire. Ce que tu deviendras?.... Écoute, regarde, bientôt tu l'apprendras. Saady alors lève les yeux et voit devant lui un être qu'il reconnaît pour un génie! Etourdi de cette apparition, mais voulant en approfondir la cause, il s'écrie : Qui es-tu, ô toi qui parais pouvoir fixer ma destinée?.... Qui je suis? ne le devines-tu pas? celui qui depuis si long-temps reste près de toi, qui préside à toutes tes actions, enfin celui que tu nommes si justement ton génie *du bien et du mal.* Maintenant il est temps que l'alternative où tu te trouves cesse; je dois faire usage du pouvoir qui m'a été donné pour y mettre fin. Vois sur la droite de ce palais de marbre et de saphir, soutenu par des colonnes d'or et d'azur; vois cette multitude d'esclaves disposés à obéir au maître qu'ils vont recevoir, ces tables chargées des mets les plus exquis, cette couche somptueuse devant laquelle brûlent dans des cassolettes de vermeil des parfums odo-

riférans. Vois sous ce dais majestueux cette jeune beauté parée de tout ce que le luxe offre de plus brillant, elle attend l'époux qu'elle doit recevoir. Cet époux tu peux le devenir; mais auparavant, regarde sur ta gauche; là sur le mi-coteau, au bas de cette forêt, tout auprès de ce ruisseau qui serpente dans la prairie, vois tu ces bons habitans, avec quelle ardeur ils s'occupent de leurs travaux rustiques, et cette table de cèdre qu'aucun tapis ne couvre, la vois-tu chargée de fruits, de laitage dont chacun bientôt viendra prendre sa part?... Vois-tu enfin cette jeune bergère conduisant joyeusement son troupeau vers cette fontaine limpide? bientôt il sera rentré dans la bergerie; alors elle reviendra dans ce bosquet de roses et de lilas, parée des seuls dons de la nature, elle y viendra, dis-je, attendre l'époux que le sort lui réserve. Dis un mot, la chaumière, les troupeaux, la bergère, tout peut t'appartenir. Mais je dois te prévenir d'une chose, dans la chaumière le travail deviendra ton obligation journalière, au lieu que le repos, les fêtes et les festins seront ton partage dans le palais, choisis.... hésiterais-

tu?.... Non, je devine; esclaves préparez-vous, que la musique se fasse entendre, que l'encens brûle; Saady va devenir possesseur du palais..... Arrête, arrête, ô génie consolateur, laisse-moi réfléchir un instant, et rappeler à mon souvenir toute ma vie entière; j'ai habité le palais, j'ai habité la chaumière : perfidie, soucis dévorants, agitations pénibles, cabale, intrigue, tout dans l'un m'a causé des tourments inouis. Bonne foi, gaîté, repos, vertu, bonheur enfin; je l'ai trouvé dans l'autre; pour jamais je dis adieu aux grandeurs; génie, donne-moi la chaumière.

Saady achevait à peine, qu'un nuage de feu semble troubler sa vue, il se frotte les yeux, les ouvre, s'éveille; le songe est dissipé, Saady est au pied du palmier!!!

Mlle OCTAVIE. T.

NOTICE HISTORIQUE
SUR LES COSTUMES DES FRANÇAIS.

(Sixième article.)

Les Français, sous Henri III, mirent la plus grande recherche dans leur parure; les petits-maîtres portaient des pantalons

de soie, extrêmement serrés, ils se terminaient vers les hanches par un retroussis d'étoffe. On peut se faire une idée de ces pantalons, par ceux que portent encore de nos jours, les faiseurs de tours, sur les places publiques. On attachait beaucoup d'importance à porter avec grâce le manteau sur l'épaule, il était court, de velours, doublé de satin ou de soie ; à l'exemple du prince, les élégans mettaient du rouge, des mouches, se parfumaient d'essence, portaient des bijoux, des perles, et mille autres ornemens qui ne conviennent qu'aux femmes.

Après la bataille de Coutras, que livra Henri IV contre les catholiques, ce prince répondit à ceux qui lui rapportèrent les brillantes bagatelles dont le duc de Joyeuse, tué dans cette journée, avait coutume de se parer : « Il ne convient qu'à des comé» diens de tirer vanité des riches habits » qu'ils portent. Le véritable ornement » d'un général est le courage, la présence » d'esprit dans une bataille, et la clémence » après la victoire. » (1)

---

(1) La bataille de Coutras eut lieu le 20 oc-

Le costume des femmes était à peu près comme celui du règne précédent. Le luxe excessif de la cour de Henri III fit venir la mode de couvrir les vêtemens de perles, et de pierreries.

Ce fut sous ce règne que les femmes portèrent les premiers éventails ; cet usage nous vient de l'Orient.

L'habillement de guerre était le même que dans le siècle précédent ; les cavaliers

---

tobre 1587. Cette guerre fut appelée *des trois Henri*, savoir : Henri III, roi de France ; Henri, roi de Navarre, et Henri, duc de Guise. Le roi de Navarre s'étant avancé pour joindre en Bourgogne les Allemands qui venaient renforcer son armée, le duc de Joyeuse vint à sa rencontre pour lui disputer le passage. On en vint aux mains près de Coutras en Guienne. Henri, s'apercevant dans la chaleur de l'action que quelques-uns des siens se mettaient devant lui pour couvrir sa personne, leur cria : *à quartier, je vous prie, ne m'offusquez pas.*

Cette journée commença la haute réputation du roi de Navarre ; on le vit combattre en soldat à la tête de ses troupes, faire des prisonniers de sa main et montrer après la victoire autant d'humanité et de modestie que de valeur pendant la bataille. Il donna des larmes au sort infortuné du duc de Joyeuse, tué de sang-froid après le combat.

étaient entièrement couverts de fer ; les divisions de cette pesante armure se rapportaient avec les articulations, et obéissaient aux mouvemens du cavalier sans le découvrir ; elle était composée de plusieurs pièces, savoir : le casque que l'on surmontait ordinairement d'un panache ; le hausse-col qui joignait le casque à la cuirasse ; la cuirasse qui couvrait le corps par devant et par derrière ; les épaulières qui par-dessus les épaules couvraient le défaut des deux cuirasses ; les brassards couvraient les bras, ils étaient composés de plusieurs plaques de fer qui, en rentrant et ressortant sur elles-mêmes, comme la queue de l'écrevisse, facilitaient les mouvemens du bras, ils descendaient jusqu'aux poignets ; les gantelets étaient recouverts d'écailles de fer, l'intérieur était de peau ; les cuissards couvraient les cuisses par-dessus, le dessous était de peau, les genouillères joignaient les cuissards aux grèves qui couvraient les jambes, ils étaient en fer par devant, et en cuir sur le derrière.

Ces armures étaient ornées de belles ciselures ou damasquinées en or ou en argent, plusieurs étaient d'un travail précieux

souvent elles étaient relevées et repoussées en relief et représentaient des arabesques, des batailles ou divers autres sujets. Le cavalier portait, par-dessus son armure, l'écharpe en sautoir ou en ceinture, elle était blanche pour les troupes françaises ; Guiard, qui vivait sous Philippe-le-Bel, en parle ainsi dans son poëme :

Pour le bannier qui en loterie
Que tout homme de sa patrie
Facent tant, comment qu'il tranche
Qu'il soit ceignez d'écharpe blanche
Pour estre au ferir conus.

Elle était également portée par l'officier et le soldat ; elle varia souvent de couleur dans les guerres civiles. Charlés IX, pendant les guerres de religion, prit l'écharpe rouge ; Henri III la porta aussi de cette couleur, afin qu'on pût distinguer ses gens de ceux du roi de Navarre, qui la portaient blanche. Il reprit l'écharpe blanche en 1589 pour se soustraire aux poursuites du duc de Mayenne, qui était sur le point de l'enlever dans un faubourg de Tours. Les gens du roi de Navarre, à la vue de cette écharpe, accoururent à son secours et le dégagèrent ; il venait de traiter avec ce prince. A. D.

de l'Athénée des Arts.

NOUVELLES.

— Les dames de WEINSBERG viennent de former une association, dont le but est de venir au secours des veuves et des femmes dont les maris n'ont pas d'ouvrage. Cette philanthropie de leur part ne doit point étonner, depuis long-temps les dames de Weinsberg ont droit à la vénération publique. Au douzième siècle, Conrad III, empereur, assiégeait cette ville qui faisait partie des états du duc de Vurtemberg. Ce duc, qui s'était montré un des plus forts opposans à l'élection de Conrad, se tenait renfermé avec son épouse dans cette ville. Il en soutint le siége avec une bravoure héroique, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité. L'empereur irrité voulait mettre tout à feu et à sang; mais dans l'espoir de détacher plus fortement la famille de l'électrice des intérêts du duc, on proclama par son ordre qu'il faisait grâce aux femmes, et même il leur permit d'emporter ce qu'elles avaient de plus précieux; la duchesse profita aussitôt de cette fausse marque de bonté pour sauver

les jours de son mari : elle le prit sur ses épaules ; toutes les femmes en firent autant, et l'empereur les vit sortir ainsi chargées, ayant l'électrice à leur tête. Conrad, aussi étonné qu'attendri, ne put résister à un spectacle aussi touchant, et cédant à l'admiration que lui causait tant de magnanimité, il fit grâce aux hommes en faveur des femmes.

Variétés.

Nous avons oublié d'ajouter le nom de M. de Labouisse au charmant apologue que nous avons cité dans un de nos derniers numéros (page 191). M. de Labouisse, littérateur justement distingué, rédige, à Castelnaudary, l'Anecdotique (1); des princes, des pairs, des députés, etc., etc., se sont empressés d'encourager cet ouvrage, qui, par une rédaction pure, élégante et variée, doit faire tomber cet injuste préjugé qui s'est

(2) Cet ouvrage périodique paraît tous les mercredis. Le prix de l'abonnement est de dix francs par an franc de port.

établi contre tout ce qui paraît en province. Nous aurons souvent occasion d'emprunter à cet ouvrage des articles intéressans pour nos jeunes lecteurs ; nous nous ferons un devoir de les désigner par le nom de M. de Labouïsse, ou de l'*Anecdotique*.

Pour confirmer ce que nous avançons sur M. de Labouïsse, nous citerons quelques vers pris parmi les nombreuses pièces qui lui ont été adressées par des personnes distinguées.

EXTRAIT D'UNE DÉDICACE

Adressée à M. de Labouïsse.

« Il est modeste, il est sincère,
» Il sert d'exemple aux beaux esprits,
» Et digne fils de la plus tendre mère,
» Il est le modèle des fils.
» Nouveau Parny, d'une autre Eléonore,
» L'Amour redit ses vers heureux ;
» Mais l'Hymen consacre ses feux ;
» Il est l'époux de celle qu'il adore,
» Et n'en est que plus amoureux.
» Quelquefois infidèle, insensible à sa gloire,
» Il chante, exalte ses rivaux,
» Et dissimulant leurs défauts,
» Sa plume les inscrit au temple de mémoire. »
La déesse ajouta qu'il avait des amis,
Et pour rendre parfait un tel panégyrique,
Le dépeignit docile à la critique,
Quand la raison approuvait ses avis.

Le marquis DE LACAZE,

Membre de la dernière Chambre des Députés.

INSCRIPTIONS

Pour le portrait de M. de Labouisse.

A chanter les nœuds les plus doux
Sa muse fut toujours fidèle,
Et des pères et des époux
Il est l'exemple et le modèle.

Feu le baron du Tremblay.

Sa fidèle Erato, sa tendre Eléonore,
Occupent à la fois son esprit et son cœur;
Chacune d'un tel soin s'applaudit et s'honore:
L'une fait ses plaisirs, l'autre fait son bonheur.

M. Pensardin-Simon, de Reims.

Du plus tendre poëte ingénieux émule;
Hymen l'a distingué pour être son Tibulle.

M. le vicomte de T**.

Ces éloges flatteurs adressés par des hommes distingués à un littérateur de mérite contribueront sans doute à entretenir dans le cœur de nos jeunes lecteurs l'amour de l'étude et du travail, sans lequel on ne peut jamais se rendre célèbre.

A. D.
de l'Athénée des Arts.

LES CHEVEUX.

La chevelure chez une femme est, depuis bien des siècles, reconnue pour la plus belle parure; aussi tout l'art des par-

fumeurs a épuisé ses secrets pour contribuer à leur beauté : l'eau américaine, l'huile de Macassar, les pâtes les plus onctueuses, sont d'une nécessité indispensable sur la toilette de nos jolies femmes. La mode a varié l'arrangement des chevelures; mais elle ne lui a jamais rien fait perdre de sa considération. Bérénice, femme de Ptolomée-Evergête, Roi d'Égypte, voua ses cheveux à Vénus, si son mari rentrait victorieux dans ses états : fidèle à son vœu, elle coupa sa longue chevelure, et la suspendit aux voûtes du temple de la déesse; mais à la première nuit, les cheveux furent enlevés, et les astronomes de ce temps-là, plus galans que ceux de nos jours, annoncèrent que la chevelure de la Reine avait été enlevée au ciel, et qu'elle formait une constellation, qui depuis s'est appelée *la chevelure de Bérénice*.

Les femmes, qui savent si bien ce qui leur est favorable, renoncèrent à leur penchant pour le changement. Les cheveux furent relevés en nattes, attachés avec des rubans, en tombant épars sur les épaules; mais elles ne voulurent plus couper leurs cheveux, tandis que la coiffure des hommes

éprouvait de fréquens changemens. A Athènes et à Rome, on connaissait l'art de teindre les cheveux; on employait, pour leur donner du brillant, des poudres de différentes couleurs.

La négligence pour se coiffer était l'emblème d'une profonde douleur. Sapho, surnommée la dixième muse, et non moins célèbre par ses poésies que par son amour malheureux pour le beau Phaon, lui écrivait: « Depuis que vous êtes parti, je n'ai » pas eu le courage de me coiffer; l'or n'a » point touché mes cheveux: pour qui pren- » drais-je le soin de me préparer? à qui » voudrais-je plaire? »

Il y a dans ces détails, fort ordinaires par eux-mêmes, une mélancolie douce et une naïveté charmante.

Les sauvages coupent leurs cheveux sur la tombe de leurs vieux pères; les épouses du Malabar les jetaient dans le bûcher qui devait bientôt les consumer; et le plus précieux cadeau que puisse nous faire la bien-aimée, c'est de nous donner une partie d'elle-même qui nous rend pour ainsi dire l'objet dont nous sommes séparés.

(*Suite au numéro prochain.*)

Croquera votre majesté...
Criez donc après : liberté !
Je te vois tout épouvanté ;
L'avenir te remplit de crainte ;
J'entends échapper une plainte
De ton harmonieux gosier !
Rassure-toi ; dans cette enceinte
Ne peut pénétrer l'*aigle* altier.
Ecoute la voix de ton maître ;
Tes chants y gagneront peut-être ;
Car c'est un Catulle nouveau
Cher au dieu du double coteau ;
Et tu seras, ô douce vie !
Le moineau d'une autre Lesbie...
Ton plumage s'est agité...
Petit ami, voilà ta cage ;
Reviens trouver dans ton ménage
Repos, plaisir et sûreté.
Crois moi : vaut mieux doux esclavage
Que dangereuse liberté !

Ivel.

LOGOGRIPHE.

Je suis sur mes six pieds et ta femme et ta mère,
Ote-moi tête et queue et je serai ton père ;
Par le milieu du corps coupe-moi sans pitié,
De toi-même je suis la plus noble moitié.

(Le mot de la dernière énigme est la lettre *R*.)

GRAMMAIRE PRATIQUE.

DIXIÈME LEÇON.

M. JOSEPH. Nous sommes arrivés d'hier, et l'un de mes premiers soins est de vous en prévenir pour que vous ayez la complaisance de voir vos jeunes élèves. — Entendent-ils bien la règle des verbes en *e* muet ou en *é* fermé dans le radical? — M. JOSEPH. Parfaitement bien; et j'approuve fort la marche que vous avez prise en leur donnant des verbes dont la consonne ne se double jamais : celà les habitue à mettre l'accent grave sur l'*e* du radical chaque fois que la finale est en *e* muet. Ce moyen est excellent pour leur en faire prendre l'habitude dans les verbes où l'usage l'a fait doubler, quoique simple dans le radical. — Je vous l'ai dit, Monsieur, et je vous le répè*te* (avec un seul *t*, notez-le bien), ce faux doublement de la consonne induit bien des gens en erreur; beaucoup s'autorisent à écrire nous *appellons*, nous *jettons*, parce qu'ils écrivent *j'appelle*, *je jette*. — M. JOSEPH.

Votre remarque est fondée, et tous les jours l'expérience le démontre. Viendrez-vous demain ? — Non, je ne puis. — M. Joseph. Que feront mes enfants ? — Voici de quoi les occuper. Faites-les passer au chapitre IV qui comprend les verbes de la seconde conjugaison. Ce chapitre est divisé en trois sections, et voici pourquoi. Nos verbes en *ir* sont susceptibles de trois inflexions différentes au passé défini ; les uns se terminent en *is* comme *sortir*, qui fait je sort*is* ; d'autres en *us* comme *courir*, je cour*us*, et enfin d'autres ont leur passé défini en *ins*, comme *tenir*, je t*ins*. — M. Joseph. Ce sont les irréguliers, ceux qui sont en *ins* et en *us* ? — De grâce, monsieur, laissons là ces prétendues irrégularités ; ce sont des verbes réguliers, puisqu'ils ont leurs règles. En coûte-t-il plus pour apprendre une règle qu'une irrégularité ? Non sans doute ; car une irrégularité ne peut être considérée telle qu'autant qu'un très-petit nombre de mots fait exception à la règle générale ; mais quand la même collection de verbes en *ir* peut former trois divisions dont chacune a sa règle particulière, j'aime mieux y voir trois règles

qu'une seule avec deux irrégularités. — M. Joseph. Je conviens avec vous que l'esprit est plus satisfait d'apprendre une règle dont il connaît le principe, que de s'occuper d'une exception qui le plus souvent est née du caprice ou de la mauvaise habitude. Donnez-moi donc vos trois règles, pour que je puisse sentir et faire sentir à mes enfants les inflexions *is*, *ins* et *us* qui se partagent nos verbes en *ir*. — Vous allez être satisfait. Je commence par vous dire que nos lexicographes auroient bien dû, en nous faisant des dictionnaires, nous prévenir de l'inflexion du passé défini de chaque verbe, comme ils l'ont fait en latin; ou mieux encore, pour s'en éviter la peine, d'insérer dans leur préface la manière de connaître cette inflexion. En attendant, voici mes remarques qui tendent à former la classification de nos verbes, relativement au passé défini de chacun d'eux.

Première conjugaison en er.

Présent en *e* muet, sans *s* finale à la première personne, et sans *t* final à la troisième. Passé défini en *as* (1), imparfait du

(1) Je dis en *as*, parce que c'est l'inflexion

subjonctif en *asse*; futur en *erai*, conditionnel en *erais*.

Deuxième conjugaison en ir.

1°. Les verbes en *ir* ont généralement le passé défini en *is*, et par conséquent l'imparfait du subjonctif en *isse*.

2°. Ceux en *ourir*, *ourant*, par une seule *r*, comme *courir*, et tous leurs composés, ainsi que mourir, ont leur passé défini en *us*, et l'imparfait du subjonctif en *usse*.

3°. Ceux en *enir*, *enant*, ont le passé défini en *ins*, et l'imparfait du subjonctif en *insse*, comme tenir, et tous ses composés *retenir*, *obtenir*, *maintenir*, *entretenir*, *détenir*, *contenir*; *venir*, *subvenir*, *survenir*, *intervenir*, etc.

D'après cela, Monsieur, vous voyez qu'il vaut mieux donner à chaque classification la règle qui lui appartient que de vouloir englober trois classes dans la même règle

---

prédominante, et que c'est sur la seconde personne qu'il faut s'arrêter, comme dans tu chantas, tu marchas, tu travaillas. En changeant *tu* en *je*, et en ajoutant *se*, on forme l'imparfait du subjonctif : que *je* marchasse, que *je* chantasse ; que *je* travaillasse.

pour le seul plaisir de multiplier les exceptions. La nature, qui procède elle-même par classes, ne nous dit pas que le chien est une exception du chat, ni que le renard en soit une du loup. Par le même concours de modifications caractéristiques elle fait de chacun de ces animaux une classe à part, bien distincte, bien reconnue, et qui ne peut se confondre avec aucune des autres, quoique toutes trois soient renfermées dans le genre des quadrupèdes. Par la même raison, et par anologie, nous avons considéré comme un seul genre les verbes en *ir*; mais nous les avons divisés en trois espèces ou classifications, en considérant les trois inflexions en *is*, en *us* et en *ins* qui les distinguent.

V. A. Vanier.

Correspondance Dramatique.

LES SCANDINAVES,

Tragédie de M. Victor, représentée à l'Odéon, le 4 février 1824.

PREMIÈRE LETTRE A ÉLÉONORE.

Quand le bavard se tait, quand l'auteur n'écrit pas,
A dit un sage de la Grèce,
C'est que la maladie oppresse
La langue du premier, et du second le bras.

Si j'étais bavard et auteur, à la fois,

bonne Éléonore, vous auriez pu croire que, ne vous ayant pas écrit depuis un mois, ma langue et ma main seraient dans un état alarmant; mais vous n'êtes pas assez injuste pour me donner la première épithète, et vous êtes trop franche pour m'honorer de l'autre. Il est vrai qu'un mois s'est écoulé depuis que le vieux Janus a ouvert les portes de l'année, et cependant aucun ouvrage dramatique important n'a signalé son cours. Février sera-t-il plus heureux? Les auteurs devront-ils se louer de ce mois le plus désagréable de l'année? *Nous verrons!* comme disent les Journalistes. Du moins voici un phénomène littéraire que nous ferons bien, je crois, de saisir au passage; car je crains qu'il ne se montre que comme ces feux rapides et éphémères qui sillonnent quelquefois l'empire céleste!

Un desservant de Melpomène a voulu se mettre sur les rangs des favoris de la déesse, et, faisant un leger changement au vers de Boileau, il s'est écrié :

« Mon audace suffit et vaut un Apollon.

Aussitôt notre jeune acteur a saisi la

harpe ossianique, et ceint du glaive et chaussé du cothurne, il s'est montré sur la scène déclamant ses propres inspirations. . . . . .

Voilà du nouveau, Mademoiselle, et quelle que soit la critique à laquelle je dois me livrer pour vous instruire, dans votre ermitage, de ce qui se passe sur nos grands théâtres, je m'applaudis d'avoir à vous parler de cette tragédie qui piquera, j'en suis sûr, votre curiosité sous plusieurs rapports. . . . .

Espérons que cette année notre correspondance sera plus active; que j'aurai à constater beaucoup plus de succès; que nos véritables auteurs tragiques se réveilleront de leur long sommeil; que le premier théâtre de France secouera la poussière de ses portefeuilles, pour en faire sortir des ouvrages dignes de la scène française; que le triste Odéon se relevera brillant, sous une direction habile, éclairée et libre; enfin que nos vaudevillistes se contenteront d'unir quelques jolies chansons à de jolis tableaux de mœurs, mais n'auront plus la prétention ridicule de porter leur encens à Melpomène qui les désavoue, et

seront fidèles à Thalie et à Momus qui les aiment. Aussi, aimable Eléonore, ne m'entendrez-vous plus vous dire en vous parlant de la tragédie :

Cet art divin aujourd'hui
Marche vers sa décadence ;
On veut rire, et la science
Ne cause que de l'ennui.
La mode et le ridicule
L'ont frappé de leur férule,
Et sur la tombe pullule
Le calembourg écloppé...
Doit-on voir dans la carrière
Des Racine, des Voltaire,
Les sots plaisans d'un soupé ?

Vous voyez que je plaide pour vous, qui n'aimez que les tragédies et les comédies de caractère; aussi, Eléonore, je continuerai la marche que vous m'avez tracée depuis deux ans : je ne vous entretiendrai pas des pièces d'esprit qui n'ont qu'une saison, et je vous avouerai que vos goûts favorisent ma paresse : car si, semblable aux demoiselles de votre âge, vous ne rêviez que mélodrame, vaudeville, opéra-comique etc., etc., à peine, depuis le 1er Janvier, aurais-je pu prendre un instant de repos. Que vous aurais-je dit d'ailleurs des *Modistes*, d'*Attila*, de l'*Ac-*

cordée de village, du *Perruquier* et du *Coiffeur*, du *Coupable* et de tant d'autres productions sorties d'une plume facile, aimable, observatrice, ingénieuse sans doute, mais qui ne sont que de jolis riens que l'on voit avec plaisir et que l'on oublie sans peine.

Harald ou les *Scandinaves*, tel est le titre de la nouvelle tragédie. Il nous rappelle le spectacle humiliant de la crédulité, de l'ignorance et de l'erreur de ces hommes du nord qui.......

Mais le terrible Odin (1) a fait gémir la terre !
Je crains que sur mon front ne tombe son tonnerre.
Ses espions ailés (2), aux sinistres couleurs,
M'auraient-ils accusé pour mes propos railleurs ?
Je tremble !... allons ma lyre un immortel breuvage (3) !
Sous mes doigts frémissans inspirez le carnage !
Puisse le Scandinave, en souriant mourir,
Et le palais d'Odin soudain pour lui s'ouvrir !

Odin me fait oublier que ma lettre est trop longue, et de peur d'être accusé de

---

(1) Le dieu des Scandinaves.

(2) Suivant la mythologie scandinave, Odin avait près de lui deux corbeaux qui lui disaient à l'oreille tout ce qu'ils avaient entendu ou vu.

(3) Les Scandinaves étaient sensibles aux charmes de la poésie; dans leurs hymnes, ils l'appelaient le *breuvage d'Odin*.

bavardage je me vois obligé de remettre à ma prochaine; les détails et la critique de la tragédie nouvelle.

Je vous salue.

IVEL.

NOTICE

Sur la vie et les ouvrages du chevalier de Florian.

(Quatrième et dernier article.)

Lorsque le chevalier de Florian publia sa traduction de Don Quichotte, le cri de mort s'était fait entendre sur tous les points de notre malheureuse France. Les gens riches, les gens titrés, les savans, les gens de lettres, étaient cruellement persécutés à raison de leurs talens, de leurs opinions ou de leur fortune. Florian était d'une caste proscrite; il avait été attaché à un prince, le modèle de toutes les vertus; on savait quelle était son opinion sur les causes et les effets de la révolution française, quel était son mépris pour ceux de sa caste qui en avaient sciemment embrassé les principes avec ardeur. L'anecdote suivante n'est connue que d'un très petit nombre de ceux

qui vivaient dans son intimité. Un jour qu'il se promenait seul, vers l'heure de midi, sur la terrasse des Feuillans, tout à coup il voit venir à lui quelqu'un de sa connaissance : c'était le fameux marquis de Villette, avec lequel il s'était trouvé plusieurs fois chez Voltaire, et qui était alors député à la convention nationale. M. de Florian veut l'éviter. Le marquis accourt, et le prenant par la main : « Que je suis aise, lui dit-il, de vous rencontrer! faisons ensemble un tour de promenade ». — Bien obligé, Monsieur. — Eh! pourquoi donc? reprend le marquis de Villette en insistant. — *Il fait grand jour!* réplique M. le chevalier de Florian d'un ton sévère; puis il le quitte brusquement.

La profession de foi politique de M. de Florian était devenue trop notoire; il était noble, il était homme de bien et partisan de la monarchie, ses ouvrages étaient entre les mains de tout le monde; il fut donc arrêté par ordre du comité de salut public et conduit en prison. Quelque temps après, on le relâcha à la prière des habitans de Sceaux-Penthièvre qui n'avaient eu qu'à se louer de son caractère franc et libéral. Sa

tranquillité fut bientôt troublée, on l'arrêta de nouveau, et il fut détenu à Paris dans une maison d'arrêt jusqu'au 9 thermidor. Ce fut à M. Boissy d'Anglas (aujourd'hui pair de France et membre de l'Institut royal) qu'il dut sa liberté; car il eut part au bonheur du petit nombre de personnes qui sortirent de prison peu de jours après la chute du tyran qui remplit la France de deuil et de pleurs. Reconduit par M. Boissy d'Anglas lui-même dans la maison qu'il occupait à Sceaux, il ne jouit pas long-temps, hélas! du bienfait de la liberté. M. de Florian, né avec une âme sensible, portait dans son cœur des souvenirs déchirans; ses amis l'avaient précédé dans la nuit des tombeaux; il ne put supporter les maux de sa patrie, ceux qui lui étaient personnels; le germe de la mort était dans son sein; il avait échappé au fer des bourreaux, mais le chagrin devait consumer les restes d'une vie dont le cours prolongé aurait été si utile aux lettres qu'il cultivait et aux malheureux qu'il soulageait. M. de Florian atteint d'une fièvre maligne mourut au bout de trois jours, à l'âge de 40 ans, ayant toujours vécu dans le célibat.

Il avait terminé un poëme tiré de l'histoire des Hébreux, intitulé *Éliézer*. Il chérissait beaucoup cette production dont il avait fait lecture à M. Ducis, son confrère à l'Académie francaise. Peu de temps après, le Nestor de la littérature dédia sa tragédie d'*Abufar* aux mânes de son jeune ami. Florian à laissé un autre poëme intitulé *Guillaume-Tell*; cet ouvrage posthume se ressent de l'état de langueur où se trouvait le poëte en l'écrivant. Au sein des troubles politiques qui agitaient la France, à peine s'aperçut-on de la perte qu'on venait de faire dans la personne de celui dont le caractère et les productions étaient généralement estimés. Chacun songeait à ses douleurs personnelles; on avait des larmes à répandre sur la tombe de ses proches, on crut pouvoir oublier sans scrupule un écrivain qu'une mort prématurée, mais naturelle, avait enlevé aux Lettres, à la Société, et à ses nombreux Amis. J'avais eu l'avantage de connaître M. de Florian; j'avais lu avec grand plaisir les aventures de ses bergers, j'avais assisté à leurs jeux pleins d'amours et d'innocence, j'avais entendu souvent leur voix

unie au son de la musette; *Estelle* et *Galatée* m'avaient vivement interessé; je les associai à ma douleur muette, et, le lendemain du décès de leur ami, je publiai dans les journaux la pièce de vers que mes jeunes lecteurs vont lire.

ESTELLE ET LE VOYAGEUR.

Des bords heureux du Gard, quels accens de douleur
viennent frapper soudain mon oreille attentive!
Quelle voix tendrement plaintive
A retenti jusqu'au fond de mon cœur!...
Dieu! je crois voir l'amour avec sa sœur.
— Que cherchez-vous sur cette rive,
Couple charmant dont j'ignore le nom?
Vos deux cœurs sont en proie à la tristesse amère;
Qui peut vous affliger? Pleurez-vous une mère?
— Tous les jours je reçois sa bénédiction.
— Cherchez-vous un amant? — Un amant! hélas, non;
Némorin, en ces lieux, jouit de la lumière:
Un autre à son heure dernière,
Emporte nos regrets et notre affection.
De la vertu nous pleurons le modèle,
Le despotisme affreux a causé son trépas;
Il aima son pays qu'il servit avec zèle,
On l'en punit, il ne se plaignit pas.
Galatée est ma sœur, en moi voyez Estelle;
Le bonheur de l'aimer fut notre unique bien...
Ah! si la France perd un digne citoyen,
Nous perdons pour jamais l'ami le plus fidèle.

Boinvilliers.

de l'Institut royal de France, etc.

NOUVELLES.

L'anecdote suivante, extraite de la feuille américaine le *Salem-Observer*, prouve à quel point les enfans de Neptune portent le courage et l'indifférence dans les plus grands dangers :

Un matin, dit le capitaine d'un bâtiment baleinier qui se trouvait à Valparaiso, croisant, pour trouver des baleines, nous aperçumes un de ces cétacées à une petite distance de nous. Nous armâmes sur-le-champ quatre chaloupes, et nous nous trouvâmes bientôt auprès du monstre marin, qui se trouva être une baleine du genre des spermaceti. Nous l'attaquâmes, et, pour se venger de la blessure mortelle que nous lui fîmes, elle brisa d'un coup de queue une de nos chaloupes. Dans la confusion qui s'ensuivit, un pauvre matelot se trouva malheureusement à portée de la baleine qui, bien qu'elle fût près d'expirer, attira dans sa gueule une des jambes de cet homme, dont la cuisse fut percée par ses défenses, et par conséquent fracturée. Heureusement la baleine ayant éprouvé un baillement précurseur de sa mort, le

matelot put échapper au trépas. Porté au vaisseau, l'amputation de la jambe au-dessus du genou fut jugée nécessaire, et il supporta cette opération avec la plus grande résignation; peu d'instans après, le capitaine lui demanda ce qu'il pensait lorsqu'il était dans la gueule de la baleine : *Je pensais* : répondit le matelot, *qu'elle pourrait bien produire soixante barils d'assez bonne huile.*

— On vient de découvrir à Cluny un cercueil en plomb, dans une des chapelles de l'ancienne abbaye de cette ville. Cette tombe, placée au fond d'un caveau et murée dans son pourtour, renfermait les restes de Jacques d'Amboise, évêque de Clermont, 48[me] abbé de Cluny, mort l'an 1516. Jacques d'Amboise était frère du cardinal d'Amboise. (1)

---

(1) George d'Amboise, cardinal archevêque de Rouen, était ministre d'état sous Louis XII. L'habileté et la haute réputation de ce ministre donna lieu à ce proverbe populaire que l'on répétait à ceux qui voulaient se mêler de politique : *laissez faire George, c'est un homme d'âge.* Il mourut à Lyon le 25 mai 1510, généralement regretté du roi, de la cour et de la ville.



LES CHEVEUX.

(Deuxième et dernier article.)

Il y a une espèce de sentiment indéfinissable qui s'attache à la chevelure : les boucles ondoyantes sur la tête d'un jeune enfant donnent à sa figure quelque chose de cette grâce surnaturelle que Raphaël prêtait à ses anges, et dont l'Albane a paré ses Grâces. Les cheveux lisses et unis d'une jeune fille donnent à sa physionomie cette candeur qui commande le respect. Qui ne se sent saisi d'un sentiment religieux à l'aspect d'une tête blanchie par les années ou par le malheur ?

« Le malheur !... qui vieillit plus encor que le temps. »

Cette jeune femme qui sort de cette maison dévorée par les flammes, pressant contre son cœur avec un mouvement convulsif son jeune enfant qui sourit au milieu de l'effroi général ; qui donne à sa physionomie ce grandiose de la terreur, qui donc répand l'effroi sur tous ses traits ? Cette longue chevelure qui flotte en désordre, dont les longues tresses brillent de

l'éclat de l'incendie. Cette vierge timide, qui presse de ses genoux délicats la pierre dure et insensible qui couvre tout ce qui reste de sa mère, se dérobe à mes regards sous le rideau onduleux de sa chevelure d'ébène. Comme le saule ami des tombeaux, sa chevelure descend sur ses vêtemens plus blancs que la neige, et le tableau a reçu son dernier trait. Amant de la nature qui fut toujours son modèle, notre Guérin plaça l'effroi, la douleur muette, dans les yeux de son *Marcus*, et tout ce que la terreur a de plus profondément caractérisé dans les cheveux de son modèle.

Le goût des arts, qui a pris chez nous depuis vingt ans un si rapide essor, a fait oublier ces coiffures gothiques où tout le talent d'un perruquier se bornait à imiter avec les cheveux *un fer à cheval* ou une *aile de pigeon :* émules des Phidias, des Chaudet et des Canova, nos coiffeurs modernes mettent à contribution les têtes de Junon, de Pallas et des muses, de la belle Hélène et de l'épouse de Marc-Aurèle. Aux coiffures grecques et *à la Ninon* ont succédé les tresses de nos bacchantes, et sur le front blanc et poli de nos jeunes vierges

brillent la grappe purpurine ou l'incarnat si doux de la fraise des bois. Les guirlandes et les fleurs ont cédé la place aux couronnes de fruits: la tête d'une jolie femme à présent est tantôt celle de la déesse des fleurs, de Cérès ou d'Érigone.

Non-seulement chez les Francs la chevelure était une parure, mais elle fut longtemps le signe de la royauté; il suffisait de raser un prince pour le dégrader à jamais. Frédégonde envoya à ses neveux un poignard et une paire de ciseaux. On jurait sur ses cheveux, comme on jura depuis sur son honneur, souvent plus fragile que ceux-ci. C'était une marque de politesse que de s'arracher un cheveu et de le présenter à quelqu'un. Telle est peut-être l'origine de ce vieux proverbe : *Je ne donnerais pas un cheveu pour lui.* « Clovis, qui ne passait » pas de son temps pour le prince le plus » galant, s'arracha un cheveu, et le pré- » senta à un des plus dignes évêques de » son royaume. Les courtisans, qui toujours » ont été les mêmes, imitèrent l'exemple » du Monarque; et le vertueux prélat s'en » retourna dans son diosèse, enchanté des » politesses de la cour. »

Nous avons dit que l'art de teindre les cheveux était connu des Grecs; nous citerons à l'appui une anecdote qui peut-être est moins ancienne qu'on ne le croit. Le célèbre sculpteur Myran, épris de la fameuse Laïs, et piqué de ses refus, fit teindre en noir ses cheveux blancs, et se présenta ainsi rajeuni chez la courtisane. « Pauvre insensé! lui dit-elle; ce que vous » me demandez, je l'ai déjà refusé à votre » père. »

LE CHEMIN DE L'ÉTUDE ET CELUI DU PLAISIR.

ALLÉGORIE.

Tous deux ne se ressemblent pas.
L'un offre aux yeux charmés le brillant assemblage
Des dons multipliés de nos heureux climats;
L'autre, solitaire et sauvage,
Seulement fréquenté du sage,
Paraît d'abord aride et semé de frimats.

Ce prologue frappant rappelle à ma mémoire
Un récit cher à mon projet;
Pénétrez-vous bien du sujet
Qu'ici j'établis pour histoire:
Deux enfans comme vous prononceront l'arrêt
Que l'erreur en tout temps oppose à votre gloire?

Laure et Lucile étaient un jour
(Pour délasser leurs cœurs d'une étude asservie).
Dans cette campagne fleurie,
Non loin de Minerve et sa cour.
Aux sermons alors échappées

Et folâtrant dans les contrées,
Sans crainte et sans témoins se livraient au plaisir.
Mais bientôt leur course incertaine,
Que l'appât du plaisir entraîne,
S'arrête, et de leurs jeux suspend le doux loisir.
Deux chemins opposés s'offrent à leur passage;
L'un présente à leurs yeux le futile apanage
Des jeux, des ris, des fleurs qui naissent en ces lieux,
Et semblent présager un destin plus heureux;
L'autre n'est qu'un bois solitaire,
Dont le feuillage épais sait cacher au mortel
L'encens qui brûle sur l'autel,
Où le sage en secret dépose sa prière.
Le premier charme les esprits
De cette innocente jeunesse
Qui, vers ce sol trompeur et loin de la sagesse,
Suit la pente perfide en poussant mille cris,
Et dans sa joyeuse allégresse
Chasse de la raison les plus doctes avis.
Le second dont l'abord paraît si difficile,
Lorsqu'on a pris l'essor, au sein de son asile,
Y pénètre à la fois et le goût et le cœur:
Partout dans son séjour tranquille
Il veut nous conduire au bonheur,
Et par un fruit exquis sait remplacer la fleur!

Cependant du plaisir le cœur de Laure épris,
Veut braver cette incertitude;
Fuyant le chemin de l'étude,
Elle porte ses pas vers ces sentiers fleuris.
Ce séjour lui semble prospère,
Et bénissant cette chimère
Qui procure à son cœur un si touchant plaisir,
Elle avance; et plus elle espère
De combler en tout point ses vœux et son désir.
Mais hélas! tout change de face!
Son pied, ne rencontrant que des monceaux de glace,
Sur ce glissant miroir ne peut se soutenir.

Ah ! c'était pour de vrais amis ?

Du son aigu de la clochette
J'entends retentir le hameau,
Et de la simple bergerette
Rentrer lentement le troupeau.

Combien de fois sur leur passage,
Au pied de cette vieille tour,
Des jeux de notre premier âge,
Fut témoin le déclin du jour !

Antique foyer de mon père !
Ciel toujours pur ! loisir si doux ;
Faut-il qu'une loi trop sévère
M'oblige à vivre loin de vous !

Temps écoulé de notre enfance,
Vous ne pouvez plus revenir ;
Du charme heureux de l'innocence
Gardons du moins le souvenir !

EMMANUEL DESTOUCHES.

ANNONCE.

Mensembulance, ou démonstration physiologique et psychologique de la possibilité d'une infinité de prodiges réputés fabuleux ou attribués par l'ignorance des philosophes et par la superstition des ignorans à des causes fausses ou imaginaires ; par C. A. H., dédié à MM. les étudians en médecine de la Faculté de Paris.

Un vol. in-8. Prix 5 fr. et 6 fr. 25 cent. franc de port. A Paris, chez Guilleminet, libraire, rue Montmartre, n° 68, vis-à-vis celle de la Jussienne, et chez Rozert, libraire, rue Hautefeuille, n° 12. (Dans un de nos prochains numéros nous rendrons compte de cet ouvrage.)

GRAMMAIRE PRATIQUE.

ONZIÈME LEÇON.

VICTOR. Ah! Monsieur, je suis vraiment aise de vous voir, car j'ai bien travaillé à la campagne. — SOPHIE. Et moi donc, n'ai-je rien fait? J'ai beaucoup de devoirs à vous montrer, Monsieur. — Mes bons amis, c'est moins à la quantité de travail que je regarde qu'à la manière dont il est fait. Le résultat m'en sera démontré par vos réponses. Ecrivez, chacun de votre côté, la petite phrase que je vais vous dicter, et ensuite vous répondrez aux questions que je vous ferai. — Victor et Sophie écrivent ce qui suit.

« Je me rappèle une lettre qu'hier nous écrivions à notre bonne Maman; comme nous n'étions pas habiles nous la pliions mal. En lui envoyant cette lettre nous lui envoyions une bague que Papa nous avait remise pour elle. »

Je leur avais fait cette dictée pour voir comment ils se retireraient des verbes *appeler*, *plier* et *envoyer*, employés à l'im-

parfait; et en même temps je voulais savoir ce qu'ils me diraient du participe *remise*, variable. Etonné de voir l'exacte observance des règles, je les interrogeai ainsi.

Dites-moi, Mademoiselle, pourquoi écrivez-vous *rappèle* avec une seule *l*, et non avec deux. — SOPHIE. Parce qu'il n'y a qu'une *l* dans *rappeler*, *rappelant*. — Fort bien. Mais pourquoi l'accent grave? — SOPHIE. Parce que quand il y a un *e* muet ou un *é* fermé dans le radical, on le convertit en *è* grave quand après lui vient un *e* muet, comme la règle le porte dans *semer*, je *sème*; *lever*, je *lève*; *céder*, je *cède*; *abréger*, *j'abrège*. — Et vous, Monsieur, pourquoi mettez-vous deux *ii* dans nous *pliions*? — VICTOR. Parce que le radical de pl*ier*, pli*ant*, est *pli*, et que l'*i* du radical se rencontre devant les inflexions i*ons*, *iez*, ce qui fait deux *i* à côté l'un de l'autre. — Très-bien. Mais où ces inflexions en *ions*, *iez*, se rencontrent-elles? — VICTOR. Au deux premières personnes du pluriel de l'imparfait de l'idicatif et au présent du subjonctif. — Oh! mais voilà de la science, et une bonne pratique; je vous en fais mon compliment. Vous, Made-

moiselle, pourquoi mettez-vous employ*ions*? — Sophie. Belle demande! par la même raison; il y a un *y* dans voy*ant*, il faut bien mettre voy*ions*, voy*iez*. — Bravo! Mademoiselle. Mais je m'apperçois que ma question est au-dessous de votre savoir. Dites-moi maintenant, est-ce là toute la règle des verbes en *yer* par *y* grec? — Sophie. Non, Monsieur, non. Ils changent l'*y* grec en *i* simple, ou en *i* français, comme vous le voudrez, d'abord aux trois personnes du singulier et à la troisième du pluriel du présent de l'indicatif, et de plus, à toutes les personnes du futur et du conditionnel. — Bien, bien, tout-à-fait bien. — Sophie. Remarquez-vous, Monsieur, que je ne vous dis pas quatre mots de ma Grammaire? — Oui, oui; j'en suis enchanté.

Ici M. Joseph, qui jusques là s'était tenu à son secrétaire, se leva, et dans les transports d'une joie pure et vive, il embrassa ses enfants, en me disant: — Eh bien, Monsieur, croyez-vous qu'ils profitent de vos leçons? — Ce sont plutôt des vôtres, lui dis-je; j'ai eu le bonheur de vous indiquer la route, mais c'est vous

qui les y conduisez par la main. — M. Joseph. Ce que vous m'avez, dit des deux mémoires m'a frappé, et depuis lors je m'attache à cultiver chez eux ce que vous appelez la mémoire du jugement. Pour cela je fais d'abord pratiquer mes enfants, ensuite ils lisent la règle deux ou trois fois, puis je leur en demande compte en la leur faisant appliquer à d'autres mots. Un jour Victor, au sujet des verbes en *ier*, me donna pour exemple le verbe *rire*, et écrivit à l'imparfait « nous r*iions*, vous r*iiez* »; mais comme l'application était juste, je ne lui fis point remarquer, non plus qu'à sa sœur, qu'il me donnait un verbe de la quatrième conjugasion pour un de la première : ai-je bien fait? — Oui, Monsieur, parfaitement. Quand ces charmants enfants en seront à la quatrième conjugaison, ils pratiqueront d'eux-mêmes la règle dans tous les verbes qui ont un *i* simple ou un *y* grec dans le radical, comme ils l'ont déja pratiquée dans la troisième; sans s'en douter, en m'écrivant un jour « nous prévoy*ions*, nous voy*ions* ». Encore une fois pénétrez vous bien, Monsieur, de cette vérité, que tout le talent, en didactique, est de mettre ses

élèves sur la voie de l'analogie. Tout professeur qui leur fait ainsi suivre la bonne route, est étonné lui-même de les voir presque toujours aller au-delà de ses leçons, tandis que par d'autres moyens ses disciples sont toujours en arrière. Il me reste maintenant une question à leur faire; elle est hors de leur portée, mais voyons un peu comme ils répondront. Dites-moi, Monsieur Victor, pourquoi avez-vous mis le participe *remise* au féminin? — Vitctor, qui m'avait entendu, quoique j'eusse parlé à l'oreille de son père, me dit aussitôt : Vous croyez bien m'embarrasser? Point du tout; *remise* est au féminin parce que son régime direct *que*, pour laquelle *bague*, est formellement exprimée avant lui. — Ici M. Joseph me regarda; et se mit à rire de mon extrême étonnement. Ah! pour le coup, s'écria-t-il, vous ne vous attendiez pas à celle-là! — Non, en vérité, et j'étais bien loin de m'y attendre. Je ne sais lequel des deux je dois faire, ou de gronder le père ou d'applaudir les enfants. Monsieur, vous allez trop vite, et vous vous en repentirez. — M. Joseph. Ne craignez rien, je ne fais que ce qu'il

faut. Quand vous saurez comme cela est venu, vous vous appaiserez. A la campagne, nous portions votre grammaire avec nous, et nous en lisions un chapitre ça et là, tantôt au pied d'un arbre, tantôt au bord d'un étang. Celui qui traite du régime des verbes transitifs a fort intéressé mes enfants. — Oui, c'est bien vrai, dit vivement Victor; j'aime beaucoup votre sujet *chat* qui mange le régime direct *souris*. — Et moi, reprit aussitôt Sophie, j'ai bien ri du sujet *souris* qui ronge le régime direct *pain*; et puis je me suis dit, en mangeant des poires, je suis le sujet *je* qui mange le régime direct *poires*; et puis..... — C'est bon, c'est bon, en voilà assez, repartit M. Joseph, qui voyait Victor s'empresser de dire aussi son mot. — Ah! Monsieur, dis-je en m'en allant, je devais me douter que vous iriez trop vite. — Mais écoutez-donc. — Je n'écoute plus rien, c'est trop de science, adieu.

V. A. VANIER.
de la Société royale académique des sciences.

COMPOSITION DE STYLE.

LA JEUNE FILLE ET LA ROSE (1),

Sujet donné en composition à de jeunes Demoiselles.

Cependant, fatiguée de sa course, *Hersilie* cherche un lieu qui l'invite au repos. Un ruisseau serpente doucement sur un lit de verdure ; elle suit son onde fugitive, et bientôt elle se trouve près d'une grotte charmante, dont l'entrée est défendue par un rosier. Hersilie se place au pied de l'arbuste ; deux roses à peine entr'ouvertes formaient toute sa parure ; elle en veut détacher une, elle s'approche, saisit la branche qui soutient la fleur, essaie de la rompre, et poussant un cri de douleur, elle s'éloigne en épanchant le sang qu'une épine cruelle vient de faire

(1) Dans ces compositions de style, le professeur ne donne que le titre et non ce qu'on appelle ordinairement sujet ou matière. De cette manière chaque élève traite sa composition suivant les idées que ce simple titre a fait naître dans son esprit.

couler. Presque séparée de la tige qui la nourrit, la rose baisse languissamment la tête, ses charmantes couleurs s'effacent, elle n'exhale plus qu'un faible parfum, et desséchée avant le temps, il ne reste plus rien de sa beauté.

Peu à peu l'air s'épaissit, le soleil cache derrière des nuages noirs son globe lumineux, les vents se déchaînent, et tout annonce une prochaine tempête. Hersilie tremblante fuit dans la grotte; à peine y est-elle entrée, que des torrens de pluie inondent la campagne. Un jour sombre se répand sur la nature; les objets ne se distinguent plus qu'à la lueur brillante des éclairs qui déchirent la nue.

Cependant les élémens s'apaisent, et le calme renaît. Hersilie sort de sa retraite; partout où elle porte ses pas, elle voit des vestiges de l'orage; ici les peupliers s'inclinent vers la terre; là les chênes antiques sont presque déracinés; l'onde du ruisseau roule les débris de la tempête, et ses eaux ont perdu leur blancheur; le rosier même n'est point épargné. C'est en vain qu'Hersilie cherche la rose qui échappa le matin à sa main téméraire, aussi elle a disparu;

aussi elle a été la proie de l'orage, et, éparses çà et là, ses feuilles sont emportées par le ruisseau. Hersilie émue s'éloigne loin de ces images de destruction!

AURÉLIE O...
Elève de M. Lévi.

Correspondance Dramatique.

SUR LES SCANDINAVES DE M. VICTOR.

Deuxième lettre à Eléonore.

Vous souvient-il, Eléonore,
Des lieux où votre cœur aux vertus s'instruisit?
Là formant à la fois votre corps, votre esprit,
Vous passiez, en un jour, en moins de temps encore,
D'*Uranie* à *Clio*, d'*Euterpe* à *Terpsichore*.
Et parmi vos travaux, je ne vous parle pas,
(Votre bon goût est mon excuse)
De cet art précieux qu'illustra Vaugelas;
De la *Grammaire* a-t-on fait une muse?

Que notre esprit doucement nous abuse;
L'heureuse illusion va nous dicter ses lois.
Transportons-nous dans cette vaste salle,
Où les bancs instructifs, en leurs contours étroits,
Comptent trente *beautés* bavardant à la fois.
Prenez place; écoutez: d'une voix doctorale
A peine d'un monarque ai-je peint les exploits,
Qu'aussitôt trente mains, sous la plume indécise
Ont soumis mes pensers à la froide analyse.
Suivez-moi: des *Langlets* (1) empruntant le secours

---

(1) L'abbé Langlet Dufresnoy, auteur des Tablettes

Du long fleuve des ans je remonte le cours.
De la Clio du nord, féconde en impostures,
Je déroule à vos yeux les annales obscures :

Des rives du *Bœtis*, aux rives de l'*Euxin*
Flottait victorieux l'étendard du Romain.
L'heureux *Pompée*, aux plaines d'*Arménie*
Poursuivait *Mithridate* aux déserts de *Scythie*;
Tout fléchit sous les lois du rival de César,
Et les Scythes vaincus s'enchaînent à son char.
Odin, guerrier fameux aux monts de la Cochilde,
Par une fuite rapide
Dans les climats où réside la paix,
Loin du fer des Romains va chercher des sujets.
Voyez-vous l'ouragan, enfanté par l'orage,
Se frayant un passage
Au travers des forêts, des fleuves, des cités?
Tel est Odin; terrible, il sème le carnage
Et les peuples du nord tremblans, épouvantés,
Croyant que leurs dieux irrités
Du fugitif d'*Asgard* (1) ont protégé les armes,
Courbent, sous le vainqueur, leurs fronts chargés d'alarmes.

C'est ainsi, Eléonore, qu'Odin parvint dans la Scandinavie par la *Chersonèse cembrique*, et que, profitant de l'esprit superstitieux des peuples qu'il avait soumis, il se fit adorer comme une divinité. Je crois

---

chronologiques de l'Histoire universelle, sacrée et profane.

(1) Asgard, ville principale d'un peuple scythe, appelé *Ases*, auquel Odin commandait lorsque Pompée marcha contre Mithridate. Ce peuple habitait le pays qui est entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin.

inutile, Mademoiselle, de vous parler encore du *Valhalla*, ou paradis des héros scandinaves, des *Valkiries* qui étaient chargées de les servir, du *Nislhem*, ou lieu des supplices; des *Scaldes*, dont les poésies étaient les seuls monumens historiques des nations du Nord; vous vous rappelez sans doute les détails que nous avons donnés dans notre cours d'histoire sur le fanatisme sanguinaire de ces peuples, et si votre mémoire se refusait à vous reporter à ces premiers siècles de l'histoire moderne, vous vous aideriez de l'analyse que vous avez présentée avec tant de clarté des événemens principaux de chaque siècle.

Depuis le commencement de l'ère chrétienne, il faut franchir un espace de neuf siècles pour arriver à l'histoire de quelques monarques qui méritent une mention honorable, et parmi eux nous n'oublierons pas *Harald*... A ce nom, je vois se dissiper les nuages d'ennui qui obscurcissaient votre front; moi-même je me trouve heureux d'aborder ce héros scandinave, dont l'acteur-auteur a fait choix pour le premier rôle de sa tragédie. Si vous consultez

vos *Tablettes historiques*, vous y verrez que *Harald* fit, dit-on, fleurir le commerce, qu'il se rendit maître de toute la Norwège, qu'il soumit à ses lois les îles Sodoroé (1), retraite des plus brigands de ses sujets, qui couraient les mers en pirates.

Vous vous attendez sans doute, Eléonore, à voir traduire sur la scène française les mœurs austères de ces peuples barbares? Vous croyez déjà entendre la harpe des *Scaldes* vibrer des chants inspirés par *Odin;* je l'espérais comme vous: que mon attente a été trompée! C'est une véritable mystification pour le public payant, et je m'étonne que quelques journaux aient cru devoir mentir à leur conscience en donnant des espérances à l'auteur en faveur de sa profession d'acteur. Non, M. Victor est tragique quand il joue les ouvrages sublimes de Corneille et de Racine, et je l'applaudis alors; mais il tombe dans le comique quand il veut s'élever jusqu'à la composition d'une œuvre tragique, et alors je le critique, car je ne siffle jamais : un

(1) Les Hibrides.

auteur, quel qu'il soit, est toujours estimable si les ouvrages qu'il fait ont un but louable.

Voyons la fable qu'il a inventée, et que je n'ai saisie qu'avec beaucoup de peine ; il règne autant d'obscurité dans l'œuvre de l'auteur-acteur que dans les annales du Nord, qu'il aurait dû méditer avec plus d'attention.

Harald veut répudier sa femme Gidda pour épouser la princesse Alpaïs, fille de Suénon, roi détrôné d'une province voisine; mais celle-ci aime le guerrier Adeltan. Gidda découvre au roi le secret des deux amans, et Alpaïs se fait gloire de son amour, qu'elle voudrait faire connaître au monde entier (notre jeune Scandinave est un peu ébontée.) Harald indigné veut se défaire à la fois de Suénon, d'Alpaïs, d'Adeltan, de lui-même, car l'excès de sa fougueuse tendresse le rend insensé... Mais un éclair de raison a lui soudainement dans son esprit agité; il veut (admirez sa grandeur d'âme!) il veut qu'*Adeltan* soit son frère d'armes, et demande que la main d'Alpaïs soit la récompense du plus brave. Ne voilà-t-il pas qu'Alpaïs, non moins vive

dans son ardeur qu'Harald, Alpaïs qui bravait le roi, adhère à cette convention! Voyons donc si nos fous seront toujours sages.

La fortune a favorisé le roi; mais une jalouse fureur s'est emparée de ses sens; il vient sacrifier son rival, qu'il accuse, je ne sais pourquoi, de trahison. Un guerrier qu'il aperçoit dans l'obscurité porte les armes d'Adeltan : il le frappe... Ciel! c'est Alpaïs, c'est son amante qu'il a sacrifiée à sa jalousie, son amante qui avait volé au secours de Suénon son père, armée du bouclier de son bien-aimé...

Harald, accablé de remords, est accusé d'un assassinat par le malheureux père d'Alpaïs, au pied du trône, terrible au meurtrier; mais comme la mort n'expierait pas assez son crime, il veut vivre pour souffrir, et nouveau *Procida*, il se console en volant à de nouveaux carnages.

Les murmures, les sifflets ont fait justice d'une conception si pauvre, qu'elle a eu recours à quatre ou cinq auteurs tragiques. Vous aurez reconnu facilement les scènes empruntées : Lorédan et Montfort dans les *Vêpres siciliennes*, Tancrède et

Armide, Nemours et Vendôme, dans deux tragédies de Voltaire; Jonathas et David dans *Saül*, ont été mis à contribution.

Voilà pour le sujet de la tragédie; il est facile à caractériser; quant au style, l'épithète est difficile à trouver; quelques journaux complaisans on remarqué des vers énergiques, sonores, forts de situation même; je me vois obligé, Mademoiselle, de décliner mon incompétence à les juger: je n'ai assisté, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, qu'à la première représentation, et les beaux vers ont été ajoutés depuis! Si la tragédie s'imprime, je me ferai un devoir de vous les faire connaître, car il est probable que les Scandinaves de M. Victor ne me reverront plus au théâtre.

Je vous salue, IVEL.

SCHERZI POETICI DI GIUSEPPE GIOVANNI DOMPI,

Professor di belle lettere in Parigi (1).

SCHERZO I.

Il vero Filosofo o Federico a Voltaire.

Federico, gran Saccente,
Gran politico e guerriero,
Che la Prussia in un possente

---

(1) Quelques-unes de nos jeunes abonnées qui se

dans son ardeur qu'Harald,
bravait le roi, adhère à ceux
Voyons donc si nos fous
sages.

La fortune a favo
jalouse fureur s'est
vient sacrifier so
ne sais pourqu
rier qu'il aper
armes d'Ad
Alpaïs, c'
sa jalou
secour
bour

PENSÉES

EXTRAITES DE DIVERS AUTEURS.

Les instans de bonheur sont comme l'éclair qui sillonne la nue, ils sont rares et rapides.

La réputation d'un grand homme est comme un miroir : la calomnie souffle dessus et la ternit pour un instant, mais bientôt la glace reprend son éclat, et devient plus brillante qu'auparavant.

Pourquoi rougir d'avouer qu'on s'est

---

livrent à l'étude de la langue italienne, nous ont demandé quelques nouveautés dans cette langue, nous satisfaisons à leurs désirs ; dans notre prochain numéro nous en donnerons la traduction.

...? N'est-ce pas dire qu'on est plus
...urd'hui qu'on ne l'était hier?
...te est à l'esprit ce que l'acier est
...ont il tire des étincelles.
...rai génie paraîtra dans le
...onnaîtrez à cette marque
...igueront contre lui.
...tout à la réputation
...ueux, comme les oiseaux
... attachent aux meilleurs fruits.

NOUVELLES.

Le 2 de ce mois, quatorze militaires du 50e régiment de ligne en garnison à Briançon, partis le matin de cette ville pour Grenoble, en congé de sémestre, arrivèrent, à l'entrée de la nuit, au pied de la montagne de Lantaret. Quoiqu'avertis que la route qui traverse cette montagne était couverte de neige et bordée de précipices, ils eurent l'imprudence de s'y engager sans guide, et ne tardèrent pas à s'égarer. Instruits du danger que couraient ces militaires, quatre employés des douanes stationnés à la Magdeleine, les sieurs Chabraud, sous-lieutenant, Arnoux, Pallier

et Cornu, préposés, se portèrent sur-le-champ à leur secours, et après de nombreux efforts, ils parvinrent à les ramener au lieu de leur station; mais l'appel ayant été fait, on s'aperçut qu'un soldat nommé Briot était resté sur la montagne. Malgré l'épaisseur de la nuit, la violence du vent et de la neige qui tombait en abondance, ils parcoururent pendant plus d'une heure les sentiers les plus dangereux du Lantaret; et n'apercevant aucune trace du militaire égaré, ils perdaient tout espoir de le sauver, lorsqu'arrivés sur le bord d'un précipice, ils le voient étendu sans connaissance, et déjà presqu'entièrement enseveli dans la neige. Munis de cordiaux, ils l'arrachent à une mort certaine, et bientôt ils le ramènent à leurs camarades, pénétrés comme lui de la plus vive reconnaissance.

On ne saurait donner trop d'éloges à ce trait de courage et d'humanité.

— Le fermier du jardin des ruines du Haut-Barr, près de Saverne, retournant la terre, il y a quelques jours, trouva une garde d'épée en or et une monnaie d'argent de la grandeur d'une pièce de cinq francs. On voit sur un côté de la monnaie

l'image du célèbre prince Charles de Lorraine, de l'autre un arrosoir entouré de broussailles et d'arbres à branches pendantes. Un villageois, à qui on la montra, s'écria : « Je la connais, c'est une pièce de famille ! » Il la prit, la retourna plusieurs fois entre ses deux mains aplaties ; tout à coup l'un des côtés de la monnaie s'ouvrit, et l'on vit le portrait entier du célèbre prince de Lorraine.

Variétés.

LES FLEURS D'HIVER.

FABLE.

Je n'aime point ces fleurs que, sans l'aveu de Flore,
Des salons les foyers brûlans
Au mois de Janus font éclore :
Elles n'ont point l'éclat de celles qu'au printemps
Le soleil parfume et colore.
On veut, par un caprice vain,
A la nature en deuil arracher un sourire.
Le retour des beaux jours est-il donc incertain,
Pour solliciter de Vulcain
Ce que doit accorder Zéphire ?
Mortels, qu'on voit toujours avides de jouir,
Ne devancez pas l'avenir ;
Laissez faire le temps, sans relâche il travaille ;
C'est un bon ouvrier ; on le trouve un peu lent,
Il arrive au but cependant ;
Quand on presse sa marche, il ne fait rien qui vaille.

Par M. ***, de Dijon.

ENIGME.

Aux mêmes travaux condamnés,
Par un lien de fer l'un à l'autre enchaînés,
Deux frères parcourant une même carrière,
Se proposant la même fin
En ligne perpendiculaire,
Arrivent à leur but par contraire chemin.
Ce sort affreux n'est pas commun à tous:
Deux autres frères font un service plus doux
Ce sont ceux qu'en cercle l'on mène,
Qu'horizontalement par la ville on promène,
Et qu'on introduit sans façon
Dans toutes les bonnes maisons.
Ils y répandent l'abondance :
Leur service aussitôt reçoit sa récompense ;
Mais pour les premiers employés,
Ils sont, pour tout salaire, ou pendus ou noyés.

(Le mot du logogriphe est *madame* dans lequel on trouve adam et âme.)

ANNONCES.

VIE ET MALHEURS DU PATRIARCHE ISAACHARUS, *assassiné le* 10 *novembre* 1823 *; avec portrait de ce Patriarche.* (1)

Cette brochure, imprimée avec luxe, réunit tout l'intérêt de la vérité au charme des romans, nous allons en extraire le passage suivant :

(1) A Paris, chez l'éditeur, rue de Valois, n° 2, et chez Roret libr., rue Hautefeuille, n. 12. Prix, 1 fr.

Le Patriarche Isaacharus naquit en Palestine à Bethléem, ville très-peu considérable, à deux lieues de Jérusalem; mais très-célèbre par la naissance du Rédempteur du monde......

Une tradition très-répandue faisait regarder la famille d'Isaacharus, comme sortant de la race de David, à laquelle appartenait la mère du fils de Dieu; aussi avait-on pour elle la plus grande vénération, et les ordres sacrés dont fut revêtu très-jeune le vénérable Patriarche dont nous parlons ne contribuèrent pas peu à l'augmenter.

DU TABAC ET DE SON USAGE. etc. (1),

Cet ouvrage, écrit avec force et clarté, peut être mis dans les mains de la jeunesse toujours enaline à suivre de mauvaises habitudes; elle y apprendra combien l'usage de cette plante est pernicieux, non-seulement pour notre santé, mais encore nuisible dans nos relations sociales.

---

(1) A Paris, chez l'éditeur, rue de Valois, n. 2, et chez Roret, libraire, rue Hautefeuille, n. 12. Prix, 1 fr.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



FIN DE LA TABLE.

